

Bibliothèque numérique

medic@

**Boerhaave, Herman. Traité des
maladies des enfans, traduit du latin
des Aphorismes de Boerhaave,
commentés par M. le Baron de Van
Swieten, par Paul François**

*Avignon, chez Saillant & Nyon, 1769.
Cote : 86331*



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?86331>

TRAITE
DES 86331
MALADIES
DES ENFANS,

TRADUIT du Latin des Aphorismes de
Boerhaave, commentés par M. le
Baron de Van-Swieten, premier
Médecin de Sa Majesté l'Impératrice
Reine de Hongrie, &c. &c. &c. &c.

Par M. PAUL, Médecin, des Académies de
Montpellier & de Marseille.

86331

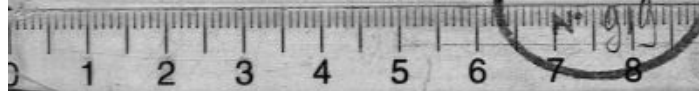


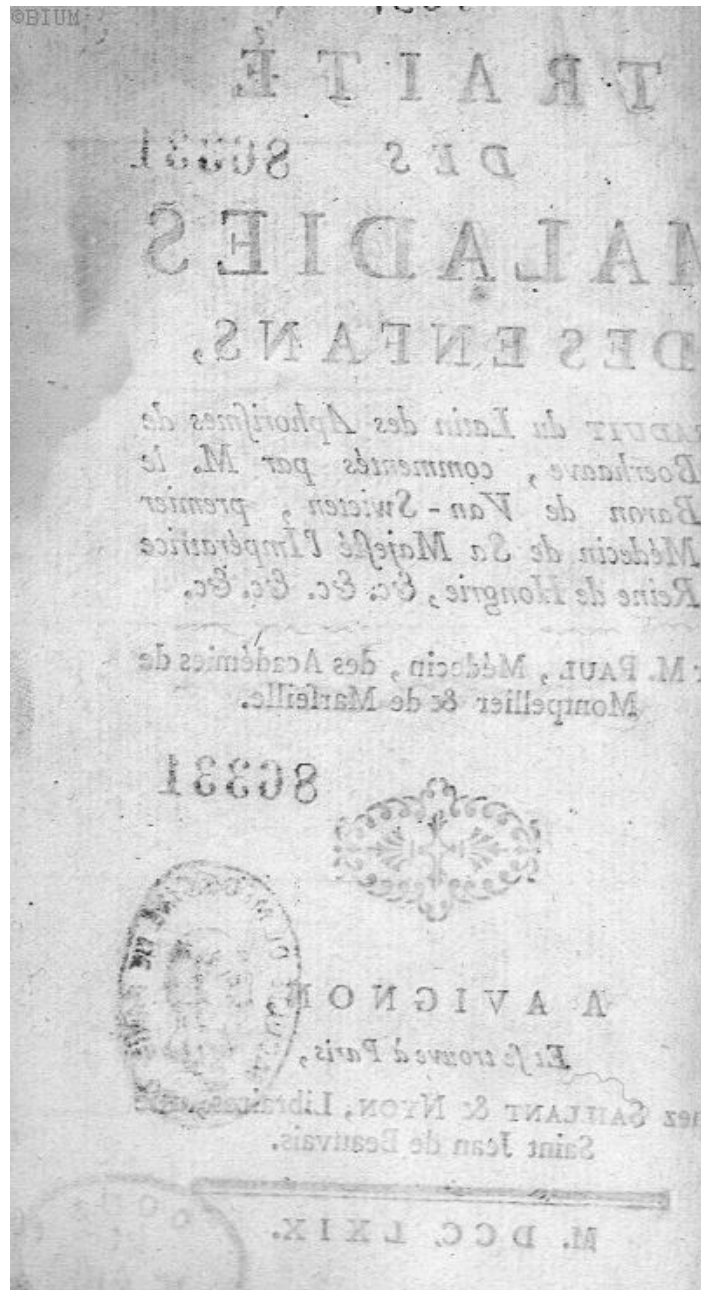
A AVIGNON

Et se trouve à Paris,

Chez SAILLANT & NYON, Libraires,
Saint Jean de Beauvais.

M. DCC. LXIX.







PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

CHAQUE traduction qu'on donne d'un Traité du célèbre VAN-SWIETEN est un nouveau présent fait au Public. On ne peut trop multiplier les Ouvrages d'un Auteur qui a sçu réunir en sa faveur les suffrages de toute l'Europe sçavante. Le nom du GRAND BOERHAAVE ne se présente plus aujourd'hui à l'esprit des Médecins qu'avec celui de VAN-SWIETEN : ces deux noms, que la Gloire a couronnés, iront ensemble à l'immortalité. La postérité, comme les contemporains, regardera le monument dressé par le Disciple à celle du Maître, comme élevé à la sienne propre.

Le Traité des Maladies des Enfans ne peut manquer d'être favora-

a ij

blement reçu du lecteur François ; nous n'avons rien négligé pour le rendre digne de lui être offert , & pour ne pas déparer un excellent original par une traduction infidelle ou languissante ; l'accueil dont le Public a bien voulu honorer quelques traductions que nous avons déjà données des Ouvrages de M. le Baron de VAN-SWIETEN * , est pour celle-ci de l'augure le plus heureux.

Nous n'avons garde de nous répandre en longs éloges de l'ouvrage ; que pourrions-nous en dire qui ne fût encore au-dessous de l'idée que le nom seul de l'Auteur fait naître ? Nous nous contenterons d'avertir que la matière y est traitée dans tous ses détails , & qu'il ne laisse rien à désirer. M. VAN-SWIETEN y parle d'abord des premiers soins qu'exige l'enfant immédiate-

* Les Traités de la Pleurésie & de la Péri-pneumonie.

DU TRADUCTEUR. v

ment après sa naissance, & de la conduite qu'on doit tenir jusqu'au sevrage *. En examinant la question si les meres doivent nourrir elles-mêmes leurs enfans; il s'éleve avec la plus grande force contre ces meres dénaturées, qui, après avoir nourri pendant neuf mois de leur propre sang un être qu'elles ne pouvoient connoître, ont la barbare cruauté de lui refuser le lait que la nature lui a préparé dans les mamelles, lorsque cette innocente créature le leur demande à grands cris, tarrissent, autant qu'il est en elles, ces sources sacrées où le

* M. VAN-SWIETEN a cité & rassemblé tout ce que les Médecins de tous les temps ont écrit de mieux à ce sujet; il eût sans doute fait usage, s'il avoit pû les connoître, de deux excellens Ouvrages modernes où cette matiere est traitée supérieurement; le premier est le *Traité de l'Education medicinale des Enfans en bas âge*, par M. DES ESSARTS, Docteur en Médecine, in-12. Paris, 1760; & l'autre la *Dissertation de M. BALLEXERD sur l'Education Physique des Enfans*, couronné e par la Société des Sciences de HARLEM.

a iij

vj P R E F A C E

genre humain naissant doit puiser sa subsistance, comme si elles n'avoient reçu ces deux globes d'albâtre, dont elles font idolâtres, que pour leur servir d'un vain ornement, & non pour satisfaire au plus saint de tous les devoirs. Combien les soins empressez, la tendre sollicitude des animaux pour leurs petits, ne mettent-ils pas la brute même au-dessus des meres trop coupables dont nous parlons? & que doit-on penser d'un siecle où l'on réduit en problème si une mere doit nourrir elle-même son enfant*?

* Aulugelle a sur cela un morceau de la plus grande éloquence dans ses Nuits Attiques. Ce morceau, rapporté par M. VAN-SWIETEN, a été omis dans la traduction. Nous allons le placer ici à titre d'ornement.

*Suasi semper, nec poenituit, dit M. VAN-SWIETEN, puerperam * totam ac integram esse matrem filii sui; quod est enim hoc contra naturam imperfectum, atque dimidiatum matris genus, peperisse, ac statim abs sese abjecisse? Aluisse in utero sanguine suo nescio quid, quod non videret; non alere nunc suo lacte, quod videat; jam viventem,*

* Tout ce qui est en Italique est d'Aulugelle.

DU TRADUCTEUR. vij

M. VAN-SWIETEN donne un am-

*jam hominem, jam matris officia implorantem? an-
tu quocque, inquit, putas, naturam sceminis mam-
marum ubera quasi quosdam navilos venustiores,
non liberum alendorum, sed ornandi pectoris causa
dedisse? sic enim, quod a vobis scilicet abest, ple-
raque illa prodigiosa mulieres fontem illum sanctis-
simum corporis, generis humani educatorem are-
facere, & extinguere, cum periculo quoque averfi,
corruptique lactis, laborant, tanquam pulchritudi-
nis sibi insignia devenustet, &c. Auli Gellii noct.
Attic. lib. XII. cap. 1. pag. 281.*

Après ce beau passage d'Aulugelle, je cite-
rai quelques strophes d'une très belle Ode aux
Meres, sur la nécessité de nourrir leurs enfans; elle
est d'un Poëte * qui sçait monter sa lyre sur
tous les tons, & en tirer alternativement les
sons les plus forts & les plus doux.

Ah! pour rendre leurs cœurs sensibles,
Vous devez les aimer pour eux.

Osez-vous, Meres inflexibles,

Leur prescrire un exil affreux?

A peine ont ils vu la lumière,

Qu'une vanité meurriere,

Loin de vous place leurs berceaux;

L'usage a dit: qu'on m'obéisse;

S'il commandoit leur sacrifice,

Vous creuseriez donc leurs tombeaux?

Oui, vous n'adorez que vos charmes,

Et vous craignez de les s'ê rir;

Mais ce fils, qu'obtiennent vos larmes,

Va sans doute vous attendrir.

* M. SABATIER, Professeur d'éloquence au Collège
de Tournon.

viiij P R E F A C E

ple extrait d'un excellent Mémoire

Ses levres errantes , débiles ,
 Cherchent vos mammelles fertiles
 Dont le lait doit être versé :
 Embrasse une mere étrangere ,
 Cher enfant , tu n'as plus de mere ,
 Son sein cruel t'a repoussé !

Au fond des antres effroyables
 Où rugit la férocité ;
 Venez , meres impitoyables ,
 Votre devoir vous est dicté.
 Voyez la lionne cruelle ,
 Tous ses lionceaux autour d'elle ,
 S'abreuvant du lait maternel.
 Où faut-il chercher la nature !
 Chez vous le luxe & l'imposture
 Ont détruit son trône éternel.

Eh ! quoi , meres , rien ne vous touche ,
 Pour vos enfans versant des pleurs ?
 Le premier baiser de leur bouche
 Est le signal de vos fureurs.
 Si malgré leurs mains suppliantes ,
 Et leurs caresses innocentes ,
 La nature vous parle envain ,
 Par votre rage possédées ,
 Il falloit , nouvelles Médées ,
 Les étouffer dans votre sein.

Malheur à la mere , qui à la lecture de ces
 beaux vers , n'aura pas entendu jusqu'au fond
 de ses entrailles , le cri perçant & tendre de la
 nature !

DU TRADUCTEUR. ix

de M. *Petit* le pere, sur l'opération du filet. Ce grand Chirurgien ayant plusieurs fois observé que l'hémorrhagie avoit fait périr des enfans à qui cette opération avoit été d'ailleurs bien faite, comprit que pour prévenir ce funeste accident, il falloit empêcher la suecion, en rendant la langue immobile, & voicy le moyen, aussi simple qu'ingénieux, qu'il imagina pour cela, & qui lui a toujours réussi. Il prenoit un brin de bouleau, qu'il coupoit au-dessous de deux branches réunies; il choisissoit, autant qu'il étoit possible, celui où ces deux branches étoient à-peu-près d'égale grosseur; il les tailloit de façon que le tronc de ces deux branches avoit quatre lignes de longueur, & que chaque branche en avoit huit, ce qui formoit une fourchette dont les fourchons étoient plus longs que le manche. Il enveloppoit & recouvroit le tout avec une bandelette de linge.

* P R E F A C E

fin, il plaçoit cette fourche sous la langue, de maniere que le bout du manche arcbutoit contre la mâchoire inférieure, & que l'angle formé par les deux fourchons étoit appuyé sur l'ouverture des vaisseaux, les deux fourchons s'étendent à droite & à gauche sous le dessous de la langue, & empêchent qu'elle ne se meuve sur les côtés. Il la maintenoit & l'assujettissoit dans cette situation avec une bande de linge fin, large de huit à dix lignes, longue d'une aune; il appliquoit le milieu de cette bande à plat sur la langue, & aussi avant que l'ouverture de la bouche pouvoit le permettre; il passoit ensuite les deux chefs de cette bande sous la mâchoire, aussi près du larinx qu'il se peut sans l'incommoder; il les croisoit en cet endroit, & les portoit en arriere pour les attacher au bonnet de l'enfant. Ce bandage poussa la langue sur la fourche, laquelle étant

archoutée à la mâchoire, & maintenue en ligne droite par les fourchons, ne peut changer de place, & de cette manière les vaisseaux se trouvent comprimés par deux forces, de bas en haut par la fourche, & de haut en bas par le bandage; ainsi le vaisseau est comprimé, la langue est assujettie & le sang s'arrête*.

* Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1742, page 264.



DU TRADUCTEUR.

archonés à la machine, & main-
me en ligne droite par les four-
chons, ne peut changer de place,
& de cette manière les vaisseaux se
mouvent comprimés par deux for-
ces, de bas en haut par la four-
che, & de haut en bas par le pan-
lage; ainsi le vaisseau est comprir-
mé, la langue est allongée & le
sang arrêté.

* Mémoires de l'Académie Royale des
Sciences, année 1744, page 104.



LISTE

LISTE

DES AUTEURS

Cités dans cet Ouvrage.

PLINE le Naturaliste.
 LEVRET. (M.)
 BROUZET. (M.)
 VANDERMONDE. (feu M.)
 GALIEN.
 PEU.
 LAMOTTE.
 MÉMOIRES de l'Acad. R. de Chirurgie.
 MÉMOIRES de l'Acad. R. des Sciences.
 ESSAIS & Observations de Médecine
 de la Société d'Edimbourg.
 FABRICIUS HILDANUS.
 SAVIARD.
 HIPPOCRATE.
 MÉMOIRES de l'Académie de Bologne.
 MOSCHION.
 MONRO, le pere. (M.)
 BOERHAAVE. (le grand)
 ALBINUS. (M.)
 TISSOT. (M.)
 DE BUFFON. (M.)
I. Partie.

A

2 L I S T E

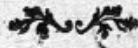
MAURICEAU.
 HELMONT. (Van)
 LA GENESE.
 AULUGELLE.
 PAUL D'ÆGINE.
 ÆTIUS.
 ANDRY.
 PETIT, le Chirurgien. (feu M.)
 HOFFMAN. (Frédéric)
 ACT. eruditor. 1727.
 FISCHERUS.
 DE LILLE. (M.)
 VANDOEVEREN. (M.)
 TREMBLEY. (M. de)
 RUYSCH.
 BAGLIVI.
 SENAC (M. de)
 BONET.
 LECLERC. (Daniel)
 SWAMMERDAM.
 NEEDHAM. (M.)
 GAUBIUS. (M.)
 PRINGLE. (M.)
 FEUILLÉE, Minime. (le pere)
 GALLO (M.)
 LINNÆUS (M.)
 REDI.
 VALLIGNIERI.
 SCOPOLI. (M.)
 TRANSACTIONS Philosophiques. (les)

DES AUTEURS. 3

AMATUS LUCITANUS.
 DIONIS, le Médecin. (M.)
 TULPIUS.
 RAULIN. (M.)
 WEPFER.
 COULET. (M.) (M.)
 TYSON. (M.)
 MARCELLUS DONATUS.
 LES MACHABÉES.
 BONNET, de Geneve. (M.)
 KÖNIG. (M.)
 HERRENSCHWANDS. (M.)
 ACT. Helvetic. vol. I.
 ERNST.
 PLATER.
 VANDELLIUS.
 SINOPÉE.
 STORCK. (M.)
 BIANCHI. (feu M.)
 HOLLIER. (M.)
 HACOT. (M.)
 HEISTER. (feu M.) (M.)
 DIEMERBROEK, (feu M.)
 FREIND. (feu M.)
 RECHERCHES & Observations des Mé-
 decins de Londres, vol. I.
 ALEXANDRE DE TRALLES.
 DOUGLAS, le Chirurgien. (M.)
 ACT. Phys. Med. vol. I.
 BENEVOLI (M.)

4 LISTE DES AUTEURS.

ALGHISI.
 MARSIGLI. (feu M. de)
 VEGECE,
 TORTI.
 LANZONI,
 MEAD. (feu M.) (M.)
 ALSTON. (M.)
 HORACE.
 HÉRODOTE.
 LOOB (feu M.)
 GESNER.
 KÆMPFER.
 FABIVS COLUMNA.
 MARCHANT.
 BARRERE (M.)
 KAN BOERHAAVE (feu M.)
 PATRICK BROWNE. BROWNE. (M.)
 MÉMOIRES des Curieux de la Nature.
 BIBLIOTHEQUE raisonnée, T. XXXIII.
 HÉRISSANT. (M.)
 DE LA SONE (M.)
 BOURDET. (M.)
 BUNON. (feu M.)
 SYDENHAM,
 HARRIS.
 FAUCHARD. (feu M.)
 MÉMOIRES présentés à l'Acad. Royale
 des Sciences par divers Sçavans, t. I.





T R A I T É

D E S

MALADIES DES ENFANS.

§. 1340.

LES enfans nouveaux nés sont sujets à quelques maladies qui leur sont propres, & qui ont pour cause des matieres glutineuses, caseuses, tenaces, dont la bouche, l'œsophage, l'estomac & les intestins sont remplis.



PRÈS avoir traité des maladies des filles, des femmes grosses, de l'accouchement, & des suites des couches, il nous reste à parler de celles qui attaquent l'enfant immédiatement après sa

A iij

6 *Maladies des Enfans.*

naissance ; car quoiqu'il soit sujet , dès qu'il commence à vivre , à plusieurs maladies , (comme , par exemple , à la petite vérole , dont il est quelquefois attaqué même avant que de naître , & dans le sein maternel ,) nous nous bornons ici spécialement à ces maladies dont la cause agit dès que l'enfant est né , & dont il est exempt , ou auxquelles , du moins , il est beaucoup plus exposé à cet âge que pendant tout le reste de sa vie.

Dès que l'enfant voit le jour , il éprouve des altérations considérables. Enfermé peu auparavant dans la matrice de sa mère , à l'abri de toute compression par les eaux où il nage , & n'ayant nulle communication avec l'air extérieur , il n'est affecté ni par la lumière , ni par le bruit. Mais en naissant , il est chassé avec violence , par les douleurs & les efforts de l'enfantement , du lieu qui lui avoit jusqu'alors servi d'asile ; & il est exposé à de nouvelles souffrances , & de la part de l'air extérieur , à l'action duquel il n'est point accoutumé , & de celle de la sage-femme , dont les attouchemens , souvent rudes & mal entendus , le blessent & le fatiguent. Mais quels changemens n'éprouvent pas aussi les

parties intérieures ! Le poumon, qui, un moment avant la naissance, ne recevoit qu'une très-petite quantité de sang, donne maintenant passage à celui de tout le corps, qu'il transmet au ventricule gauche du cœur. Il étoit auparavant dans un état d'affaissement, & présentement il est dilaté par l'air de l'inspiration. Le diaphragme, entrant en action, amplifie, d'un côté, la cavité de la poitrine, & de l'autre, il déprime le foie. Il se fait un nouvel ordre de circulation dans ce viscere. Après cela, on ne sera pas surpris que l'enfant, quoique parfaitement sain d'ailleurs, commence son entrée dans la vie par des pleurs & par des cris. Ces changemens prompts & inopinés qu'il éprouve, en font une cause très-suffisante. Cet état d'angoisse & de souffrance a été très-bien exprimé par Pline le Naturaliste. « L'enfant, dit-il, n'est pas plutôt délivré » de sa prison, qu'on lui donne de nouvelles entraves. Le roi des animaux, » pieds & mains liés, pleure, gémit, & » sa vie commence dans les supplices, » sans autre crime que d'être né » (a).

Immédiatement après la naissance, l'enfant tient encore au placenta par le

(a) *Hist. Nat. lib. VII. in pramio.*

8 *Maladies des Enfans.*

cordons ombilical, qu'on doit couper. Jusqu'ici il avoit joui d'une vie commune avec sa mere; mais après la section du cordon, il n'a plus rien de commun avec elle, & vit d'une vie qui lui est propre. M. Levret (b) avertit donc prudemment d'attendre que l'enfant ait respiré, pour lier ou pour couper le cordon ombilical: en effet, il arrive quelquefois que les enfans naissent foibles, pâles, particulièrement s'ils ont été long-tems arrêtés dans le bassin, & qu'ils ne font entendre aucuns cris. On réveille alors le mouvement assoupi, par de légères secouffes qu'on donne à l'enfant, par des frictions, en irritant le nez & le gosier, avec les barbes d'une plume, en mettant un peu de sel, ou tel autre stimulant, sur la langue; & tandis qu'on employe ces différens moyens, le libre commerce entre la mere & l'enfant subsiste toujours par le cordon ombilical.

Si l'enfant qui vient de naître a le visage tuméfié & livide; s'il ne respire pas, ou ne respire que très-foiblement, il faut sur le champ couper le cordon ombilical, & n'y point faire de ligature, afin que le sang qui s'en écoulera

(b) L'art des Accouchemens, in-8°. §. 1236.

Maladies des Enfans. 9

en certaine quantité, dégage le poumon qui en est surchargé, n'ayant pas encore été suffisamment dilaté par l'air de l'inspiration. Sans cela, l'enfant est menacé de suffocation; mais dès qu'il a commencé à crier, & qu'il respire librement, il faut lier le cordon (c).

On fait cette ligature à quatre, cinq ou six travers de doigts de l'ombilic, afin qu'il reste de la place pour une nouvelle ligature, en cas que la première vînt à manquer par l'affaissement du cordon, ou qu'étant trop serrée, elle vînt à couper les vaisseaux, ce qui exposeroit l'enfant à une hémorragie dangereuse.

Toute la précaution qu'il y a à prendre ici se réduit donc à ne pas couper le cordon trop près de l'ombilic. Je connois quelques familles où l'on est dans l'usage de ne lier le cordon qu'à la distance de dix à douze travers de doigts de cette partie, sans couper la portion qui est par-delà la ligature. Ils enveloppent cette portion dans un linge doux, & la laissent appliquée sur le ventre, jusqu'à ce qu'elle tombe d'elle-même. Par son volume elle cause quelque embarras,

(c) *L'art des Accouchemens*, in-8°. §. 1232.

10 *Maladies des Enfants.*

mais du reste il ne résulte aucun inconvénient de cette pratique.

A quelque distance qu'on ait lié le cordon, la séparation s'en fait toujours près de l'ombilic. La peau du ventre se prolonge de quelques lignes sur le cordon, & c'est précisément dans l'endroit où elle se termine que se fait cette séparation, laquelle a lieu pour l'ordinaire le quatre, le cinq ou le sixième jour.

Toute la surface de la peau d'un enfant qui vient de naître est couverte d'une humeur visqueuse & glutineuse, dont la couche est plus ou moins épaisse dans les divers sujets; on enlève cette crasse en plongeant l'enfant dans l'eau tiède, dont on lui frotte doucement toute l'habitude du corps avec une éponge fine. La peau prend une couleur rouge, comme si elle étoit légèrement érépélateuse (*d*), & après quelques jours l'épiderme tombe ordinairement en écailles. Cette rougeur de la peau est aussi marquée dans le negre que dans le blanc, & l'on croit communément que la peau fera d'autant plus belle dans la

(*d*) Essai sur l'éducation médicale des enfans, par M. Brouzet, Médecin Consultant du Roi, 2 vol. in-12. Paris. tom. I. chap. 3. page 61.

suite, qu'elle est plus rouge d'abord après la naissance (e).

On recommande avec raison la propreté de la peau, non seulement pour l'enfant qui vient de naître, mais encore pour les autres âges; car les enfans sont sujets à beaucoup de maladies cutanées si on n'a l'attention chaque jour de leur nettoyer doucement la peau. Galien vouloit qu'on répandît sur tout le corps de l'enfant une médiocre quantité de sel, afin de mieux enlever l'humeur glutineuse attachée à ce tégument. Il se proposoit par-là de rendre la peau plus dense & plus ferme. Mais il ne paroît guere convenable d'irriter avec du sel, une peau qui est comme dans un état d'inflammation légère, & toute rouge. Il suffit d'enlever, tout doucement, la crasse avec de l'eau médiocrement chaude, à laquelle quelques-uns ajoutent une petite quantité de savon, & quelquefois tant soit peu de vin.

Pendant que l'enfant est dans le bain, on doit examiner avec soin s'il ne paroît pas quelque vice sur son corps. Il arrive souvent, sur-tout lorsque l'accou-

(e) Vandermonde, Essai sur les moyens de perfectionner l'espèce humaine. Paris, 2 volumes in-12. Tome I. page 6.

chement a été difficile, qu'il se forme sur quelque endroit de la tête une tumeur, qu'on dissipe pour l'ordinaire heureusement par le moyen des discutifs & des résolutifs, qui ont été recommandés ailleurs pour la cure des contusions. M. Levret (f) a observé cependant qu'il étoit rare que les enfans survécussent long-tems à ces tumeurs, lorsqu'elles arrivoient à l'occiput, & qu'ils périssent pour l'ordinaire dans les convulsions. Les tumeurs dont nous parlons n'ont pas le même danger quand elles ont leur siege sur d'autres parties de la tête. On a lieu encore de craindre la même chose, si, dans un enfant de naissance, les futures sont trop écartées les unes des autres. Or, cet écartement des futures reconnoît ordinairement pour cause l'accouchement prématuré, ou une collection de lymphe dans la cavité du crâne, d'où résulte prochainement l'hydrocéphale.

Il arrive aussi quelquefois, dans les accouchemens laborieux, qu'on luxé ou qu'on fracture quelque membre à l'enfant. Peu (g) avoue ingénûment

(f) L'art des Accouchemens, §. 1248. pag. 22.

(g) Pratique des Accouchemens, Livre II. chap. 2, page 314.

qu'il a eu quelquefois ce malheur là. Il faut réduire sur le champ les parties dans leur situation naturelle. La cure est ordinairement facile dans ces corps tendres & délicats, & n'est suivie d'aucune difformité, ce qui est confirmé par le témoignage de M. Levret. (h).

On doit pareillement examiner si dans l'enfant nouveau né les voies de l'urine & des matieres fécales sont libres : si après la naissance il a rendu son urine & ses excréments, on ne craint rien de ce côté-là ; mais dans le cas contraire, il faut, tandis qu'on lave l'enfant, s'assurer de l'état de ses parties.

On a vu quelquefois après la naissance, que l'anus, quoique bien conformé, étoit fermé par une membrane contre nature, en sorte que le *meconium* n'avoit point d'issue pour sortir. La rétention de cet excrément produit des accidens très-fâcheux, & tue même à la fin l'enfant, comme on le verra ci-après au §. 1345. Si la membrane en question est près du fondement, il est facile de détruire cet obstacle, en incisant cette membrane. C'est ce que la Motte (i) a fait heureu-

(h) L'art des Accouchemens, §. 1261. 1262. p. 214.

(i) Traité des Accouchemens, Livre I. Observ. 46. pag. 129.

14 *Maladies des Enfans.*

sement sur deux enfans. Après que le ventre se fut bien vidé, il lava le fondement avec de l'eau-de-vie, le couvrit ensuite de charpie seche, & mit ainsi fin à la cure dans l'espace de peu de jours. Au reste, il ne se servit point de tentes, parce qu'en irritant par leur présence, elles faisoient l'effet d'un suppositoire, & sollicitoient continuellement l'excrétion du ventre.

Dans le cas de la membrane contre nature, il paroît ordinairement dans l'endroit où l'anus devoit se trouver, une tumeur à-travers laquelle on voit le *meconium* reconnoissable à sa couleur noire. Si on presse cette tumeur, elle cede comme une pâte molle; mais dès qu'on cesse la pression, elle revient à son premier état. M. Levret (k) ne veut pas qu'on l'incise simplement, mais qu'on l'emporte toute entiere par une incision circulaire. Cependant une simple ouverture a suffi à la Motte, & je sçai qu'elle a pareillement suffi à d'autres.

Le cas est beaucoup plus difficile, si la membrane qui forme la clôtüre du fondement, est placée plus haut dans l'intestin rectum. On lit un cas pareil dans

(k) L'art des Accouchemens, §. 1276. 1280. p. 216.

Maladies des Enfans. 15

le premier volume des Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie: l'anus avoit paru bien conformé dans un enfant, mais deux jours entiers après sa naissance, il ne s'étoit pas encore vuïdé; ce qui donna lieu à tous les accidens qui font la suite ordinaire de la rétention du *meconium*. On tenta inutilement les lavemens; ils ne pouvoient pas se faire jour dans la cavité du rectum. La chose examinée de près, on trouva une membrane mince qui fermoit la cavité du boyau. Le Chirurgien mit le petit doigt dans l'anus, & à la faveur de ce doigt, il introduisit un pharigontome jusqu'à la cloison membraneuse; ensuite ayant pouffé la lancette, qui étoit cachée dans cet instrument, il incisa la membrane sans risque, & en aggrandit l'ouverture avec le bout du doigt. Bientôt après l'enfant se vuïda, & depuis, l'anus fit très-bien ses fonctions, pendant deux mois qu'il vécut encore, étant mort de toute autre chose que de l'opération à laquelle il n'est nullement vraisemblable qu'on doive attribuer cette mort, l'enfant y ayant survécu si long-tems.

Lorsqu'il ne paroît aucun vestige d'anus, il reste bien peu d'espérance de sauver l'enfant. Il meurt nécessairement s'il

16 *Maladies des Enfans.*

ne rend pas le *meconium* , & la prudence veut qu'on préfere un remede même incertain, si les parens le permettent, à une mort assurée. Aussi d'habiles Chirugiens ont-ils essayé de se frayer une route dans l'intestin, en pratiquant une incision dans l'endroit où l'anus devoit être naturellement, dans l'espérance d'ouvrir une issue aux excréments retenus, & de former ensuite un anus artificiel. M. Petit (1) a indiqué une méthode, & les précautions à prendre pour faire cette opération selon l'art. Il donne sur tous les instrumens la préférence au trois-quarts, mais à un trois-quarts épais & court, dans la canulle duquel on peut introduire, après qu'on a retiré le poinçon, une lancette, ou un bistouri, sans faire courir aucun risque à l'enfant. En un mot, il n'a rien négligé de tout ce que la Chirurgie peut suggérer en pareil cas; mais tous les moyens qu'il propose sont incertains. On ignore quel est l'obstacle qu'on a à combattre: l'Anatomie nous prouve qu'il en est qui sont au-dessus de toutes les ressources de l'art. M. Littre (m) a trouvé

(1) Mémoires de l'Acad. Roy. de Chirurgie, tom. I. in-4^o. pag. 377.

(m) Mémoires de l'Acad. Roy. des Sciences, 1710, Histoire, page 47.

Maladies des Enfans. 17

dans un enfant mort six jours après sa naissance , l'intestin rectum divisé en deux portions , qui étoient liées l'une à l'autre , par quelques fibriles de la longueur environ d'un pouce. L'extrémité de chacune de ces portions d'intestin ainsi divisé , étoit fermée. Il est évident que ce mal ne pouvoit être connu qu'après la mort ; & en supposant même qu'il eût pû l'être pendant la vie , il restoit bien peu d'espérance de rétablir la partie dans ses fonctions. On propose , à la vérité , une méthode pour y parvenir : mais qui seroit assez hardi pour ouvrir le ventre à un enfant vivant , y chercher les deux extrémités de l'intestin , les ouvrir après les avoir trouvées , les unir l'une à l'autre , ou du moins assujettir , après l'avoir ouverte , l'extrémité supérieure du boyau , à la plaie du bas-ventre , pour qu'elle y formât un anus artificiel pour le reste de la vie ? Je ne sache pas que jamais personne ait tenté une telle opération.

Quelquefois l'intestin rectum manque entièrement : un très-habile Chirurgien (*n*) n'ayant trouvé aucun vestige d'anus à une fille nouvellement née , fit

(*n*) Essais & Observations de Médecine de la Société d'Edimbourg , tom. IV. article 32. pag. 597.

une incision assez profonde. Il introduisit le doigt dans la plaie, mais il ne trouva pas l'intestin. Il poussa ensuite profondément un trois-quarts dans l'incision pour pratiquer une issue au *meconium*, mais il ne sortit que quelques gouttes de sang. Après la mort on vit que l'intestin rectum manquoit entierement, & que le colon, rempli de *meconium*, flotloit librement dans le ventre, & se terminoit par une extrémité absolument fermée.

Ce n'est donc pas sans raison que M. Levret (o) établit que tous ces vices de conformation sont incurables, à moins que le rectum ne se continue sans interruption jusqu'aux tégumens. Il arrive quelquefois que l'extrémité du rectum se dévoyant de sa route naturelle, va s'ouvrir dans la vessie chez les enfans mâles, en sorte que les excréments tombent dans la cavité de cet organe, d'où ils ne peuvent sortir, à moins qu'ils ne soient très-liquides, le canal de l'urethre ne pouvant leur fournir un passage suffisant; ce qui doit nécessairement faire bientôt périr ces pauvres innocens (p). Dans les filles on a vu quelquefois l'extrémité du

(o) L'art des Accouchemens, §. 1475. pag. 50.

(p) Mémoires de l'Académie Royale des Sciences. 1755. Hist. pag. 30.

rectum s'ouvrir dans la vulve (q) ; ces filles-là peuvent vivre. J'en connois une, déjà nubile, & jouissant d'ailleurs d'une assez bonne fanté, qui a le malheur d'avoir cette dégoûtante incommodité.

Je n'ignore point qu'on allegue quelques exemples pour prouver que l'opération a été faite quelquefois avec succès, quoiqu'il n'y eût aucun vestige d'anus ; mais ces exemples me paroissent assez peu certains. On apporte en preuve l'observation d'Hildanus, par laquelle, dit-on, il est constant que ce grand Chirurgien a sauvé un enfant de six jours, qui n'avoit point encore rendu son *meconium*, & qui étoit dans un danger très-pressant de mort. Hildanus apprit du consul du lieu où cet enfant habitoit, qu'il avoit survécu dix-huit ans à l'opération en parfaite fanté ; mais les propres paroles d'Hildanus ne permettent pas de douter qu'il n'y eût chez cet enfant des vestiges d'anus ; car voici comme il s'en explique : « Le fondement » étoit fermé par une membrane fort » dure, qui ne laissoit appercevoir *pres-* » *que* aucun indice, ou vestige d'anus, » si ce n'est une tache livide (c'étoit le » *meconium* qu'on voyoit à-travers la mem-

(q) *Ibidem.*

20 *Maladies des Enfans.*

» brane). Ayant fait en cet endroit une
» petite incision , de peur de blesser le
» sphyncter, avec un rafoir couvert d'une
» bandelette jusque vers la pointe , on
» introduisit ensuite le *speculum ani*, pour
» augmenter l'ouverture , & l'enfant se
» vuida sur le champ ». On voit évidemment par ce détail que l'intestin rectum avoit conservé son intégrité jusqu'aux tégumens.

On lit encore un autre cas dans les observations de Saviard (1), où l'on voit que ce célèbre Chirurgien, appelé pour un enfant qui n'avoit aucun vestige d'anus , plongea dans l'endroit où celui-ci auroit dû se trouver, une grande lancette à abcès , jusqu'à la profondeur de trois travers de doigts. Nous ne doutons point que Saviard , dont la bonne foi ne fauroit être suspecte , n'ait tenté effectivement cette opération , mais il garde un profond silence sur le succès , & on ne voit pas que l'événement ait été plus heureux dans les cas rapportés par M. Petit , dans les Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie.

On observe quelquefois de pareils obstacles dans le canal de l'urethre ; l'orifice de ce canal se trouve quelque-

(1) Observations de Chirurgie , page 8.

fois clos à l'extrémité du gland, & alors la cure n'est pas difficile: mais d'autres fois une partie de l'uretre manque absolument; & ce second cas n'est pas susceptible, comme on pense bien, d'une cure radicale (s): au surplus, l'enfant supporte plus long-tems ce vice de conformation, que s'il s'étoit rencontré au rectum. Car il arrive quelquefois que l'urine s'ouvre une issue tantôt par l'ombilic, & tantôt près le scrotum, à la faveur d'un petit abcès qui s'y forme. On lit dans Lamotte (t) un fait de cette espece. Comme il n'y avoit point d'incontinence d'urine, & que l'enfant, déjà parvenu à l'âge de puberté, n'étoit nullement incommodé, ce sage Chirurgien ne voulut rien entreprendre. J'ai vu quelques enfans chez lesquels l'orifice de l'uretre s'ouvroit sous le gland à la partie inférieure du *penis*.

Les enfans naissent quelquefois avec des parties surnuméraires, qui, loin de pouvoir leur être dans la suite de quelque utilité, ne leur sont qu'incommodes. C'est ainsi qu'il m'est arrivé de trouver six doigts aux mains & aux piés. Les doigts superflus sont ordinairement sim-

(s) Levret, l'Art des Accouchemens, §. 1285.

(t) Traité des Accouchemens, Liv. I. Observ. 85.

22 *Maladies des Enfans.*

plement charnus ; il n'entre point d'os dans leur composition ; ils ont très-peu de mobilité, & rendent la main difforme. Lamotte (u) lia à un enfant de naissance, avec un fil ciré, quatre doigts pareils, qui tomberent tous après trois à quatre jours ; les cicatrices se formerent ensuite d'elles-mêmes ; pendant l'opération, on ne s'apperçut pas que l'enfant donnât le moindre signe de douleur.

Les praticiens ne sont point d'accord entr'eux sur le tems auquel il convient de retrancher les parties superflues. Quelques-uns veulent qu'on attende le sevrage de l'enfant, & même plus longtems encore ; & d'autres qu'on y procede immédiatement après la naissance. M. Levret (x) se déclare pour ce dernier sentiment, pourvu que l'enfant ne soit pas malade ; il assure qu'il n'a jamais eu lieu de se repentir d'en avoir usé de la sorte, & que plusieurs autres Chirugiens, qui, à sa persuasion, ont tenu la même conduite, s'en sont également très-bien trouvés.

Nous avons dit que l'enfant qui vient de naître est couvert, dans toute la surface de son corps, d'une sorte de crasse

(u) Même endroit.

(x) L'art des Accouchemens, §. 1301.

formée par une humeur muqueuse & glutineuse, souvent assez épaisse. On entend ordinairement par le mot de *gluzen*, un corps à demi-fluide, dont une partie, lorsqu'elle est en mouvement, entraîne celles qui l'avoisinent & qui la touchent, sans que la masse totale change de place. Or, on trouve un *gluzen* semblable dans la bouche, l'œsophage, l'estomac & les intestins, qui, dans les enfans nouveaux nés, sort communément de lui même, soit par la bouche, soit par le nez, ou que la sage-femme enleve en même tems qu'elle nettoye la peau de l'enfant.

Tant que le fœtus demeure enfermé dans le sein de sa mere, la liqueur de l'amnios, dans laquelle il nage, le baigne de toute part. Lorsque les membranes ayant percé, les eaux s'écoulent dans le tems de l'accouchement, on remarque que cette liqueur est souvent assez visqueuse. Or, toute l'habitude du corps de l'enfant est couvert d'une pareille glu; ainsi il est très-vraisemblable qu'elle vient de la liqueur de l'amnios. Beaucoup de Médecins qui ont pensé que l'enfant ne reçoit pas la nourriture de la mere seulement par le cordon ombilical, mais encore par la

STOLISH

24 *Maladies des Enfans.*

bouche , en avalant la liqueur de l'amnios , ont cru comprendre facilement d'où vient que tous les viscères creux des premières voies , depuis la bouche jusqu'au fondement , étoient tapissés de la même glu , qui couvre toute la surface extérieure du corps.

D'autres ont pensé au contraire , que la liqueur de l'amnios étoit plutôt une humeur excrémenticielle , fournie par le fœtus même , que celui-ci ne sauroit avaler dans l'utérus , où il a toujours la bouche close. Ils prétendent d'ailleurs , qu'on ne trouve la liqueur de l'amnios ni dans l'estomac , ni dans les intestins du fœtus , & ils ajoutent qu'on a vu des fœtus sans tête , qui n'avoient pas laissé de prendre de l'accroissement. On peut prendre dans les *Essais de Médecine de la société d'Edimbourg* (y) , un grand nombre d'argumens pour & contre cette opinion ; ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans tout ce détail de preuves. Il nous suffit de savoir qu'on trouve dans tout le trajet des premières voies , une matière semblable à celle qui recouvre toute la surface extérieure du corps des enfans nouveaux-nés. On fait d'ailleurs , que pendant toute la vie , il se sépare une

(y) *Tome I. art. 13. & Tome II. art. 9.*

matière

matiere lente & visqueuse dans la bouche, l'œsophage, l'estomac & les boyaux. Or, il peut se faire que cette humeur séparée, & non expulsée dans le fœtus, forme des amas. Peut-être aussi, que d'abord après la naissance, il s'en sépare une plus grande quantité; car on remarque que dans le fœtus tous les organes des sécrétions sont gonflés & distendus. C'est ainsi que le foie est d'un volume fort considérable, & plein de fucs; & il en est de même de tout le système glanduleux.

Mais le texte porte qu'on ne trouve pas seulement dans les premières voies de l'enfant nouveau né des matières visqueuses, mais encore de caseuses; on a vu à l'article de la grossesse, qu'il se porte à la matrice, sur-tout dans les derniers mois, un véritable lait. On lit dans Hippocrate le passage suivant: « L'enfant » dans l'utérus, en rapprochant ses lèvres, suce non-seulement l'aliment » qui lui est propre, mais encore l'air, &c. » Si quelqu'un demande comment on » peut s'assurer de cela, on peut répondre » que l'enfant qui vient de naître a de la » matière fécale dans les premières voies, » dont il se décharge, aussi-bien que les » fœtus des animaux, aussi-tôt qu'il voit

I. Partie.

B

26 *Maladies des Enfans.*

» le jour. Or, l'enfant n'auroit pas
» d'excrémens dans les intestins, s'il ne
» fuçoit dans le ventre de sa mere; & il
» ne fauroit non plus, dès qu'il est né,
» fucer la mammelle, s'il n'avoit accou-
» tumé de le faire dans l'uterus (1) ».

Comme les enfans des deux sexes ont des mammelles, qu'on trouve souvent pleines de lait d'abord après la naissance, quelques-uns ont imaginé que l'enfant dans la matrice fuçoit ses propres mammelles, particulièrement dans le dernier tems de la grossesse. La situation du fœtus dans l'utérus, & la grande flexibilité de l'épine du dos, semblent favoriser cette opinion. J'ai vu souvent chez des enfans de naissance les mammelles gonflées, & qui plus est, durcies en telle sorte, qu'il me falloit recourir à des fomentations & à des emplâtres, pour résoudre cette dureté. On observe aussi quelquefois que les mammelles se gonflent quelques jours après la naissance; certains ont attribué cet effet à la ligature du cordon ombilical, prétendant que cette ligature faisoit rétrograder le sang dans les arteres épigastriques, qui communiquent avec les mammaires, & cela est peut-être vrai. Un Médecin vit,

(1) *Hip. de Carnibus, cap. 3.*

non sans surprise, un enfant, qui deux jours après sa naissance, fut attaqué de frisson, suivi de chaleur & de fièvre; la mammelle droite étoit en même tems tuméfiée; l'ayant un peu pressée, il sortit quelques gouttes de lait par le mamelon. La chose mûrement examinée, le Médecin trouva que la mere & l'enfant, avoient été attaqués de la fièvre de lait, à-peu-près dans le même tems. Les parens lui apprirent ensuite, que lorsque la mammelle droite fut revenue peu-à-peu à son volume naturel, la gauche s'enfla de la même manière, & qu'il en sortit pareillement quelques gouttes de lait. On lit ce fait curieux dans le premier volume des Mémoires de l'Académie de Bologne (a).

Au reste, ce que dit Hippocrate, que l'enfant nouveau-né ne sauroit sucer les mammelles de sa nourrice, s'il n'avoit été dans l'habitude de le faire dans le sein maternel, n'est pas fort concluant. Car il avoue lui même, comme nous l'avons déjà remarqué dans une autre occasion (b), que *la nature sans maître & sans étude, fait tout ce qui convient; & en effet, si le jeune veau, sans avoir encore*

(a) *Instit. Bonon. Tom. I. pag. 151. 152.*

(b) *Aphor. de Boerh. §. I.*

28 *Maladies des Enfans.*

des cornes, frappe du front, & si le jeune mulet rue & regimbe, avant que la corne de ses pieds ait pris de la dureté, on ne doit pas être si surpris que l'enfant nouveau-né fache sucer, quoiqu'il ne l'ait jamais fait dans l'utérus.

§. 1341.

Cette seule cause produit souvent des nausées, des vomissemens, des tranchées, des hoquets, des convulsions, & ensuite l'indigestion de ce que l'enfant a pris.

LORSQUE cette matiere inerte & glutineuse flotte dans l'estomac, ou qu'elle s'attache au gosier, elle produit par l'irritation qu'elle cause par sa seule présence, des nausées & le vomissement. On fait que chez les adultes mêmes cette cause donne lieu à des envies de vomir très-incommodes, & que l'agitation d'une plume dans le gosier suffit pour occasionner des nausées & le vomissement. Il est donc naturel que les mêmes effets s'ensuivent chez de tendres enfans qui viennent de naître, par des causes mêmes beaucoup plus légères. Si

donc il arrive que de pareilles ordures glutineuses se collent au commencement de l'œsophage, le hoquet s'ensuivra; une cause pareille produira des tranchées dans les intestins, sur-tout si cette matière glutineuse, commençant à se corrompre par l'accès de l'air extérieur, acquiert de l'acrimonie: le plus souvent cependant les tranchées dépendent du *meconium*, qui est trop long-tems à s'évacuer.

On voit par ce qu'on vient de dire, pourquoi Hippocrate place le vomissement parmi les maladies des enfans & des nouveaux-nés (c). Comme on a prouvé dans une autre occasion (d), que les nausées & le vomissement reconnoissent pour cause prochaine l'action convulsive des fibres charnues de la gorge, de l'œsophage, de l'estomac, des intestins, du diaphragme & des muscles abdominaux, il est aisé de concevoir d'où vient que les nausées & le vomissement, sur-tout s'ils sont violens, ou qu'ils durent long-tems, excitent des convulsions universelles, tout le système des nerfs étant de la plus grande mobilité chez les enfans de naissance, qui,

(c) Aphor. xxiv. sect. 3.

(d) Aphor. de Boerh. §. 652.

30 *Maladies des Enfans.*

d'ailleurs, sont exposés à l'action de tant de causes, qui n'avoient pas accoutumé d'agir sur eux. C'est ce qu'Hippocrate a très-bien remarqué en parlant des nouveaux nés. « Au lieu, dit ce Pere de la » Médecine, des esprits & des humeurs, » si analogues à sa nature, que l'enfant » s'étoit rendus familiers dans le sein ma- » ternel, il n'use plus, dès qu'il est né, » que de matieres extérieures, qui lui » sont totalement étrangères, seches, » crues & beaucoup moins propres à fer- » vir à sa nourriture (e) ». Nous sça- » vons que dans l'homme fait, les hu- » meurs sont formées des alimens, par l'action des visceres & des vaisseaux. Tant que l'enfant est enfermé dans la matrice, il ne reçoit rien qui n'ait déjà été préparé dans le corps de sa mere, & qui n'ait acquis, du moins très-prochainement, le caractere des liqueurs animales. Mais dès que l'enfant est né, & le cordon ombilical coupé, tout commerce de liqueurs cesse entre la mere & l'enfant; celui-ci doit recevoir la nourriture par la bouche, & la dompter désormais par ses propres forces. De-là vient qu'Hippocrate ajoute immédiatement après le passage ci dessus :

(e) *De octimestri Partu, cap. 2.*

« Il s'ensuit de-là inévitablement beau-
» coup de souffrances, & même la mort,
» pour plusieurs; ce dont on ne doit pas
» être surpris, puisque le changement
» de lieux & de nourriture, rend si sou-
» vent les hommes malades ».

On comprend donc facilement qu'il faut travailler au plutôt à détacher & à emporter ces matieres glutineuses, dont le séjour s'opposeroit immanquablement à la bonne digestion des nouveaux alimens. En effet, on sçait par la physiologie, que les arteres laissent échapper dans tout le trajet des premières voies, une humeur tenue qui humecte, dissout les alimens, & les rend propres à se convertir en chyle, lequel doit ensuite être pompé par les orifices des vaisseaux lactés. Or, si les parois de l'estomac & des intestins restent tapissés d'une pareille croute glutineuse, comme d'un vernis; il est clair que les arteres ne pourront rien fournir, ni les veines rien résorber, en sorte que les alimens ayant à peine subi aucune altération, & suivant leur pente naturelle, rempliront tout le conduit intestinal; d'où s'ensuivra la tuméfaction du ventre, tandis que tout le reste du corps maigrira, faute de nourriture.

B iv

On sçait pareillement que le suc pancréatique & les deux biles, cystique & hépatique, se dégorgent dans le duodénum. Mais si leurs conduits excrétoires sont bouchés par cette glu tenace, ils refuseront le passage à ces liqueurs, ou ne les laisseront du-moins passer que très-difficilement. Les fonctions des viscères qui servent à la digestion seront donc troublées; & la bile, refluant dans le sang, produira l'ictère. Car il est à remarquer que le foie est d'un volume très-considérable dans les enfans, & qu'on trouve dans les nouveaux nés une grande quantité de bile, laquelle se sépare & s'accumule dans les derniers mois de la grossesse, sans pouvoir être évacuée, le diaphragme n'ayant aucun mouvement, & par conséquent aucune action sur le foie avant que l'enfant ait respiré.

C'est-là la véritable raison pour laquelle les enfans viennent si souvent au monde avec l'ictère; mais cet ictère se dissipe presque toujours en très-peu de tems. Car dès que le *gluten* qui bouche le canal cholédoque, est emporté, la maladie disparoît aussi-tôt après; & la bile coulant alors librement dans les intestins, atténue & dissout très-effica-

cement toute cette humeur glutineuse, & par son stimulus, sollicite le ventre à s'en débarrasser : sur quoi on peut consulter ce que nous avons dit ailleurs (f), en parlant du traitement des maladies qui dépendent de la *glutinosité spontanée*.

§. 1342.

On le guérit alors aisément par un jeûne de dix ou douze heures, & en lui faisant prendre un peu de vin mêlé avec du miel, dont on réitere quelquefois la dose en ce tems d'abstinence, ou en ajoutant quelque irritant qui purge très-doucement.

Tous les symptômes qui dépendent de l'accumulation des matieres visqueuses & glutineuses dans les premières voies, cedent assez facilement aux remèdes. Il suffit souvent de faire jeûner l'enfant pendant dix à douze heures. Par le mouvement de la respiration, tous les visceres du bas-ventre sont agités & secoués. La bile, qui, comme nous

(f) Aphor. de Boerh. §. 75.

34 *Maladies des Enfans.*

l'avons déjà dit , est en assez grande quantité chez les enfans nouveaux nés, en se dégorgeant dans le canal intestinal (pourvu néanmoins que l'orifice du conduit cholédoque soit libre), dissout la matiere glutineuse, & déterge les parois de l'estomac & des intestins. Ceux-ci n'ont pas une cavité bien considérable dans l'homme vivant; leurs parois, dont l'épaisseur est assez grande, sont dans un contact mutuel; en sorte que le mouvement péristaltique, augmenté par l'irritation de la bile, détache & enlève cette matiere glutineuse, tandis que la bile elle-même, par son mélange, en diminue la viscosité; tout de même que dans l'état de santé, la nature prévient, par les mêmes moyens, l'amas du mucus, qui lubrifie naturellement toute la surface interne des premières voies. Ainsi, par l'abstinence de quelques heures, l'estomac & les intestins se nettoient de façon à recevoir, retenir & digérer convenablement les alimens qu'on donne au nouveau né.

Cette déterision & cette expulsion de de la matiere glutineuse s'opere à merveille, & en très-peu de tems, si pendant l'abstinence qu'on fait faire à l'enfant, on lui fait prendre un peu de miel

délayé dans du vin, ou de l'hydromel; en y revenant souvent, mais à petite dose, comme d'une dragme ou deux. On peut y ajouter utilement un léger purgatif, tel que le syrop de chicorée & la rhubarbe, & y mêler aussi quelque peu de savon de Venise, qui fournit à la fois un remede puissant & doux pour atténuer les matieres glutineuses. Le savon est sur-tout à recommander si la couleur de la peau est ictérique, ou si l'urine teint le linge en jaune. Nous ne pouvons pas douter alors que la liberté du passage de la bile dans les boyaux ne soit empêchée par la glu qui en tapisse les parois. On doit donc se hâter d'emporter cette matiere au plus vite. On trouve à ce chiffre de la matiere médicale des formules propres à remplir cette indication.

Moschion (g) recommande pour les nouveaux nés, le miel légèrement cuit; il veut même qu'on fasse distiller dans la bouche du *mulsum* tiède afin de purger le ventre & l'estomac, après quoi l'enfant est disposé comme il faut pour recevoir le lait.

Les Médecins sont partagés entr'eux sur l'espece de nourriture qu'il faut doter

(g) Spach gynac. pag. 7. n^o. 72. 72.

36 *Maladies des Enfans.*

ner à l'enfant, après avoir nettoyé les premières voies. *Ætius* (h) conseille pareillement le miel dont on a enlevé l'écume, en le faisant bouillir, & l'eau miellée tiède, qu'on fait distiller goutte à goutte dans la bouche du nouveau né. Il ordonne ensuite que la mere, après avoir trait ses mammelles, pour en faire sortir le lait le plus grossier, & avoir employé des fomentations d'eau chaude sur le sein, présente le mamelon à l'enfant; mais bientôt après il ajoute : *il est cependant mieux que l'enfant s'abstienne du lait de sa mere jusqu'au quatrième jour.* *Paré* (i) veut qu'on attende pour le faire têter, que les lochies aient entièrement tari. *Moschion* (k) a porté les choses plus loin. Il désapprouve absolument le lait maternel, & lui préfère un lait étranger, prétendant que les douleurs que la femme a souffertes dans l'enfantement & l'écoulement des lochies, après qu'elle est accouchée, dépravent son lait, le rendent épais, & de difficile digestion.

Peut-être, au premier coup d'œil, trouvera-t-on ces raisonnemens spé-

(h) *Liber IV. cap. 3.*

(i) *Livre IV. chap. 3.*

(k) *Ibid. pag. 423.*

cieux ; mais dès que les Médecins dédaignent de prendre la nature pour guide, ils s'égarerent presque toujours.

En effet, après quelques heures d'abstinence l'enfant a besoin de nourriture ; si on lui refuse le lait, il faudra nécessairement lui donner une autre espece d'aliment. On est dans l'usage de lui faire prendre des bouillies au lait, ou au bouillon de viande ; mais cette sorte de nourriture est totalement étrangere à l'enfant, & entièrement différente de celle qui lui étoit fournie dans le sein maternel. Peu d'heures auparavant il se nourrissoit des humeurs de sa mere, & la bienfaisante nature lui prépare, dès qu'il est né, dans les mammelles une liqueur parfaitement analogue, que l'enfant appete, & qu'il sçait sucir sans que personne l'en ait instruit.

Un Médecin prudent procure à l'accouchée, dès qu'elle est délivrée, un doux sommeil, qui, en la refaisant de ses fatigues, ne laisse rien à craindre des douleurs de l'enfantement. On se persuaderoit faussement aussi, qu'il y eût quelque chose à craindre des lochies, comme si elles renfermoient quelque caractere de malignité, opinion dont nous avons fait voir ailleurs, fort

38 *Maladies des Enfans.*

au long, le peu de fondement (l). Le premier lait qui se porte au sein après l'accouchement, n'est pas épais, comme on le suppose mal à propos, mais délayé, tenu, & fort différent de celui qui se ramasse dans les mammelles pendant la fièvre de lait. Il purge doucement l'enfant, & déterge les premières voies; ce qui donne occasion au célèbre Monro (m) d'admirer la sagesse du Créateur, qui accorde à l'enfant un lait de cette qualité d'abord après sa naissance, & trois à quatre jours ensuite, lorsque les premières voies sont bien nettoyées, un autre lait plus épais & plus nourrissant.

En conséquence de cette observation, j'ai toujours fait téter mes propres enfans à leur mere, dès qu'elle s'est remise, par un doux sommeil, des douleurs de l'enfantement. J'ai toujours conseillé la même chose aux autres, & jamais je n'ai eu lieu de m'en repentir. Nous observons dans les vaches cette même qualité de lait, d'abord après qu'elles ont mis bas.

Il s'enfuit de-là que les enfans nouveaux nés, à qui la mere refuse les

(l) Voyez l'art. des Maladies des femmes en couches.

(m) Essais & Observ. de Méd. Tom. II. art. 11.

mammelles , ont encore plus besoin que les autres d'un léger purgatif, pour bien nettoyer les premières voies, à moins que, par un heureux hazard, ils ne pussent être allaités par une femme qui viendrait tout nouvellement d'accoucher. Lorsque j'ai eu à choisir des nourrices aux Princes nouveaux nés, j'ai toujours donné la préférence à celles dont le lait étoit tenu & fort délayé; quoique le vulgaire ait coutume de regarder ce lait comme mauvais. J'observois qu'il prenoit insensiblement dans la suite de la consistance. Je n'appréhende aucun inconvénient d'un lait trop tenu; si cependant, l'enfant devenu robuste, on croyoit qu'il eût besoin d'un lait plus épais, on peut lui donner une autre nourrice.

§. 1343.

Les épithèmes un peu aromatiques & spiritueux, sont souvent utiles aussi pour évacuer cet amas de pituite muqueuse.

ON met quelquefois sur le ventre des enfans des épithèmes aromatiques, mais

40 *Maladies des Enfans.*

doux, de peur qu'ils n'irritent la peau, en la rendant rouge & légèrement érépisélateuse. Ces épithemes ont lieu principalement quand le nouveau né est foible, & que tous ses mouvemens paroissent languissans. On espere, par ce stimulus, réveiller les forces du ventricule & des intestins, & les exciter à se délivrer des matieres glutineuses qui les surchargent. On trouve des formules de ces épithemes au chiffre correspondant de la matiere médicale, & sur leur modele on peut aisément en composer de semblables. Plusieurs emploient, dans la même vue, des emplâtres légèrement aromatiques, comme, par exemple, le *cérat stomachique de Galien*, & autres de même qualité. On doit cependant attendre de plus grands effets des remedes qui ont été indiqués au paragraphe précédent, que de ces applications topiques.

§. 1344.

Ordinairement les enfans souffrent aussi beaucoup du meconium, qui n'est point évacué assez tôt, à cause de la foiblesse du fœtus, de la

dureté de la matiere , de sa trop grande abondance , & du desséchement des conduits.

ON trouve dans le fœtus à terme ; & qui est près de sa naissance , une matiere féculente , noire , ou d'un noir tirant sur le verd , tenace , visqueuse , qui remplit ordinairement tout le trajet des gros intestins , jusqu'à l'extrémité du rectum. Cette matiere est reluisante , & comme elle a la ténacité & la couleur de l'opium , les Médecins Grecs l'ont appelée *Meconium*. En s'accumulant toujours davantage dans les intestins du fœtus , elle en irrite les fibres , cause des tranchées & le teneime ; en sorte que dans le tems de l'accouchement , l'enfant ne pouvant plus supporter cette irritation , s'agite , & par-là excite les douleurs de la mere , ou augmente celles qu'elle ressentoit déjà. Dès qu'après la naissance l'enfant a respiré , le *meconium* a coutume de s'évacuer par le fondement , non pas tout à la fois & dans le même instant , mais ordinairement en une quantité assez considérable.

Le *meconium* est fourni par la salive propre du fœtus , qu'il avale , par la

42 *Maladies des Enfants.*

mucofité qui fe fépare dans l'intérieur de la bouche , du gofier , de l'œſophage , du ventricule & des inteſtins pour en lubrifier la ſurface , & enfin par la bile & les autres humeurs qui ſe portent dans le canal inteſtinal ; toutes ces différentes liqueurs laiffent des feces qui s'accumulent dans les gros inteſtins. Si l'enfant avale auffi de la liqueur de l'amnios , ce qui paroît affez probable à bien des Médecins (n) , les parties féculentes de cette liqueur pourront augmenter encore la quantité du *meconium*. Cette quantité eſt telle ordinairement que les gros inteſtins ſont ſuffiſans pour la contenir , car rarement en trouve-t-on dans les inteſtins grêles. Accumulée pendant plufieurs mois pendant la groſſeſſe , il faut qu'elle s'évacue bientôt après la naiſſance pour que l'enfant ſe porte bien. Souvent il en évacue une partie dès qu'il eſt né ; mais ſ'il eſt foible & languiffant , cette évacuation ſe fait plus tard. Si le *meconium* eſt dur , il faut de plus grands efforts de la part de l'enfant pour le faire fortir ; cela arrive pourtant affez rarement. C'eſt

(n) Voyez les Inſtituts de Médecine de Boerhaave. §. 682, 683. traduits & commentés par feu M. de la Mettrie.

pour l'ordinaire sa grande ténacité, par laquelle il adhère fortement aux parois des intestins, qui forme le plus d'obstacle à son expulsion. Car cette ténacité est si forte qu'on ne peut que difficilement le détacher des fesses & des cuisses de l'enfant, en lavant ces parties; & les taches qu'il fait au linge ont bien de la peine à s'effacer.

On sçait que les parois des intestins, particulièrement ceux des gros, sont naturellement humectés & lubrifiés par une mucofité qui s'y sépare en abondance; & cela afin que les excréments durcis puissent parcourir le canal intestinal avec moins de difficulté. On observe que les intestins ont d'autant plus de glandes & de mucofités, qu'ils sont plus près de leur fin (o), & c'est encore pour la même raison qu'il se trouve autour de l'anüs une si grande quantité de graisse. Cette graisse, en lubrifiant toutes les parties circonvoisines, les met en état de céder à l'intestin rectum, distendu par les excréments. Si la mucofité, ou la graisse manquent, le ventre reste opiniâtrément fermé, & ce n'est que très-difficilement qu'on va à la selle. Mais il est très-rare que cette sécheresse

(o) Voyez le même Ouvrage, §. 111, 112.

ait lieu dans les enfans, dont tout le corps est mol, humide & plein de suc.

§. 1345.

Cette matiere, par son séjour & par l'impression de l'air qui y aborde, devient acrimonieuse, âcre, putride; elle s'exhale en vapeurs, ce qui produit des coliques très-dououreuses, des convulsions, des nausées, des vomissemens, des hoquets, la toux, des éternumens, des cris, des pleurs, des veilles, des frayeurs, la fièvre, la maigreur, la mort.

COMME le *meconium* est une matiere excrémenticielle, & parfaitement inutile au corps, qui ne fait que distendre & surcharger les intestins où elle est retenue, personne ne doute qu'on ne doive l'évacuer. La nature, d'elle-même, procure cette évacuation d'abord après la naissance, si rien ne s'y oppose.

Tout le tems que l'enfant est renfermé dans le sein de sa mere, il ne

ſcauroit entrer d'air dans la cavité de l'eſtomac & des inteſtins. Nous avons déjà remarqué pluſieurs fois que les humeurs extravafées & rafſemblées dans quelque cavité du corps, y reſtent des mois entiers ſans éprouver d'altération; mais que dès qu'elles ſont expoſées à l'accès de l'air extérieur, elles ſe corrompent auſſi-tôt, & répandent tout à l'entour des vapeurs infectes & dangereuſes. Nous avons fait mention dans le traité de l'*hydropiſe*, de pluſieurs faits qui mettent la choſe en évidence. Le même accident eſt à craindre de la part du *meconium*, ſ'il n'eſt promptement évacué. J'ai quelquefois obſervé que le *meconium* rendu immédiatement après la naiſſance, n'avoit point de mauvaiſe odeur, mais que ſ'il reſtoit quelques heures dans les linges, il répandoit une odeur acide, & quelquefois même putride, ſelon qu'il avoit plus de pente à la fermentation ou à la pourriture. Toute la matiere féculente qui provient de la bile cyſtique & hépatique, du ſuc gaſtrique, & pancréatique, &c. & qui ſe ramaffe dans les inteſtins, tend prochainement à la pourriture, comme étant une production animale. Nous avons dit ci-devant

qu'il étoit très-probable que dans les derniers mois de la grossesse, l'enfant, qui approche du terme, reçoit quelque peu de lait de sa mere. Or, le lait s'aigrit de lui-même. Cependant l'un de ses principes constituans, sçavoir le fromage, se rancit lorsqu'il est gras, & s'il ne l'est pas, il tend à la nature animale. Si on l'approche du feu il devient dur comme de la corne, & si on le brûle, il exhale une odeur pareille à celle des cornes & des ongles des animaux, auxquelles on fait éprouver l'action du feu. On a vu ci-devant, au chapitre des *rots & des vents*, que les humeurs qui fermentent, ou qui pourrissent, en fournissent la matiere. Si l'air, qui se dégage de ces humeurs, distend le ventricule & les intestins, & les parcourt librement sans trouver d'obstacle, il sort avec bruit par la bouche sous le nom de *rot*, ou par l'anus sous celui de *vent*. Mais s'il se trouve en même-tems dans les premières voies quelque âcre irritant, qui cause une constriction convulsive aux fibres de l'estomac ou des intestins; alors la matiere flatulente, qui n'aura pas un libre cours, distendra, tirailera les membranes qui la renferment, d'où résulteront des anxié-

tés & des douleurs insupportables , qui cesseront sur le champ , dès que les vents auront trouvé une issue ; mais qui reviendront de nouveau , si la cause qui a donné lieu à tous ces maux n'est pas détruite. Si l'inflammation & la fièvre se mettent de la partie , les adultes même , & les hommes les plus robustes , sont en proie à des douleurs épouvantables , qui souvent les font périr en très-peu de tems (p).

On voit donc maintenant pourquoi la rétention du *meconium* produit des tranchées & des anxiétés , que les malheureux enfans témoignent assez par l'agitation continuelle de leur corps , leurs cris & leurs pleurs , quoiqu'à dire vrai les enfans ne répandent guere jamais de larmes qu'après le premier mois de leur naissance , & qu'avant ce tems , à proprement parler , ils crient plutôt qu'ils ne pleurent.

Mais si la seule mucosité glutineuse , en irritant les premières voies par sa seule masse , peut donner lieu à tant de maux , comme nous l'avons dit au §. 1341 , combien ces maux ne sont-ils pas plus à craindre encore , lorsqu'un *meco-*

(p) Voy. les Aphor. de Boerh. traduits en François par M. de la Mettrie , §. 646 & 647.

nium, qui a la ténacité de la poix & qui est trop long-tems retenu, contracte, en outre, de l'acrimonie par l'accès de l'air, & porte l'irritation dans les lieux où il séjourne ?

Si l'enfant ne souffre point, & que tout aille bien, il dort presque continuellement; mais s'il souffre, il a des insomnies. Quand les vents se dissipent, les douleurs se calment, & l'enfant se rendort sur le champ. La douleur revenant, il s'éveille en sursaut, & comme effrayé, il entre dans de violentes convulsions de tout le corps, qui souvent le font périr en bien peu de tems. S'il résiste à ces convulsions, mais que le *meconium* ne soit pas encore évacué, il maigrit très-prompement, & cela à tel point, que j'ai vu des enfans qui étoient fort gras au moment de la naissance, devenir d'une maigreur extrême dans l'espace seulement de trois jours. Ce phénomène n'est pas bien difficile à expliquer. Tant que l'enfant est demeuré dans le sein de sa mere, il jouissoit d'une nourriture toujours présente & jamais interrompue; au lieu que maintenant les nausées & le vomissement l'empêchent de recevoir de la nourriture, ou que s'il en prend quelque peu,

peu, par intervalles, elle ne se digere pas, mais se corrompt, ce qui augmente la saburre vicieuse des premieres voies. Le sommeil qui refait si bien les enfans, & qui doit être presque continuel chez les nouveaux nés, ou ne peut avoir lieu, ou est perpétuellement interrompu par les douleurs : les douleurs elles-mêmes consomment les forces, & bientôt l'enfant succombe à ses maux. Des observations journalieres nous apprennent que cette seule cause fait périr beaucoup d'enfans, presque aussi-tôt qu'ils ont vu le jour.

Hippocrate (g) compte parmi les maladies des nouveaux nés, le vomissement, la toux, l'insomnie & les frayeurs. Une observation assez singuliere du célèbre Albinus prouve que l'irritation des gros intestins peut causer la toux. Un soldat avoit reçu une plaie au colon; la cicatrice se forma de façon que l'intestin se rendit adhérent à la circonférence de la plaie des tégumens, & faisoit corps avec eux, en telle sorte qu'on voyoit à l'œil non-seulement la surface intérieure du boyau, mais que cette surface, en se renversant, étoit quelquefois poussée

(g) Aphor. XXIV. sect. 3.

50 *Maladies des Enfans.*

en dehors. Or, si un air un peu trop froid venoit à la toucher, la toux survenoit sur le champ, & ne cessoit point, que l'intestin n'eût été réchauffé de nouveau (r).

§. 1346.

On corrige le défaut des forces expultrices, par un irritant qui purge doucement, par un petit suppositoire, par un cardiaque foible & très-doux.

ON reconnoît que la force expulsive est languissante, si l'enfant ne fait aucun effort pour se vuider, ou s'il n'en fait que de très-foibles. Il est évident qu'on a besoin alors d'un léger purgatif. La rhubarbe, & les diverses préparations qu'on en fait suffisent ici ; car le corps tendre & délicat d'un enfant qui vient de naître, ne sçauroit supporter des purgatifs plus forts, sans courir le risque d'entrer en convulsion. Le syrop de chicorée à la rhubarbe, le syrop rosat solutif simple, la manne, & la pulpe de casse, sont les principaux remedes dont

(r) *Albinus, Academ. annotat. Lib. II. cap. 8. p. 341*

Les Médecins font usage dans ce cas. On trouve au chiffre correspondant de la matiere médicale plusieurs formules de ce genre.

On employe encore pour la même fin les suppositoires, qui par leur masse, ou par un léger stimulus, irritent tout doucement l'extrémité du rectum; ce qui sollicite le ventre à se décharger du *meconium*. Le suif de chandelle, à qui on donne la forme d'une petite boule, ou d'un petit cône, agit par sa seule masse. Les graines sucrées de fenouil couvertes d'une couche de sucre, outre la masse, agissent encore par un léger stimulus, lorsque le sucre venant insensiblement à se fondre, les semences de fenouil restent à nud. La qualité stimulante est à un degré un peu plus fort dans les suppositoires qu'on forme avec le miel & le savon de Venise; sur quoi voyez le chiffre de la matiere médicale qui répond à celui-ci.

Quelle que soit la matiere dont on compose les suppositoires, il faut les oindre d'huile, afin de pouvoir les introduire dans l'anus sans violence. On les laisse en place jusqu'à ce qu'ils sortent avec les excréments, ce qui ordinairement ne tarde pas à arriver. S'ils restent

Cij

52 *Maladies des Enfans.*

plus long-tems, ils se liquéfient peu-à-peu, & s'il entre dans leur composition quelque chose de stimulant, ils excitent encore par-là le ventre à se vider, supposé que l'irritation occasionnée par la seule présence du suppositoire, n'ait pas été suffisante pour produire cet effet.

On recommande encore des cordiaux doux & agréables, qui réveillent aussi l'action languissante de l'estomac & des intestins. Il y a des formules de ces cordiaux dans la matière médicale.

On reconnoît que tout le *meconium* est sorti par le changement de couleur des matières fécales, qui, pour l'ordinaire sont alors jaunes, ou d'un blanc tirant sur cette couleur, & prennent ensuite souvent, lorsqu'elles séjournent quelques heures dans les linges, une couleur verdâtre. Il arrive aussi quelquefois que les enfans rendent après l'expulsion du *meconium*, une bile verte par le fondement. Car le célèbre Monro (s) a très-bien remarqué que la vésicule du fiel est ordinairement distendue dans les enfans nouveaux nés par une bile âcre de cette couleur. La rétention

s) Essais & Observations de Médecine, Tome II, art. 12. §. 14. pag. 303.

Maladies des Enfants. 53

de cette bile dans sa vésicule, est une suite du défaut de respiration, & de la glu qui tapisse les parois des intestins, qui ne lui permettent pas de couler librement dans le duodénum. On explique encore par-là les tranchées qui continuent, même après l'évacuation du *meconium*; elles sont occasionnées par l'abondance de la bile qui irrite les intestins dans son passage. Après que cette humeur est entièrement évacuée, l'enfant est tranquille, & ne souffre plus. On doit donc continuer l'emploi de ces divers moyens jusqu'à ce que les matières des selles soient jaunâtres, molles, & sortent sans donner aucun signe de douleur. Il est plus avantageux aux enfans d'avoir le ventre lâche que serré, comme Hippocrate l'a prononcé : « Ceux, dit-il, qui vont copieusement » à la selle, mais qui malgré cela digèrent bien, jouissent d'une meilleure » santé que les autres (1) ».

§. 1347.

On corrige la dureté de la matière en buvant du petit lait frais,

(1) *De Dentione, n. 4.*

§4 *Maladies des Enfans.*

dans lequel on délaye un peu de miel ; en prenant un lavement de petit lait savonneux ou miellé.

IL est rare que le *meconium* soit dur. C'est plutôt sa ténacité, laquelle approche beaucoup de celle de la poix, qui en rend l'expulsion difficile. Cependant s'il fait un trop long séjour dans les premières voies, il peut prendre trop de dureté ; mais dans ce cas-là même il nuira plus encore par son acrimonie, qui est la suite de la corruption, à laquelle il est très-enclin, comme on l'a déjà remarqué au §. 1345.

Le premier lait qui se ramasse dans les mammelles de la mère, dont nous avons déjà exalté les avantages, empêchera aisément que le *meconium* ne devienne trop dur, en même-tems que par sa qualité délayante, il en diminuera la viscosité. Si l'enfant ne tète pas sa mère, on est dans l'usage de lui donner un peu de petit lait édulcoré avec du miel (voyez le chiffre de la matière médicale), ce qu'on n'a pas de peine à lui faire prendre. On se trouve fort bien aussi des clystères avec le petit lait, & quelque peu de miel & de savon

de Venise. Le *meconium* étant principalement ramassé dans les gros intestins, & par conséquent en prise aux lavemens, il suffira d'injecter une once ou une once & demie de ce petit lait; & on aura l'attention de le faire avec beaucoup de douceur, afin de ménager l'extrême délicatesse des boyaux. Il vaut mieux revenir, s'il en est besoin, aux lavemens, que d'en injecter tout à la fois une trop grande quantité.

§. 1348.

On lubrifie les intestins en donnant à l'enfant de l'huile de lin, d'olive, d'amandes douces, &c. par la bouche & en lavemens, & en lui faisant de pareilles onctions sur le bas-ventre.

TOUTES les huiles par expression lubrifient les intestins, en corrigent la sécheresse, en enduisent les parois; & en enveloppant les matières âcres qui y séjournent, en détruisent, ou du moins en affoiblissent beaucoup l'acrimonie, quelle qu'en soit la nature. De là viennent les grands éloges qu'on donne

Civ

56 *Maladies des Enfans.*

généralement aux huiles douces & récentes, tant des végétaux que des animaux, dans tous les cas où on a avalé des poisons âcres. Lors donc que le *meconium*, devenu âcre par le séjour, irrite les intestins & produit des tranchées douloureuses, ces huiles sont très-bien indiquées. On doit cependant prendre garde de n'en pas donner une trop grande quantité, ou de ne pas insister trop long-tems sur leur usage. Nous avons vu ailleurs (u) qu'ils diminuent la force des solides; & s'ils séjournent trop long-tems dans l'estomac & les intestins, ils s'y rancissent, & contractent une acrimonie très-pernicieuse. On observe même que si des hommes sains & robustes ont mangé à diner de la viande chargée de beaucoup de graisse, il leur monte le soir à la bouche une huile toute pure, mais déjà si âcre qu'elle brûle en passant l'œsophage & le gosier, & ôte presque la respiration. C'est pour cette raison qu'à ce nombre de la matiere médicale, l'Auteur ne prescrit qu'une petite quantité d'huiles douces, & qu'il les mêle à des fyrops, afin que la vertu

(u) Aphor. de Boerh. avec les Commentaires de M. Van-Swieten, §. 35. traduits en François par M. Moublet, Docteur en Médec. 2 vol. in-12. Avignon, 1765.

favonneuse du sucre rende ces huiles miscibles aux humeurs aqueuses, & les empêche de demeurer trop long-tems attachées à la surface des intestins. C'est encore pour la même raison qu'on ajoute le jaune d'œuf, & le miel mercurial, à l'huile de lin lorsqu'on la donne en clystere aux enfans nouveaux nés, & qu'on avertit d'en répéter l'usage une fois le jour, jusqu'à ce qu'on ait assez lubrifié les voies, après quoi il est mieux de s'en abstenir tout à fait.

On est aussi en coutume de recommander des onctions sur le bas-ventre avec des onguens adoucissans, mais ces onguens ne peuvent pas servir aussi directement à lubrifier les intestins.

M. Tiffot (*) a observé que les huiles par expression qu'on donne aux enfans de naissance, calment quelquefois, à la vérité, assez promptement les tranchées du ventre; mais qu'elles reviennent ensuite plus souvent, si on en continue l'usage. Il a guéri quelques enfans sans leur faire d'autre remede que de leur interdire les huiles.

(*) Avis au peuple sur sa santé, chap. XXVII. §. 38.

§. 1349.

Par cette méthode & ces remèdes , on remédie très-efficacement à tous ces différens & funestes symptômes , qui naissent de cette seule cause (1345).

TOUTE la surface intérieure des premières voies est enduite , dans les nouveaux nés , d'une mucofité épaisse & tenace , qui est la source d'un grand nombre d'accidens , comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois. Les gros intestins , en particulier , contiennent une grande quantité du *meconium* tenace , qui les aggrave , les distend , & les irrite lorsqu'il a acquis de l'acrimonie par le séjour. Or , si on expulse ces matières , l'estomac & les intestins se trouvent nettoyés , & deviennent propres à recevoir , retenir & changer l'aliment qui doit servir à la nutrition , & à l'accroissement du nouveau né. On voit donc que la méthode qu'on vient d'exposer , & les remèdes qu'on a prescrits , sont en état , malgré leur simplicité , de surmonter

tous les accidens qui ont été détaillés
jusqu'ici.

§. 1350.

Les anti-acides, & parmi eux
sur-tout les absorbans, sont ici d'u-
sage, ou jamais.

COMME on nourrit l'enfant nouveau
né du lait de sa mere, ou d'une nour-
rice, ou qu'on y substitue des bouil-
lies au lait, des farineux, du pain; &
que toutes ces choses ont une tendance
très-prochaine à l'acidité; il est clair
que les anti-acides doivent avoir lieu
dans cette occasion. Parmi ces remedes,
on donne la préférence aux absorbans,
qui domptent efficacement l'acide sans
avoir eux-mêmes aucune âcreté. Voyez
ce que nous en avons dit ailleurs (y) en
parlant des maladies qui dépendent de
l'acide spontané.

§. 1351.

Il ne faut recourir aux opiats que

(y) Aphor. de Boerh. avec les Comment. de M. Van-
Swieten. §. 66. traduction de M. Moubert.

Cvj

rarement, & avec beaucoup de circonspection.

C'EST un usage très-pernicieux, & malheureusement trop commun chez le peuple, de donner des narcotiques aux enfans, dès qu'ils témoignent par leurs cris qu'ils sont en souffrance. Ces remèdes, à la vérité, calment bien la douleur en émoussant la sensibilité des nerfs; mais la cause continue toujours d'agir, & peut détruire ces corps délicats & tendres lorsqu'on y pensera le moins. Si le *meconium* retenu & devenu âcre porte l'irritation dans les intestins, le seul parti qu'il y ait à prendre est de l'expulser. Si c'est l'acrimonie acide qui produit les accidens, on peut la corriger avec sûreté par les absorbans. Mais comme la liberté du ventre est avantageuse à ce premier âge, pour évacuer le *meconium* & l'amas de la bile, devenue quelquefois âcre par le séjour, les narcotiques, qui constipent communément, ne peuvent être que pernicieux; ainsi on doit constamment s'en abstenir, à moins que les cris continuels de l'enfant n'indiquent qu'il a besoin de quelque soulagement, auquel cas on doit se borner

aux anodins les plus doux, tels que le syrop de pavot rouge, celui de diacode, & semblables qu'on trouve chez tous les apothicaires, & qu'on donne à petite dose, délayés dans l'eau, à plusieurs reprises, jusqu'à ce que l'enfant repose tranquillement. Les narcotiques plus forts sont toujours contraires. Les nourrices mercenaires, & celles à qui on confie la garde des enfans, leur donnent souvent en cachette des remèdes pour les faire dormir, & comme ces remèdes ne produisent bientôt plus aucun effet, elles en augmentent la dose, & portent quelquefois la témérité jusqu'à leur en donner tout à la fois une grande quantité. Enfin elles y accoutument si bien ces petits malheureux, qu'ils ne peuvent plus ensuite s'en passer. J'en ai vu qui, en conséquence de cette pernicieuse coutume, ont été comme stupides & hébétés jusqu'à l'âge de trois à quatre ans. La plupart cependant, en avançant en âge, ont recouvré la liberté de leurs sens.

§. 1352.

Il faut éviter aussi tous les re-

62 *Maladies des Enfans.*

medes qui sont trop atténuans, irritans, volatils.

DANS la matrice d'une femme saine les humeurs dont l'enfant est nourri, & qui servent à son accroissement, sont des humeurs douces, & nous avons observé ailleurs (z) que si la mere, pendant sa grossesse, use d'alimens ou de boissons trop âcres, & qu'elle se plaise trop aux mets de haut goût, son fruit s'en ressentira. Après que l'enfant est né, le lait de sa mere, qui est si doux, est l'aliment que la nature lui a destiné. Les tendres entrailles d'un enfant de naissance ne sçauroient rien supporter de tout ce qui est âcre & irritant ; aussi tous les Médecins prudens évitent-ils soigneusement, lorsqu'ils voyent des enfans malades, de prescrire ces sortes de remedes. Ainsi on ne peut que condamner la conduite de ces femmelettes qui donnent aux enfans, pour les faire dormir, des compositions chaudes où entre l'opium, telles que la thériaque, le mitridate & autres, qu'elles leur font prendre de gré ou de force. On fait un grand usage, en quelques endroits, de

(z) Traité des maladies des femmes grosses.

la composition connue sous le nom d'Électuaire, ou de calmant de Nicolay, & dans les boutiques sous celui de *Calmant des Enfans*, par rapport à l'effet qu'il produit. Cet électuaire, outre une assez grande quantité d'opium, contient de la noix muscade, de la canelle & du gérofle. J'ai même vû donner par ces femmelettes un autre électuaire très-chaud, le *Philonium Romanum*, dans la composition duquel entre non-seulement une très-forte dose d'opium, mais encore du poivre, & la racine brûlante de pyrethre. Cette composition est si chaude, qu'il s'en faut peu qu'elle n'enflamme le gosier lorsqu'on l'avale.

Dès que le fel volatil de Silvius commença d'avoir de la célébrité, il fut regardé presque comme un remede universel, cet auteur faisant dépendre presque toutes les maladies du seul acide; & on l'employa, en particulier, pour les enfans, quoique ce soit un remede fort actif, composé d'un alkali volatil, & d'huiles aromatiques très-chaudes, pour remédier à l'acrimonie acide des premieres voies, si familiere à cet âge, & qui donne lieu à tant de maux. Mais les vapeurs seules de ce fel, si elles

64 *Maladies des Enfans.*

viennent à frapper l'odorat de l'homme le plus robuste & le plus sain, mettent, ou peu s'en faut, tout le corps en convulsion. Que n'a-t-on donc pas à craindre lorsque cette vapeur, rendue plus active par la chaleur du corps, déploie son action sur l'estomac & les intestins d'un enfant tendre & délicat ? Il est vrai que l'acide que le sel de Silvius rencontre dans les premières voies, en dompte l'activité, l'union qu'il contracte avec cet acide le changeant en un sel neutre d'un caractère doux & benin ; mais avant que cette union se fasse, il peut nuire par son acrimonie.

C'est-là la raison pour laquelle les Médecins prudens employent de préférence les absorbans, pour corriger l'acide des premières voies dans les enfans. Ils les ont même préférés aux alkalis fixes, quoique ceux-ci soient moins stimulans que les volatils. En effet, les uns & les autres peuvent porter de l'irritation dans les parties, s'il ne se trouve point d'acides avec lesquels ils puissent s'unir, ou avant que cette union se fasse, dans le cas où il y en a ; au lieu que les absorbans, qui sont des remèdes doux & sans nulle sorte d'acrimonie, ne sçauroient ja-

§. 1353.

Pour chaque mal particulier (1345); on le guérit facilement quand on connoit les causes, & le traitement de toutes les maladies décrites jusqu'ici.

Tous les maux dont on a fait l'énumération au paragraphe 1345, se guérissent pour l'ordinaire heureusement, dès qu'on a enlevé la cause qui y donnoit lieu, c'est-à-dire dès qu'on a évacué le *meconium*, & débarrassé l'estomac & les intestins des humeurs visqueuses & tenaces qui en enduisent les parois. Cependant il peut arriver que le *meconium*, ayant acquis de l'acrimonie par le séjour, ait fait des impressions fâcheuses sur les intestins, dont quelques-unes subsisteront même après l'expulsion du *meconium*. C'est ainsi, par exemple, que les intestins peuvent s'enflammer, & que l'estomac, à force d'avoir été agacé par un vomissement opiniâtre, continuera à rejeter les alimens. Mais en pareil cas, le traitement est

66 *Maladies des Enfans.*

le même que celui qu'on a proposé ailleurs, en parlant de ces maux, ayant cependant toujours égard à la foiblesse de l'âge, qui ne comporte que des remèdes très-doux.

Delà, on comprend pourquoi on doit s'abstenir soigneusement de tout ce qui peut faire sur les tendres organes du nouveau né, des impressions subites & fortes. C'est pour cette raison que Moschion (a) avertit prudemment de faire coucher les enfans de naissance dans un lieu modérément chaud, point trop éclairé, & où il n'y ait aucune odeur. Nous imitons ainsi la sage nature, qui, selon la remarque d'Albinus, dans ses *Annotations Académiques* (b), a fermé d'une petite membrane la prunelle des enfans de naissance, de peur qu'une trop vive lumière ne blessât leurs yeux délicats. Elle a pris une semblable précaution pour l'organe de l'ouïe, partie en y plaçant une membrane qui bouche le conduit auditif, & partie en rendant fort court ce canal, qu'elle allonge ensuite insensiblement, à mesure que l'organe se fortifie. Mais cela posé, on en use donc fort mal avec les enfans

(a) *Spach. gynac. pag. 7. n. 69.*

(b) *Lib. I. pag. 33.*

des Rois, en les plaçant, auffi-tôt après la naiffance, dans de grands appartemens fort éclairés, & en tirant le canon fort près de ces appartemens. Si on ne peut pas abolir entièrement cette méchante coutume, on peut du moins en diminuer le danger au point qu'il devienne presque nul.

L'extrême délicatesse de toutes les parties, dans un enfant qui vient de naître, ses os, qui ont la flexibilité de la cire, exigent des attouchemens fort doux de la part des personnes qui les soignent, fans quoi on s'expose à leur causer des difformités dans les membres, auxquelles il fera bien difficile de remédier dans la suite. On abandonne cependant entièrement le soin des enfans à des femmelettes, qui les ferment étroitement avec des especes de fangles, & qui donnent à leurs membres tel arrangement qu'il leur plaît, fans consulter aucunement les Médecins ni les Chirurgiens, dont elles méprisent insolemment les sages avis; & cela au grand détriment de ces pauvres innocens, qui en souffrent souvent beaucoup.

Mofchion (c) recommande prudem-

*) Spach, gynéc. pag. 7. n. 69.

68 *Maladies des Enfants.*

ment de placer le nouveau né sur une couchette molle, mais qui ne le soit pourtant pas trop. Il craignoit que l'épine du dos, ou le col, ne souffrisent des distorsions, si le matelas se laissoit trop affaisser par le poids du corps.

Tant que l'enfant est resté dans le sein de sa mere, plongé dans la liqueur de l'amnios, il pouvoit remuer librement tous ces membres; mais dès qu'il a vu le jour, on le garote si bien dans son maillot, qu'il ne lui est plus possible de faire le moindre mouvement. On peut sans inconvénient, pourvu qu'on ne le serre pas trop, enfermer l'enfant dans ses linges, afin que la nourrice & les gardes puissent le saisir, & le transporter d'un lieu à un autre, l'approcher de la mammelle, &c. Pour ce qui est du tems pendant lequel on doit tenir l'enfant au maillot, Moschion (d) dit que les uns sont d'avis que ce soit pendant quarante jours, & d'autres pendant deux mois; mais qu'il pense qu'on doit l'y tenir jusqu'à ce que le corps ait pris de la consistance & de la fermeté, ce qui arrive plutôt chez les enfans robustes,

(d) Spach. *gynæc.* pag. 10. n. 107. 108. & Harmon. *gynæc. Part. I. cap. 21. pag. 17.*

& plus tard chez les enfans foibles & délicats.

Le principal, ou plutôt l'unique usage du maillot, est donc de garantir l'enfant du froid, des attouchemens trop rudes, & du frottement mutuel des parties entr'elles, en les enveloppant chacune séparément d'un linge très-doux. Mais la pernicieuse coutume de ferrer l'enfant étroitement avec une sangle, de façon à ôter à ses petits membres toute liberté de se mouvoir, en les tenant dans une extension forcée, droits à côté l'un de l'autre, & dans une situation telle qu'il ne seroit pas au pouvoir de l'homme le plus robuste & le plus sain, de la supporter, cette pernicieuse coutume, dis-je, est par malheur généralement reçue aujourd'hui. En parlant ailleurs des prognostics qu'on tire dans les maladies de la manière dont le malade reste couché dans son lit, nous avons dit que la meilleure est celle qu'on observe constamment chez les hommes qui se portent bien, pendant leur sommeil : or, on remarque que chez eux les membres ne sont jamais directement étendus lorsqu'ils dorment, mais à demi-fléchis. La raison en est que pendant le sommeil tout mouvement volontaire étant suspendu, les

70 *Maladies des Enfans.*

muscles fléchisseurs l'emportent sur les extenseurs, & fléchissent légèrement les articulations. Mais les insensées qui soignent les enfans font tous leurs efforts, au contraire, pour s'opposer à cette flexion des articles; elles étendent directement le bras & l'avant bras, les fixent dans cette situation par des circuits de bandes fort serrés, les appliquent aux côtes & les tirent en arriere. Elles traitent de la même façon les extrémités inférieures, en empêchant soigneusement toute inflexion des genoux; & lorsqu'elles ont ainsi enveloppé le malheureux enfant de bandes, comme une momie, & l'ont rendu immobile, elles le montrent ensuite avec complaisance à la mere & aux assistans, en s'applaudissant de leur ridicule ouvrage comme d'un chef-d'œuvre.

Ces mêmes écervelées, qui sont si soigneuses de mettre les pauvres enfans à la torture, s'étonnent de ce que les pleurs & les cris de ces petits infortunés font place à la tranquillité & à la joie, dès qu'on les a délivrés de leurs entraves, & qu'ils peuvent mouvoir librement leurs membres. Cette preuve si frappante, dont j'ai voulu faire usage pour corriger la pratique du maillot trop

ferré, n'a pu vaincre l'obstination des femmes, & les engager à accorder un peu plus de liberté à l'enfant. Aussi ai-je toujours été présent, deux fois par jours, à l'embaillotement des Princes de la famille Impériale, pendant les six premières semaines de leur naissance; & à moins que je ne vîsse bien clairement que l'enfant pouvoit fléchir librement tous ses membres, j'ordonnois sur le champ qu'on défit tout le maillot, malgré les murmures des femmelettes chargées de cet emploi, auxquelles on ne peut imposer silence qu'en prenant un ton d'autorité, la raison n'ayant pas de prise sur de telles têtes. J'ai eu soin aussi de faire inculquer aux sages-femmes, qu'on charge pour l'ordinaire d'embailloter l'enfant les premiers jours de la naissance, de ne point trop serrer les bandes, & enfin j'ai eu le bonheur d'en corriger insensiblement plusieurs.

Il ne paroît pas qu'on ait jamais rien à craindre d'un maillot trop lâche. Dans la matrice l'enfant nage librement dans les eaux; il remue fortement ses membres, il frappe des pieds. Des Nations entières ne connurent jamais l'usage du maillot; on se contente de couvrir mollement l'enfant pour le défendre des

72 *Maladies des Enfants.*

injures de l'air. Les Européens admirent cependant la force & l'agilité de ces peuples (e), où il est très-rare de trouver des hommes qui aient des difformités.

Une attention plus importante encore est de bien prendre garde de ne pas comprimer trop fortement la tête des nouveaux nés. Moschion (f) conseille très-fagement de couvrir simplement *la tête de l'enfant avec des morceaux de drap ou de laine bien propres*. Dans le même chapitre où il traite des bandes qu'on doit appliquer sur toutes les parties du corps, il ne fait aucune mention de ligature par rapport à la tête, & en cela il a très-certainement raison. Les os du crâne étant encore très-mols, dans ce premier âge, & unis seulement entr'eux par des membranes, pourroient facilement chevaucher les uns sur les autres par l'effet d'une compression extérieure, & comprimer ainsi le cerveau en diminuant la boîte osseuse où il est enfermé. Il suffit pour couvrir la tête, de mettre un bonnet doux & peu ferré. Parmi les foux de naissance, on trouve ordinai-

(e) M. de Buffon, Hist. Nat. Tom. II. pag. 457 de l'édition in-quatro.

(f) Spach, Harmon. gynac. Part. I. cap. 21. pag. 17.
rement

rement que le crâne est d'une figure irréguliere.

Un autre inconvénient du maillot trop ferré, est d'empêcher le libre mouvement du thorax, tel qu'il est requis pour la respiration. En outre, il pousse fortement en dedans les dernieres fausses côtes, d'où peuvent s'ensuivre beaucoup de maux. La compression que les visceres abdominaux essuyent est cause que l'estomac ne peut ni recevoir, ni retenir une suffisante quantité de lait; d'où il arrive que l'enfant le regorge très-souvent, & qu'il souffre des vomissemens fâcheux, comme Mauriceau (g) l'a très-bien remarqué.

Comme le fœtus dans le sein de sa mere, suspendu au cordon ombilical, s'agite aisément en tous sens, pendant que la mere se remue, on a cru, non sans raison, qu'un mouvement pareil, & comme oscillatoire, devoit faire plaisir aux nouveaux nés. Delà est venu l'usage des berceaux, par lesquels on les fait jouir d'un exercice très-doux, en leur fortifiant en même-tems le corps de plus en plus. L'expérience journaliere nous apprend que les enfans de

(g) Traité des Maladies des femmes grosses, tom. I. Liv. III. Chap. 37. pag. 506.

la plus mauvaise humeur, se calment & tombent dans un doux sommeil, lorsqu'on les berce légèrement. Mais il faut que l'agitation qu'on donne au berceau soit égale & douce; ce qui a fait dire à Moschion (h) que les berceaux devoient être suspendus, ou faits de façon à pouvoir rouler sur leurs pieds avec la plus grande facilité. Les berceaux suspendus sont incontestablement les meilleurs de tous, la plus petite force suffisant pour leur communiquer, sans bruit, un mouvement très-doux & parfaitement uniforme; mouvement qui diminue par degrés insensibles, & qui finit enfin, sans donner la moindre secousse à l'enfant.

§. 1354.

Les enfans souffrent beaucoup du lait même, lorsque le coagulant trop tôt & trop fortement dans leur estomac, il se condense en une masse âcre & pesante.

Dès que l'enfant est né, & le cordon ombilical coupé, tout commerce est

(h) Spagh. 53 nac. pag. 9. n. 194.

interrompu entre la mere & lui. Mais après quelques heures d'abstinence, pendant lesquelles les premieres voies ont le tems de se bien nettoyer, ainsi que nous l'avons dit, il faut que l'enfant prenne de la nourriture. La prévoyante nature la lui tient toute prête dans le lait tenu, séreux & détersif, qu'elle lui a préparé dans le sein maternel. Rien donc ne peut être plus naturel & plus utile pour l'enfant, que d'être nourri du lait de sa propre mere. C'est elle qui a fourni à sa nourriture & à son accroissement, pendant les neuf mois de la grossesse; & il est même fort probable, comme nous l'avons déjà remarqué ailleurs, que dans les derniers mois, cette nourriture est un véritable lait, qui se porte à l'utérus de l'enfant.

Mais si tout changement subit dans les alimens n'est pas sans quelque danger, même pour les adultes & les hommes qui jouissent de la meilleure santé, il est clair qu'on a tout lieu de craindre qu'une nourriture étrangere ne jette l'enfant dans plusieurs maux, & ne le fasse languir. Or, la nature ayant donné non-seulement aux femmes, mais aux femelles des quadrupedes, un nom-

D ij

bre d'autant plus grands de mammelles qu'elles ont coutume de porter plus de petits, afin que chacun d'eux trouve un aliment tout prêt dès qu'il est né, il est évident que son intention est que l'enfant nouveau né soit nourri du lait de sa mere, jusqu'à ce que l'accroissement de ses forces, & l'éruption des dents, le mette en état d'user d'une nourriture plus solide, & qui exige de plus grands efforts pour être digérée, & convertie à son usage. Un Médecin sage ne dérogera jamais à cette loi naturelle, sans des raisons bien pressantes & bien fortes.

Il est vrai que le lait s'aigrit de lui-même dans l'estomac, qu'il s'y coagule, & y devient âcre par le séjour, d'où résultent beaucoup de maux dont nous avons à parler présentement. Ce sont ces maux qui ont persuadé à certains que le lait n'étoit pas le meilleur aliment qu'on pût donner aux nouveaux nés, & qu'il seroit mieux de lui préférer quelque autre nourriture. Mais si l'on suppose que les organes digestifs des enfans n'ayent pas même la force de digérer le lait, qui a déjà été élaboré & préparé dans le corps de la mere, comment se flatter que ces mêmes organes puissent domp-

ter les autres fortes d'alimens, qui certainement sont plus éloignés du caractère des humeurs saines que le lait? Assurément cela est sans vraisemblance. Le lait, avant qu'il se ramasse dans les mammelles, a éprouvé l'action de tous les viscères & de tous les vaisseaux du corps, & circulé avec toutes les humeurs, dont il a presque déjà revêtu la nature. Or, il n'y a point d'art qui puisse donner aux alimens une telle préparation avant qu'on les prenne. Nous concluons donc avec raison, que le lait est l'aliment le plus approprié pour les enfans. Quant aux maux qui sont une suite de sa dégénération, lorsqu'il n'est pas bien digéré, ils peuvent être prévenus; & lorsqu'ils ont déjà lieu, il n'est pas bien difficile, comme on le verra dans la suite, d'y remédier.

Quoique Van-Helmont ait condamné l'usage du lait, & qu'il ait fait un long détail des accidens auxquels il peut donner occasion, il ne laisse pas de convenir que la nature l'a déposé dans les mammelles, pour fournir au nouveau né la nourriture & la boisson, espèce d'aliment, ajoute-t-il, qui lui est commun avec les brutes. Cette dernière considération paroît en avoir diminué le

78 *Maladies des Enfans.*

mérite à ses yeux, au point qu'il donne la préférence sur le lait à la bouillie préparée avec la biere, préférence dont il allegue des raisons très-singulieres, pour ne rien dire de plus (i).

On sçait que le pain cuit avec la biere s'aigrit promptement, & beaucoup. Or tout homme qui aura quelque connoissance de l'économie animale, n'aura garde de donner la préférence à un aliment aussi grossier, sur le lait que l'enfant tire immédiatement de la mamelle.

Aussi le bisarre paradoxe de Van-Helmont, qui condamne également toute espece de lait, tant celui de la femme que celui des autres animaux, n'a pas trouvé beaucoup de partisans. Tous les hommes sensés se moqueront toujours avec raison des vaines promesses des Chimistes, de prolonger la vie beaucoup au-delà de son terme naturel, & ne priveront point leurs enfans du lait de leur mere, de peur qu'il n'émouffe l'activité de l'*Entis Cedrini*, de l'*Arboris vite*, &c.

D'autres célèbres Médecins, dont je respecte les lumieres, n'ont pas pensé

(i) *In Capitulo: Infantis nutritio ad vitam longuam.*
p. 622 & suiv.

aussi défavorablement du lait; ils en reconnoissent les avantages, mais ils préfèrent au lait de femme celui des animaux; & ils appuient cette opinion de raisonnemens spécieux.

Ils commencent par avouer que l'Histoire profane & sacrée atteste que des reines & des princesses ont nourri elles-mêmes leurs enfans (k); ils conviennent que c'eût été un crime en elles de ne pas se soumettre à cette loi de la nature, & de vouloir se soustraire à un devoir aussi sacré. Mais l'innocence de ces premiers âges invitoit, dit-on, à le remplir. Les meres alors communiquoient à leurs enfans avec leur lait la semence de toutes les vertus; au lieu que dans nos tems de corruption ils sucent le vice avec le lait. On fait des vœux, en conséquence, pour qu'il soit désormais interdit aux meres, par autorité publique, de nourrir elles-mêmes leurs enfans (l); & en attendant que cette heureuse loi soit promulguée, ils exhortent les Médecins à ne pas se laisser de faire leurs représentations sur

(k) Vandermonde, sur la maniere de perfectionner l'espece humaine, Tome II. chap. 5. pag. 49.

(l) Brouzet, sur l'Education médicinale des enfans; Tome I. chap. 5. pag. 165.

80 *Maladies des Enfans.*

un objet qui intéresse de si près la félicité publique.

Mais j'avoue, pour moi, qu'il me paroît que notre siecle ne doit pas être jugé avec tant de rigueur. S'il y a aujourd'hui beaucoup de vices, il ne laisse pas d'y avoir aussi quelques vertus. L'enfance du monde fut déjà souillée par un parricide ; & quinze siecles après la création le débordement des crimes étoit si grand, que Dieu, par un juste châtiment, fit périr tout le genre humain dans les eaux du déluge, ne faisant grace qu'au seul Noé, homme irréprochable, & à sa famille. Or, on ne peut pas douter que ces premiers siecles ne fussent pires que le nôtre, puisqu'il est dit : *que toute chair sur la terre avoit corrompu sa voie (m).*

D'ailleurs, j'aurois de la peine à croire que le lait ait quelque influence sur les mœurs. Je n'ignore pas qu'on allegue quantité de faits en faveur de cette opinion ; mais combien d'autres faits ne peut-on pas leur opposer ? Quelle différence de mœurs, par exemple, entre les deux freres Abel & Caïn ! ils étoient cependant nés des mêmes parens, & avoient sucé les mêmes mam-

(m) Genese, chap. 6.

nelles. Croira-t-on que ce soit avec le lait de la mere des vivans que Cain ait sucé ce caractere d'importement, d'envie & d'horrible cruauté, qui en ont fait un monstre exécration à la postérité? En un mot, une expérience journaliere prouve que des enfans de mœurs très-opposées ont eu souvent les mêmes parens, & ont été nourris du même lait. S'il est vrai (ce dont on me permettra de douter) qu'en Moscovie & en Islande (n), les meres n'allaitent jamais elles-mêmes leurs enfans, est-on bien assuré que les vices dominent moins dans ce pays-là qu'ailleurs? Le jeune veau, devenu avec le tems un taureau indomptable, a sucé le même lait que les paisibles fœurs. Des parens inquiets sur le sort de leur enfant, vouloient renvoyer une nourrice, d'ailleurs très-faine, uniquement parce qu'elle leur paroissoit stupide; sur quoi un vieux Médecin, consulté, leur dit plaisamment en fouriant, que *cette nourrice avoit pourtant plus d'esprit que la vache par laquelle ils vouloient faire nourrir leur fils*. Le célèbre Auteur (o) que je combats prouve lui-même combien peu le lait a d'in-

(n) Brouzet, sur l'éducat. médicin. t. I. ch. 5. p. 160.
 (o) Même endroit, page 175 en note.

fluence sur les mœurs; car il avoue qu'il a été nourri dix-huit mois par une femme adonnée au vin, sans que sa santé ni ses forces en aient souffert; & quant aux mœurs, le beau Traité qu'il nous a donné sur l'éducation médicale des enfans, n'est certainement pas d'un ivrogne.

Du reste ceux qui veulent proscrire le lait de femme comme capable de faire passer dans l'enfant les vices du corps & de l'esprit des meres, ne devroient-ils pas craindre pour leurs nourrissons la stupidité de l'âne, ainsi que la lubricité & la pétulance des chevres, lorsqu'ils leur donnent pour nourriture le lait de ces animaux (p)?

Si on alléguoit en faveur du lait des bêtes les cures qu'il a opérées dans des cas très-difficiles, nous répondrions que celui de femme en a fait encore de beaucoup plus merveilleuses. On peut voir ce que nous avons dit ailleurs à ce sujet (q). Nous avons observé que le lait tiré tout chaud des mammelles, dès qu'il est exposé à l'air, laisse échapper une

(p) Vandermonde, sur la perfection de l'espèce humaine, Tome II, chap. 5. page 88.

(q) Aph. de Boerh. avec les Comment. de M. Van-Swieten, de la traduction de M. Moubier, §. 28. n. 1. & §. 1211. article de la Phtisie.

vapeur d'une odeur assez agréable, qui se répand aussi-tôt dans l'atmosphère, & qu'on croit, non sans fondement, être fournie par le fluide le plus subtil & le plus élaboré qui soit dans le corps de la mere. Or, tout ce principe fugitif périt, dès que le lait est exposé à l'air; aussi la sage nature a-t-elle voulu que l'enfant tirât immédiatement le lait de la mammelle, afin qu'il ne perdît rien de cette vapeur subtile.

Un autre argument qu'on fait valoir contre l'allaitement des meres, c'est qu'il diminue leur fécondité, en sorte que, selon ce sentiment, la population augmenteroit très-considérablement si toutes les femmes cessoient de nourrir leur fruit. L'illustre Auteur, déjà si souvent cité (r), prétend que les deux tiers au moins du tems que les femmes emploient à nourrir, est en pure perte pour leur fécondité; mais cette opinion paroît répugner aux observations journalieres les plus constantes. J'ai vu un très-grand nombre de femmes, qui accouchoient presque tous les ans fort heureusement, quoiqu'elles allaitassent elles-mêmes leurs enfans. J'ai connu,

(r) Brouzet, sur l'éducation medicinale des enfans, Tome I. chap. 5. pag. 164.

84 *Maladies des Enfans.*

entr'autres, une femme de condition, qui avoit fait dix-huit enfans, qu'elle avoit tous nourris; & en relevant de sa derniere couche, elle n'avoit rien perdu de sa beauté, au point qu'on l'auroit plutôt cru la sœur que la mere de ses filles. Je remarque qu'en Autriche les femmes sont d'une grande fécondité, celles même du peuple qui n'ont pas le moyen de faire nourrir leurs enfans, & qui trouvent plus court & plus commode de leur présenter la mammelle dans la nuit, que de se lever pour leur préparer une autre nourriture. J'ai même souvent entendu ces femmes se plaindre de ce qu'elles n'avoient fait que sept à huit couches, dans la ferme persuasion où elles sont qu'à chaque accouchement il sort de leurs corps quelque chose de nuisible, dont la rétention pourroit, à ce qu'elles croient, les rendre bientôt malades. On voit donc que l'allaitement n'est pas un obstacle à la fécondité; & je vois tous les jours que les enfans ainsi nourris pendant la grossesse, ne laissent pas de se bien porter, & de prendre leur accroissement à l'ordinaire.

La Reine de France a nourri elle-

Maladies des Enfans. 85

même M. le Dauphin; & dans ses maladies elle n'a jamais voulu cesser de le faire. Pendant un accès de fièvre intermittente, une dame touchée de compassion pour les pleurs de l'enfant, qui avoit faim, lui présenta la mammelle. La Reine l'ayant sçu, en fut si fâchée, qu'elle fit rendre le lait à l'enfant en lui passant les doigts dans la bouche, ne voulant pas, dit elle, qu'une autre qu'elle remplît sa fonction de mere (s).

Mais si par foiblesse, par maladie, ou par telle autre cause que ce soit, la mere ne peut, ou ne veut pas nourrir son enfant, tout ce qu'on a de mieux à faire alors, est de faire choix d'une bonne nourrice pour la suppléer. La premiere qualité qu'on exige dans une nourrice est une santé entiere & parfaite. Aussi tous les Médecins examinent-ils avec la plus grande attention, s'il y auroit quelque chose de maladif dans celle qu'on leur présente. Si la couleur de la peau est bien naturelle, les yeux vifs & animés; les gencives fermes & bien colorées, les dents saines & propres, les levres vermeilles, toute l'habitude du corps nette; si la bouche, le nez, ni aucune autre partie n'exha-

(s) *Ibid.* p. 166.

lent pas une mauvaise odeur ; en un mot , si toutes les fonctions s'exécutent convenablement , le concours de toutes ces circonstances nous assure d'une bonne santé. On observe en même tems si l'enfant qu'elle a nourri jusqu'alors se porte bien , & a crû suffisamment ; d'où on conclut que le lait lui a bien profité. En outre , une sage-femme prudente & entendue visite avec soin toutes les parties de son corps , & si elle découvre quelque part une cicatrice suspecte , des pustules , des fleurs blanches , &c. on n'hésite pas à congédier cette nourrice , & on en cherche une autre qui soit en état de soutenir l'examen le plus rigoureux.

Quant à l'âge , on regarde comme les meilleures nourrices celles de 25 à 30 ans ; mais j'en ai connu de 20 qui étoient robustes , parfaitement saines , & qui se sont très bien acquittées de leur fonction. On croit trouver plus de prudence dans les nourrices plus âgées , & j'avoue que cette raison peut être de quelque considération , du-moins pour les particuliers , car les nourrices des princes leur présentent simplement la mammelle ; le reste de leur conduite est confié à des femmes d'une prudence & d'une fidélité

éprouvées. Chez les particuliers où la nourrice fait en même-tems l'office de gouvernante, on fera bien de préférer, tout étant égal d'ailleurs, celles qui ont déjà fait plusieurs enfans, pourvu qu'elles soient encore dans la fleur de l'âge, à celles qui en font encore à leur première couche.

On veut que les mammelles ne soient point flasques, mais fermes, tendues, élastiques, & d'une grosseur médiocre. Aëtius (1) craignoit que dans les grandes mammelles, il ne s'amassât une trop grande quantité de lait, qui venant à se corrompre par le séjour, deviendroit nuisible à l'enfant. Mais j'ai remarqué ailleurs, en parlant des maladies des accouchées, qu'outre l'appareil glanduleux qui sépare le lait & les réservoirs où il se ramasse, on trouve encore dans les mammelles la tunique adipeuse, qui, si elle est distendue par beaucoup de graisse, augmente, à la vérité, considérablement le volume de ces parties, mais ne produit pas une sécrétion de lait plus copieuse. Elle s'y oppose plutôt par la compression qu'elle exerce sur les glandes qui en font l'organe. J'ai souvent observé en effet, que ces

(1) *Lib. IV. cap 4.*

grandes mammelles ne furniffoient que fort peu de lait.

On exige du mammelon qu'il soit rouge, ferme, & assez prominent, afin que l'enfant puisse le saisir avec facilité. Il convient qu'il ne soit pas trop gros, parce qu'il pourroit alors faire obstacle à la liberté des mouvemens de la langue, qui sont requis pour la déglutition. Il ne faut pas, non plus, qu'il soit trop petit, parce que l'enfant a peine à le retenir dans la bouche, & qu'il lui échappe aisément dès qu'il essaye de téter. Il est bon aussi que lorsqu'on presse légèrement la mammelle, sur tout vers l'alvéole du mammelon, le lait jaillisse facilement, & à une grande distance, comme de plusieurs petits siphons. Si ceux-ci étant trop larges donnent le lait à grands flots, *Ætius* (*u*) appréhendoit que l'enfant ne fût suffoqué. Au reste cet Auteur veut que la nourrice n'ait ni moins de 20 ans, ni plus de 40.

Il a été un tems où la mere ne commençoit à allaiter son enfant que quatre, & même six semaines après son accouchement, c'est à-dire lorsqu'elle étoit délivrée des lochies, qu'on croyoit avoir un caractère d'impureté, & qu'elle étoit

(*u*) *Ibid.*

parfaitement remise des douleurs de l'enfantement. Mauriceau (x) donne la préférence au lait de la mere sur celui d'une étrangere, mais en attendant qu'elle pût s'acquitter de ce devoir, il voudroit que l'on fit nourrir l'enfant par une nourrice qui auroit accouché depuis douze à quinze jours. Il est aisé de voir qu'une telle nourrice ne se trouve que rarement; ce qui a fait dire à Paul d'Ægine (y) que c'étoit un grand bonheur pour l'enfant de rencontrer une nourrice dont le dernier accouchement ne datât pas de fort loin, sur-tout si l'enfant dont elle avoit accouché étoit un mâle. Je me mets fort peu en peine du sexe de l'enfant, pourvu que d'ailleurs la nourrice soit bonne. Il s'est encore trouvé d'autres Auteurs qui ont cru, comme Paul d'Ægine, qu'il falloit choisir à un enfant mâle une nourrice qui eût accouché d'un mâle, & tout au contraire, s'il étoit question d'une fille.

On reconnoît le bon lait aux qualités suivantes; son odeur n'a rien de désagréable, il est blanc, doux & légèrement sucré. Il se délaye parfaite-

(x) *Traité des maladies des femmes grosses, &c. T. I. Liv. III. chap. 43. pag. 526.*

(y) *Lib. I. cap. 2.*

90 *Maladies des Enfans.*

ment dans l'eau. Si on en met une goutte sur l'ongle & qu'on l'incline, il ne s'écoule pas tout sur le champ, mais il en reste quelque peu sur l'ongle. S'il s'y attache trop, on le regarde comme trop grossier & trop visqueux. On ne veut pas qu'il soit tout à fait blanc & opaque, mais qu'il ait quelque chose de bleuâtre, & d'à-demi-transparent.

Au surplus les Auteurs (z) avertissent prudemment qu'on doit faire choix d'une nourrice sage & point sujette à la colere, à quoi *Ætius* (a) ajoute, & *non épileptique*. Nous avons dit ailleurs, en traitant de l'épilepsie, que cette terrible maladie laisse souvent de grands intervalles entre ses paroxismes, & que dans ses intervalles, on ne sçauroit découvrir aucun vestige du mal. En outre, les femmes sujettes aux grandes passions, le sont aussi souvent beaucoup aux maladies histériques. On doit écarter soigneusement de pareilles nourrices; car des observations constantes ont appris que des enfans ont été souvent saisis tout à coup de convulsions, pour avoir tété des nourrices transportées de

(z) *Ætius*, *Lib. IV. cap. 4. Moschion*, *apud Spach.*
pag. 7. n. 76.

(a) *Lib. IV. cap. 5.*

colere; ce qui ne surprendra nullement, si l'on se rappelle ce que nous avons dit ailleurs des effets étonnans que produisent les grandes & soudaines passions de l'ame sur le corps.

On fait donc fort bien dans les Cours des Princes d'avoir plusieurs nourrices, qu'on met sous la garde d'une dame prudente. Elles vivent en commun & d'une maniere uniforme, conversent librement entr'elles, allaitent & soignent chacune leurs propres enfans, ce qui fournit l'occasion de découvrir les vices du corps ou de l'esprit qu'on n'avoit pas apperçu d'abord. C'est ce qui a fait dire à *Ætius* (b) qu'il convenoit aux riches d'avoir plus d'une nourrice.

Comme il est prouvé par des observations indubitables, que le lait séparé & déposé dans les mammelles n'a pas encore entièrement dépouillé le caractère des alimens & de la boisson, on sent bien qu'il est nécessaire de prescrire un certain régime à la nourrice. *Ætius* (c) avertit prudemment de lui donner en tems requis, & dans une quantité convenable, une nourriture de bon suc. Il veut qu'elle s'abstienne des porreaux,

(b) *Ibid. cap. 6.*

(c) *Ibidem.*

§2 *Maladies des Enfans.*

des oignons, des ails macérés dans le fel, de tous les alimens d'une odeur forte & désagréable, qu'elle ne mange même que très-modérément des confitures & autres friandises, &c.

Il ne faut pourtant pas changer d'abord, & du tout au tout, la façon de vivre à laquelle la nourrice est accoutumée, & avec laquelle elle a vécu jusqu'alors en bonne fanté. Moschion (d) en parlant du régime des nourrices, dit sagement que pour qu'elles se portent bien, il faut les faire vivre d'une manière commune, & comme tout le monde vit. Les meres trop soigneuses de procurer du lait à leurs enfans, pechent contre ce précepte toutes les fois qu'elles présentent à leurs nourrices des mets préparés avec tout l'art des cuisiniers; qu'elles les forcent, quoique rassasiées, de goûter du moins quelques peu de friandises qu'elles leur offrent. Elles croient par-là faire du bien à leurs enfans, tandis que dans le vrai elles ne font que surcharger l'estomac de la nourrice. Il est avantageux à celle-ci, à la vérité, de prendre beaucoup d'alimens, pourvu que l'appétit y réponde, parce qu'elle a toujours du lait

(d) *Spach. gynæc. pag. 7. n. 77.*

prêt en abondance ; mais une nourriture simple, composée de bouillons à la viande, des chairs roties ou bouillies des jeunes animaux, est tout ce qu'il y a de mieux pour elle ; elle se trouve encore fort bien des herbages tendres, des fruits d'été bien mûrs & point acides, des œufs frais, des laitages ; les alimens fort gras, âcres, salés, aromatiques, sont à éviter. En se conduisant ainsi, il se formera dans le corps de la nourrice une quantité considérable d'un chyle bon, doux & louable, qui fournira abondamment à la nourriture de la mere & de l'enfant ; & on pourra même mettre assez de variété dans ces alimens, pour prévenir le dégoût qui résulte toujours de l'usage des mêmes choses, lorsqu'on le continue trop long-tems.

Quand le nouveau né commence à téter, on recommande communément à la nourrice de rendre sa nourriture plus liquide, en prenant plus de bouillon, & se retranchant sur la quantité de la viande. Si son appétit demande une nourriture plus forte, elle pourra délayer son chyle par une boisson tenue & abondante.

A mesure que l'enfant prendra des

forces, on pourra accorder par degrés à la nourrice des alimens plus solides, comme le recommande Moschion (e).

On regarde l'eau pure comme la meilleure de toutes les boiffons, parce que toutes celles que l'art prépare, telles que la biere, le vin, & semblables, ou sont déjà acides, ou tendent prochainement à le devenir; & on sçait combien l'acrimonie acide est à craindre pour les enfans. Moschion (f) n'accordoit les premiers jours à la nourrice que de l'eau simple; mais dans la suite l'enfant avançant en âge, il permettoit qu'on y mêlât un peu de vin. Il paroît qu'on doit accorder quelque chose à cet égard à l'habitude & aux pays. On sçait que dans certaines contrées on ne boit jamais, ou que très-rarement de l'eau. Or, si on vouloit réduire, par exemple, simplement à l'eau une nourrice accoutumée de tout tems à la biere, elle ne pourroit qu'à grande peine en soutenir l'usage, & bientôt elle tomberoit en langueur. Je n'ai jamais vu que la biere, pourvu qu'elle fût douce, nouvelle, & bien déféquée, ait jamais fait de mal à aucunes de celles

(e) *Ibid.*(f) *Ibid.*

qui avoient coutume d'en user ; sur-tout la biere la plus pure qui s'aigrit moins facilement , & qui est plus nourrissante. Lorsque le lait venoit à manquer à la nourrice , *Ætius* (g) lui ordonnoit de boire de la biere. « Le même jour , dit-il , les mammelles se remplissent de lait , mais jusqu'à ce qu'il s'y soit amassé , la femme , dès qu'elle a avalé la biere , sent une foiblesse générale se répandre dans tous ses membres ». La biere que nous recommandons ne doit pourtant pas avoir acquis , par la fermentation , une qualité enivrante ; car alors elle jetteroit la nourrice dans une forte ivresse. J'ai vu cette biere faire un effet merveilleux sur beaucoup de nourrices , & en particulier sur ma propre épouse. Lorsqu'elle nourrissoit ses enfans , elle prenoit le soir , en se mettant au lit , une livre de biere , au moyen de quoi elle avoit toute la nuit ses mammelles pleines de lait.

Lorsque les nourrices usent d'une nourriture abondante , & languissent en même-tems dans le repos & l'oisiveté , bientôt leur santé en souffre. Aussi tous les Médecins leur recommandent-ils de faire un exercice salutaire ; ils

(g) *Lib. IV, cap. 6.*

conseillent sur-tout ceux qui donnent beaucoup de mouvement aux parties supérieures, comme de paitrir, de faire les lits, & même de porter de l'eau. La promenade à un air pur, libre & serain, leur est extrêmement avantageuse. La tranquillité de l'esprit & la gaieté, contribuent encore infiniment à conserver la nourrice en santé.

On considère ordinairement l'apparition des regles chez les nourrices comme un accident fâcheux; il n'en faut même pas souvent davantage pour les faire renvoyer, parce qu'on regarde assez généralement le sang menstruel comme un sang impur & gâté, ainsi qu'on l'a déjà dit en traitant des maladies des filles. *Ætius* (*h*) avertit « de » ne pas donner aux nourrices beau- » coup de friandises, & sur-tout des pi- » gnons; car ceux-ci étant fort huileux, » engendrent de la bile, flottent dans » l'estomac, & en outre excitent au » coït, dont la nourrice doit absolument » s'abstenir, le coït provoquant les » mois, & ces derniers corrompant le » lait, & en diminuant extrêmement la » quantité ». *Moschion* (*i*) dit encore

(*h*) *Ibid.*

(*i*) *Ibid.*

la même chose. Quand on choisit une nourrice, on lui demande communément si, quand elle a nourri, elle avoit ses ordinaires; si elle répond qu'oui, on l'en estime moins. J'ai vu dans une seule année changer six fois de nourrice pour cette seule raison. En pareil cas, j'examine soigneusement la nourrice & son lait; si je trouve que sa fanté n'est point du tout altérée, & que son lait ne péche par aucun endroit, ni par la quantité, ni par la qualité, je ne conseille jamais d'en changer. Il est de plus à remarquer, que dès que ces malheureuses nourrices apperçoivent les moindres vestiges de leurs regles, le trouble & l'inquiétude s'emparent de leur esprit par la crainte qu'elles ont d'être renvoyées. Ce trouble & cette inquiétude disparaissent, & la gaieté en prend la place, dès qu'on leur relève l'espérance par l'assurance qu'elle ne seront point congédiées. Je puis attester, avec toute la bonne foi possible, que moyennant les conditions énoncées ci-dessus, je n'ai jamais observé qu'il ait résulté aucun inconvénient pour les enfans, d'être allaités par des femmes qui avoient leurs regles. Il paroît qu'il y a bien plus

I. Partie.

E

à craindre du fréquent changement des nourrices.

On est en usage chez les princes de séparer la nourrice de son mari. *Ætius* (k) défend sévèrement le coït, & par rapport aux menstrues qu'il craignoit, & parce que quelques femmes en restent enceintes, ce qui est, dit-il, tout ce qui peut arriver de pire au nourrisson. On observe cependant tous les jours que des femmes qui cohabitent librement avec leurs époux, & dont plusieurs même deviennent enceintes, ne laissent pas d'allaiter heureusement leurs petits dans ce tems-là même. Si on vouloit être trop sévère sur cet article, ne seroit-il pas à craindre qu'une jeune femme, dans la fleur de l'âge, qui mène une vie douce, & se nourrit bien, ne cherchât à se satisfaire en secret, ou qu'elle ne tombât dans la langueur si elle étoit observée de trop près? j'ai vu cela arriver quelquefois; & c'est cette raison qui a fait penser à M. Brouzet (l) qu'un usage modéré des plaisirs de l'amour ne pouvoit être préjudiciable ni à la mere, ni

(k) *Ibid.*

(l) *Educat. médecin. Tom. I. chap. 3. pag. 205 & suivantes.*

à l'enfant. On trouve , à la vérité , quelques nourrices d'un tempérament froid & lent , qui ont très-peu de penchant à l'amour ; mais on choisit d'ordinaire pour cet emploi des femmes très-saines , pleines de suc , & fort éloignées de ce tempérament.

Il ne paroît pas d'ailleurs qu'il y ait tant à s'alarmer si les femmes viennent à concevoir pendant qu'elles nourrissent. Cela arrive assez fréquemment aux meres qui allaitent elles-mêmes leurs enfans. Comme les regles sont ordinairement supprimées chez les nourrices , il leur arrive souvent d'être grosses sans qu'elles le sçachent. Dans la plupart même , le lait , dans les premiers mois de la grossesse , est aussi bon & aussi abondant qu'il a coutume de l'être. A mesure que le volume de la matrice augmente , la quantité de lait qui se portoit aux mammelles diminue communément , & dispareît enfin tout à fait de lui-même ; mais l'enfant a toujours joui quelques mois de plus du lait de sa mere , & il est plus facile ensuite de le sevrer. On croit assez généralement que si les femmes allaitent pendant la grossesse , le foetus en souffrira ; mais le volume de l'embryon est si peu

de chose dans les premiers tems , qu'il trouve aisément à se nourrir dans la matrice , quoiqu'il se dérive chaque jour aux mammelles une grande quantité de lait. Si une femme peut fournir à la subsistance de deux , ou même d'un plus grand nombre d'enfans , qu'elle porte quelquefois en même-tems dans la matrice , pourquoi ne pourra-t-elle pas nourrir tout à la fois , & l'enfant qu'elle allaite , & le foetus qu'elle a conçu ?

J'ai vu une femme , qui , sentant les premières douleurs de l'accouchement , donnoit la mamelle à un enfant d'un an , & lui disoit en souriant , de dire adieu au lait , destiné à celui qui alloit naître. Sur ce que je lui témoignois ma surprise , elle me dit que c'étoit déjà pour la sixième fois qu'elle faisoit la même chose. Peu d'heures après elle mit au monde un enfant sain & robuste , qu'elle allaite à son ordinaire fort heureusement.

Il ne fera pas hors de propos , je pense , de parler en cet endroit des obstacles qui font que l'enfant ne peut pas , ou ne peut que très-difficilement téter , & d'examiner en même-tems par quels moyens on peut détruire ou corriger ces obstacles.

On ſçait que la langue & les levres ſont ce qui ſert le plus à la ſuction ; ainſi l'intégrité de ces parties, & la liberté de leurs mouvemens ſont très-requiſes pour cette fonction. Parmi les ligamens qui affermiſſent la langue, & qui la retiennent dans ſa place, le principal eſt celui qui eſt attaché à la partie antérieure & inférieure de la langue, & qui eſt connu ſous le nom de *frein* ou de *filet*. La bouche étant ouverte, & la pointe de la langue élevée en haut, il ſe préſente d'abord à la vue. Il eſt formé par la continuité & la duplicature lâche de la membrane qui tapiſſe l'intérieur de la bouche. Ce ligament empêche que la langue ne ſe renverſe trop en arrière. On remarque que chez les enfans de naiſſance il s'avance plus vers la pointe de la langue que chez les adultes, & qu'il l'atteint même quelquefois, quoique rarement ; ce qui s'oppoſe à ce que la langue puiſſe s'élever vers la voûte du palais, ou s'avancer juſqu'au bord des levres, & prive cette partie de la liberté des mouvemens néceſſaires pour la ſuction. On remédie à cet inconvéniement en faiſant couper par un Chirurgien habile la partie excédente du filet qui bride la langue.

Les ignorantes sages-femmes ont la pernicieuse coutume de déchirer elles-mêmes avec les ongles ce filet, ou de le couper avec des ciseaux, dans la ferme croyance où elles sont que cette opération est absolument indispensable pour que l'enfant tete avec facilité, & même pour qu'il parle librement étant grand, ce qui a fait passer en proverbe par rapport aux babillards, *qu'on leur a trop coupé du filet.*

Mais avant d'en venir à cette section, il est évident qu'on doit examiner d'abord si elle est nécessaire, ou non. Si l'enfant avance la langue jusqu'à l'extrémité des levres; s'il touche avec la pointe la voûte du palais; s'il saisit le doigt, & le suce lorsqu'on le lui met dans la bouche, il n'est point nécessaire de couper le filet, puisqu'alors la langue a toute la mobilité requise à cet âge, sçavoir pour la succion & la déglutition. Quand le célèbre Petit (m) étoit en doute s'il falloit couper le filet, il faisoit présenter la mammelle à l'enfant; s'il pouvoit téter, il ne le coupoit pas, lors même qu'il croyoit que la liberté de la langue en étoit gênée. Il aimoit

(m) Mémoires de l'Académie Royale des Sciences; an. 1742. pag. 247 & suivantes.

mièux alors différer l'opération jusqu'après le sevrage, parce qu'elle étoit alors plus facile, & qu'il avoit d'ailleurs souvent observé que ce vice se corrigeoit insensiblement avec l'âge, enforte que des enfans à qui tout le monde avoit jugé indispensable de couper le filet immédiatement après la naissance, ne laissoient pas de parler dans la suite avec la plus grande liberté. D'ailleurs, comme cette opération est très-difficile dans ce premier âge, & qu'on craint toujours de couper trop ou trop peu du filet, c'est avec raison qu'on la renvoye à un autre tems, à moins qu'on ne soit forcé de la faire par l'impossibilité où l'enfant se trouve de pouvoir téter. M. Petit s'est vu une fois obligé de faire une seconde section du filet à un adulte, pour lui rendre la liberté de la parole, la première n'ayant pas été suffisante pour cela. Au contraire, si l'incision a été trop prolongée, la partie antérieure de la langue manque de soutien.

Le même Auteur a vu un enfant balbutier, uniquement, à ce qu'il pense, parce qu'on lui avoit coupé le filet mal à propos, & sans nécessité; il avoue que plus de la moitié des enfans pour

104 *Maladies des Enfans.*

lesquels il a été appelé, n'en avoient pas besoin, & qu'il ne l'a pas même coupé à tous ceux à qui cette bride paroït gêner les mouvemens de la langue.

Il y a à chaque côté du filet les artères & les veines ranines, qu'une main mal habile peut facilement blesser, surtout les veines qui sont plus superficielles. Comme l'enfant nouveau-né s'effaye presque continuellement à sucer, il augmente par-là l'hémorrhagie, & périt en suçant lui-même son propre sang. M. Andry (n) rapporte un cas malheureux de cette espece, d'après Dionis. Un Chirurgien appelé auprès d'un enfant de naissance, unique héritier d'une riche famille, pour lui couper le filet, ouvrit sans s'en appercevoir la veine ranine. Dès qu'il eut vu l'enfant téter avec facilité, il s'en fut tranquillement, ne se doutant de rien. La nourrice le croyant rassasié, le mit dans son berceau. L'enfant continuoit à remuer les levres comme s'il étoit encore; mais comme ce mouvement est assez ordinaire aux enfans, on ne soupçonna rien de fâcheux. Cependant le petit malheureux commença à pâlir,

(n) Orthopédie, Tom. II. pag. 309.

il devint foible, & dans peu il mourut. On trouva par l'ouverture du cadavre, l'estomac rempli de fang. L'histoire de la Médecine nous offre plusieurs exemples pareils.

On voit par tout cela que l'opération dont il s'agit demande une main habile pour être faite avec sûreté. Cependant quoique l'hémorrhagie qui la suit quelquefois épouvante toujours, & que quelques cas malheureux aient appris qu'elle n'est pas sans danger, il est pourtant vrai qu'un Chirurgien instruit, adroit, & qui ne manque pas de courage, peut s'en rendre maître. M. Petit (o) assure qu'il n'a vu périr de cette hémorrhagie aucun des enfans pour lesquels il a été appelé. Dans les adultes on ouvre sans risque, comme on sçait, les veines ranines; mais c'est qu'ils retiennent la langue immobile, lorsqu'on les avertit de ne pas la remuer, & l'eau froide, ou bien un morceau de glace qu'on met sous cette partie, réprime assez promptement l'hémorrhagie. Les enfans, au contraire, continuant à fucer le sang qui s'échappe des vaisseaux ouverts, l'hémorrhagie, loin de s'arrêter, augmente toujours

(o) Mémoires de l'Acad. Roy. des Sciences; an. 1744

davantage. Le meilleur moyen pour la réprimer efficacement est donc d'empêcher la succion, en rendant la langue immobile; & c'est à quoi M. Petit est parvenu par un procédé fort ingénieux.

Ce grand Chirurgien avertit que l'hémorrhagie peut être une suite de l'opération, quoique très-bien faite, & que les veines ranines n'aient été aucunement lésées. Il a vu un cas pareil où il s'en falloit plus de deux lignes que l'instrument n'eût atteint ces veines, & où cependant il s'écoula une quantité de sang considérable. Cela peut arriver lorsque des rameaux notables des vaisseaux ranins rampent dans la duplicature du frein, ce qui a lieu surtout quand celui-ci se trouve plus gros qu'à l'ordinaire.

On est menacé encore d'un autre accident lorsqu'on a coupé le filet sans nécessité, ou qu'on a trop prolongé l'incision. Le peu de sang qui s'échappe toujours des petits vaisseaux ouverts, excite l'enfant à la déglutition; & comme la langue, en pareil cas, n'est plus suffisamment retenue par le filet qu'on a coupé imprudemment, elle se recourbe en arrière, en sorte que sa pointe

est tirée vers le voile du palais, tandis que sa base déprime l'épiglotte, & ferme la glote, d'où s'ensuit une prompte suffocation. M. Petit (p) a été témoin de ce triste cas. « Un enfant, dit-il, à » qui on coupa le filet immédiatement » après sa naissance, étouffa cinq heures » après. On crut que l'opération en étoit » cause; on m'appella pour faire l'ouverture du cadavre. Je portai d'abord » mon doigt dans la bouche, & je n'y » trouvai point la langue, mais seulement une masse charnue qui bouchoit le passage de la bouche au gosier. Je fendis les deux joues jusqu'aux muscles masseters, & je trouvai la langue renversée au-delà de ce que j'appelle la valvule du gosier, la pointe tournée vers le pharynx, où elle avoit été poussée par les mouvemens de la déglutition. Ce cas me parut extraordinaire, & je cherchois la cause de ce fait, lorsque peu de tems après je fus appelé pour un enfant auquel on avoit coupé le filet deux heures après sa naissance, & qui peu après étoit tombé dans le même cas. Mon premier soin fut d'introduire le doigt jusqu'à la langue, que je ne

(p) Même endroit.

» trouvai pas encore entièrement ren-
» versée dans le gosier ; je la remis
» dans la bouche , ce qui fit un bruit
» semblable à celui que fait un pi-
» ston que l'on retire avec force du
» corps d'une seringue. Je retirai mon
» doigt , & j'observai que l'enfant fai-
» soit de la bouche ce que font ceux
» qui tétent. J'entendois un bruit de
» déglutition qui dura quatre ou cinq
» minutes , puis tout à coup il retomba
» dans l'étouffement , ce qui se passoit
» dès qu'on ramenoit la langue dans
» la bouche. Enfin , on fut obligé d'em-
» ployer une compresse de la longueur
» de deux pouces , large de quinze li-
» gnes , épaisse de demi-pouce , cousue
» à une bande à quatre chefs , au moyen
» de laquelle bande j'assujettis la langue
» dans la bouche , depuis la pointe jus-
» qu'auprès de sa racine où étoit cette
» compresse. On l'ôtoit chaque fois que
» l'enfant vouloit téter , & on la remet-
» toit ensuite pour contenir la langue ;
» ce moyen ayant réussi tout le jour ,
» on envoya l'enfant & la nourrice à
» la campagne. Le bandage omis pen-
» dant quelque tems , l'enfant retomba
» dans le même étouffement , & per-
» sonne n'ayant ramené la langue à sa

» place, il étouffa. Nous le trouvâmes
 » mort dans l'état fâcheux de ceux qu'on
 » a étranglés.

» Deux ou trois ans après je fus ap-
 » pélé, continue M. Petit, pour pareil
 » cas, & comme l'enfant étoit dans mon
 » voisinage, je ne me fiai qu'à moi-
 » même; je réuffis, & l'enfant est encore
 » vivant ».

Mais ce qui paroîtra encore plus fin-
 gulier, c'est que le même malheur est
 arrivé à un enfant deux heures après sa
 naissance, quoiqu'on ne lui eût pas cou-
 pé le filet. M. Petit (g) assure avoir vu
 encore ce fait étonnant. On lui mit par
 hasard le doigt dans la bouche, & tout
 auffi-tôt la suffocation cessa, l'enfant s'é-
 tant mis à le fucer; elle revint encore
 plusieurs fois, & disparut toujours de
 la même manière. Il fallut placer auprès
 de ce malheureux enfant, la nuit &
 le jour, des gardes pour l'empêcher de
 suffoquer. Après deux ou trois semaines
 il perdit enfin l'habitude d'avaler sa
 propre langue. On sçait que les esclaves
 d'Angola s'étouffent ainsi eux-mêmes
 pour se venger de leurs maîtres,
 lorsqu'ils leur rendent la servitude trop
 dure. Qui est-ce donc qui a enseigné à

(g) Même endroit.

siouten au (1)

110 *Maladies des Enfans.*

ces misérables cet art funeste, dont on ne peut jamais faire qu'une seule expérience? L'accident arrivé à l'enfant dont parle M. Petit, ne peut-il pas être attribué à la trop grande flexibilité du filet? & ne pourroit-on pas soupçonner aussi, que la violence des convulsions des muscles de la langue, produit un effet pareil chez les épileptiques qui suffoquent dans le paroxisme?

Quand il est indispensablement nécessaire de couper le filet, on doit apporter les plus grandes précautions pour ne pas ouvrir les vaisseaux ranins. Si le Chirurgien peut placer ses doigts entre la langue & la mâchoire inférieure, il fait assez aisément cette section avec des ciseaux à pointes mouffes. Mais par malheur il arrive souvent que la langue est si fortement bridée, que sa pointe ne peut pas s'élever. M. Petit (r) a imaginé & décrit un instrument excellent, avec lequel on peut faire cette opération en toute sûreté, en même-tems qu'il a montré les imperfections d'un autre instrument dont on étoit en coutume de se servir auparavant.

Il arrive quelquefois, mais rarement, que la langue est attachée par les côtés

(r) Même endroit.

aux parties circonvoisines, au moyen de certains ligamens contre nature (s) qu'il faut couper, ce qui se fait sans grand danger, parce qu'il n'y a pas tant lieu de craindre d'ouvrir les vaisseaux, que par l'opération du filet.

On a observé depuis peu un nouvel obstacle à la succion, auquel on n'avoit guere pensé jusqu'ici. La langue est quelquefois si fortement appliquée à la voûte du palais, qu'elle semble y être attachée par de la colle. En pareil cas, il faut éloigner avec une spatule, ou telle autre chose, la langue du palais, afin que l'enfant puisse sucser & avaler. On rapporte les cas de trois enfans qui furent plusieurs jours sans pouvoir téter par cette seule raison, & qu'on sauva heureusement par ce moyen si simple (t).

Il peut se trouver encore dans le voile du palais & dans le gosier, des obstacles qui s'opposent à la succion & à la déglutition, ou qui du-moins les rendent difficiles, en troublant l'action des parties qui servent à ces fonctions. C'est ainsi qu'Hippocrate a dit (u): que

(s) Levret, l'Art des Accouchemens, §. 1321.

(t) Mémoires de l'Acad. Roy. de Chirurgie, t. III, page 16.

(u. *De dentitione.*

112 *Maladies des Enfans.*

les enfans qui toussent en tétant, ont ordinairement la luette trop grosse. Il parle ensuite au long de certains ulcères de mauvais caractère qui occupent quelquefois ces parties.

Si l'enfant naît avec la levre supérieure fendue (ce qu'on appelle bec-de-lievre), il a de la peine à téter ; & ce qui augmente cette difficulté, c'est qu'alors la voûte du palais est aussi ordinairement fendue. L'air entrant librement dans cette fente empêche la succion, ou si l'enfant tire quelque peu de lait de la mammelle, il reflue communément par le nez. La même chose arrive, si on essaye de nourrir ces malheureux enfans à la cuiller ; ainsi il n'est pas surprenant que plusieurs périssent : Il en échappe pourtant quelques-uns. Il paroît que ceux-ci prennent insensiblement l'habitude de fermer la fente du palais avec le dos de la langue, qu'ils élèvent, tandis qu'ils suçent avec la pointe & les levres. Lorsque les enfans sont devenus grands, on leur fait l'opération du bec-de-lievre ; la fente du palais se retrécit pour l'ordinaire peu-à-peu, & s'efface enfin tout-à-fait (*). J'ai vu quelques

(*) Levret, l'art des Accouchemens, §. 1321. 1322
Mém. de l'Acad. Roy. de Chirurg. t. I. in-4^e. p. 605.

ſujets nés avec la levre ſupérieure ſans diviſion , qui ne laiſſoient pas d'avoir à la partie poſtérieure de la voûte du palais une fente à y placer facilement le bout du petit doigt. J'ai vu auſſi un homme de plus de cinquante ans , qui reſta avec un bec-de-lievre de naiſſance , n'ayant jamais rien fait pour en guérir , dont le palais étoit cependant entier. Il ne me fut pas poſſible de favoir ſ'il avoit été fendu ou non auparavant.

Par tout ce que nous avons dit ci-deſſus , on voit aſſez que le lait eſt l'aliment le meilleur , comme le plus naturel qu'on puiſſe donner à l'enfant. Il s'agit préſentement d'examiner les changemens qu'il éprouve naturellement dans l'eſtomac , & quels ſont les maux qu'il cauſe , lorsqu'il ne ſe digère pas bien.

Si on laiſſe repoſer du lait dans un vaſe bien propre , il paroît d'abord , comme chacun fait , d'un blanc parfaitement uniforme. Il s'éleve enſuite à la ſurface une ſubſtance blanche , légère , épaiſſe & graſſe , qu'on nomme crème , ou beurre. Quand on en a enlevé cette ſubſtance , ce qui reſte eſt un lait écrémé , un peu bleuâtre , & plus transparent , où ſe trouvent mêlés enſemble la partie ſéreuſe & caſeuſe. Si on jette dans

114 *Maladies des Enfans.*

du lait de la présure, qui est un lait caillé qu'on trouve dans l'estomac des jeunes animaux ruminans, il se forme un coagulum uniforme, qu'on peut couper, & qui se sépare bientôt de lui-même, en petit lait, & en *colostrum* (y), ou fromage; d'où l'on voit que le lait se coagule naturellement dans l'estomac. C'est ce qu'on voit à l'œil chez les enfans voraces qui se chargent d'une trop grande quantité de lait à la fois. Ils le regorgent peu de tems après l'avoir pris, sous forme de fromage, mais mol & peu compacte. Il est à remarquer d'ailleurs, que le lait de femme a moins de parties caseuses que celui des animaux, car il est fort doux & fort tenu; nouvelle raison pour lui donner la préférence sur tout autre lait, quand il s'agit de la nourriture des enfans nouveaux nés. Celui qui en approche le plus est le lait d'ânesse, ensuite celui de jument, de chevre & de brebis, dans l'ordre que je viens de les nommer. Mais le lait, quel qu'il soit, tend de lui-même à l'acrimonie acide, sur-tout lorsqu'on le laisse reposer dans un endroit chaud. Or, cet acide, dès qu'il est développé, accélère &

(y) *Boerh. Chemia, tom. II. Prolegom. part. II. pag. 298.*

Maladies des Enfans. 117

augmente dans l'estomac la coagulation du lait ; & c'est alors , comme le porte le texte , que les enfans ont beaucoup à souffrir de ce lait , trop tôt & trop fortement coagulé dans leur ventricule. J'ai vu quelquefois après la mort tout ce viscere rempli & distendu par une masse fromageuse épaisse , & sentant l'aigre.

Le lait naturellement coagulé dans l'estomac , mais encore mou , sort peu-à-peu par le pylore , & parvenu dans le duodenum , il y rencontre aussi-tôt la bile qui est savonneuse , & le suc pancréatique , très-analogue à la salive. Ces deux liqueurs le dissolvent , le délayent , & le mettent en état de parcourir tout le canal intestinal. Dans ce trajet , il laisse échapper tout ce qu'il contient d'utile , lequel est resorbé par les veines lactées. Les feces ou le marc s'évacuent par l'anüs ; car on observe que les enfans qui ne vivent que de lait , ne laissent pas de rendre des excréments solides , & en assez grande quantité. Il paroît que c'est la partie fromageuse qui les fournit principalement ; & c'est là , peut-être , ce qui a fait dire à Hippocrate (1), que *les enfans qui rejettent beau-*

(1) *De dentitione.*

116 *Maladies des Enfans.*

coup de matiere laiteuse (a) par le vomissement, ont le ventre serré; car il est remarquable qu'il ne dit pas que ce soit proprement le lait que ces enfans rejettent (b); & en effet c'est le colostrum qu'ils vomissent, ou plutôt qu'ils regorgent; ainsi la quantité des matieres fécales doit naturellement diminuer. On lit encore dans Hippocrate (c), que ceux dont les urines sont plus abondantes que les selles, sont plus nourris qu'il ne convient. En effet, chez les enfans dont parle ici Hippocrate, tout ce qui peut être dissous par l'action des forces digestives passe dans le sang, ce qui diminue la quantité des gros excréments, tandis que l'abondance des urines montre que les veines lactées ont pompé beaucoup de lait. Hippocrate (d), au contraire, condamne les enfans qui n'urinent pas assez, mais qui ont des déjections crues & trop fréquentes. Ces enfans, ajoute-t-il, sont sujets à des maladies. Il loue les selles abondantes, pourvu que d'ailleurs la digestion se fasse bien. Ceux, dit-il, qui ont des déjections copieuses, & chez qui la coction

(a) *Multum lacteum.*(b) *Γαλακτώδες.*(c) *Ibid.*(d) *Ibid.*

Maladies des Enfans. 117

des alimens se fait parfaitement , jouissent d'une meilleure santé que les autres. C'est que cela prouve tout-à-la-fois que l'enfant prend beaucoup de lait , & qu'il le digere convenablement.

Le lait, dans l'état naturel, se coagule donc dans l'estomac ; mais ce coagulum devient une cause de maladie, lorsqu'il se forme trop promptement, & qu'il est trop dur. On peut prévenir efficacement ces concrétions morbifiques, par les considérations suivantes auxquelles on doit se rendre attentif.

Lorsque les enfans souffrent ou qu'ils ont faim, ils ne le marquent que par leurs cris. Or, il arrive souvent que les nourrices leur présentent la mammelle aussi-tôt, sans se mettre beaucoup en peine de découvrir ce qui peut occasionner les plaintes ; & si elles abondent en lait, elles y reviennent encore après de courts intervalles. Il est bon, à la vérité, que les enfans nouveaux nés tettent souvent, mais il faut qu'ils ne prennent qu'une médiocre quantité de lait à la fois, sans quoi leur estomac se trouveroit trop distendu, & ne pourroit pas agir suffisamment sur ce lait qui, venant bientôt à s'aigrir, exciteroit de nouveau les cris de l'enfant. Si on lui donne en-

118 *Maladies des Enfans.*

core à tetter , on augmente très-confi-
 dérablement tous les maux. Aussi Mos-
 chion (e) avertit-il prudemment de ne
 pas présenter la mammelle à l'enfant tou-
 tes les fois qu'il pleure , mais de recher-
 cher avec soin si la cause de ses pleurs
 ne viendrait point de ce qu'il est trop
 ferré dans son maillot , de quelque par-
 tie qui est en souffrance , par la trop
 grande contraction des bandes , ou enfin
 de ce que l'enfant croupit dans son urine
 ou ses excréments. On connoît, *dit-il* ,
 qu'il a besoin de nourriture , quand les
hypocondres sont creux , l'estomac étant
 alors désempli , par la longueur du tems
 qui s'est écoulé depuis qu'il n'a pas tété ;
 en ce qu'il entr'ouvre la bouche & re-
 mue les levres ; qu'il saisit fortement le
 doigt qu'on lui présente , & le suce. Il est
 quelquefois inquiet & molesté par la
 trop grande quantité de lait contenue
 dans son estomac. Il s'agite alors , & se
 jette de côté & d'autre. La plénitude de
 l'estomac fait enfler les hypocondres.
 En pareil cas les anxiétés augmentent ,
 si l'on fait têter de nouveau l'enfant.
 Que si par les plus exactes recherches ,
 on ne découvre rien à quoi on puisse

(e) Spach, gynac. pag. 9. n. 99. 100. 102.

attribuer ses pleurs, Galien (f) dit qu'entre le mammelon de la nourrice, il reste encore deux grands adouciffemens à ses maux : « un mouvement modéré, & le » chant, par lesquels on calme non seule- » ment ses souffrances, mais on lui pro- » cure le sommeil, la nature témoignant » elle-même par là que les enfans sont » nés avec un penchant naturel pour la » musique & les exercices. »

Il y a encore une autre cause qui augmente & accélère la coagulation du lait dans l'estomac; c'est le mouvement trop fort du berceau. On fait que du lait récemment traité, qu'on met dans des vaisseaux de verre très-propres, se coagule par la seule agitation, & que le beurre se sépare même quelquefois, en très-peu de tems, des autres parties; après quoi ce lait ne tarde pas de s'aigrir, & contracte ensuite une acrimonie rance. Le beurre enlevé, ce qui reste est le petit lait, mêlé avec le fromage, ce qu'on appelle lait écrémé, lequel est encore assez épais, & tend prochainement à l'acidité. Ainsi quand les gardes, pour appaiser les cris importuns de l'enfant, le bercent avec violence, bientôt le lait subit une altération pareille dans

(f) *De sanitate tuenda, lib. I. cap. 7.*

120 *Maladies des Enfans.*

son estomac. En parlant dans une autre occasion (g) des maux produits par l'acrimonie acide dans le ventricule, on a remarqué que ce viscere, par lui-même, n'est peut-être pas d'une extrême sensibilité, mais que son orifice supérieur, ou le *cardia*, est très-susceptible d'impressions douloureuses par tout ce qui est âcre. Lors donc que l'acide est en repos dans l'estomac, l'enfant ne souffre point du tout. Mais dès que des rots qui l'élevent en haut, l'agitation ou le changement de situation du corps le mettent en mouvement & l'appliquent à cet orifice, il en résulte de violentes cardialgies. Que ne souffre donc pas un malheureux enfant, qui, couché presque à plat, est rudement secoué dans son berceau ? Le cerveau même, si mobile à cet âge, peut facilement se ressentir de ces violentes secousses, sur-tout si elles sont inégales ; d'où l'on a lieu de craindre des vertiges, des vomissemens & des convulsions (h). J'ai connu un enfant robuste de huit ans, que ses camarades avoient mis par force dans un ber-

(g) Voy. les Aphor. de Boerh. avec les Comment. de M. Van-Swieten. §. 63. de la traduction de M. Moubler.

(h) Brouzet, *Educat. médic. des Enfans*, Tom. I. p. 123.

ceau,

ceau , où ils l'agiterent violemment , qui fut pris d'un vertige ténébreux , suivi d'un vomissement de bile érugineuse , après lequel il languit encore pendant quelques jours.

On préfère donc avec raison les berceaux qui n'appuyent pas sur le pavé , mais qui , mollement suspendus des deux côtés , peuvent recevoir un mouvement oscillatoire très-doux & uniforme , qui diminue petit à petit , & insensiblement , & finit enfin sans donner aucune secousse ; quand les berceaux roulent sur le pavé , dès que le mouvement cesse , il en résulte un ébranlement violent qui éveille pour l'ordinaire l'enfant en sursaut.

Au reste , l'agitation modérée que procure un berceau bien suspendu , est très-avantageuse aux enfans. C'est une sorte d'exercice du corps , fort douce , qui leur est à la fois agréable & salutaire.

§. 1355.

Car cette masse devenant peu-à-peu plus âcre & plus acide , communique aux excréments une couleur verte , & d'une odeur acide ;

I. Partie.

F

122 *Maladies des Enfans.*

produit des vomiffemens aigres, des tranchées, des vents, des douleurs, & une infinité d'autres maux, mais principalement des convulfions.

ON a vu dans le chapitre des maladies dépendantes de l'acide fpontané (*i*), que le fiége principal de cette acrimonie fe trouve dans les organes de la premiere digeffion, favoir l'eftomac & les intef-tins, qui par conféquent en reçoivent les premieres impreffions.

Le lait coagulé dans l'eftomac devient âcre par le féjour; & dès qu'une fois il s'est aigri, tout le lait que l'enfant avale enfuite fe coagule auffi-tôt fortement, & dans peu il contracte la même acrimonie. Auffi les Médecins prudens fe hâtent-ils de recourir promptement aux abforbans pour la dompter, dès que l'enfant fait des rots acides, ou qu'il rejette par le vomiffement des matieres aigres; fâchant bien qu'il eft très-difficile de remédier à cet accident, fi on donne à l'acide le tems de pénétrer & d'imbiber,

(i) Voyez les Aphor. de Boerh. avec les Comment. de Van-Swiéten. §. 60 & fuivans, de la traduction de M. Moubert.

pour ainsi dire, toute la surface intérieure de l'estomac; car de même que du lait frais se corrompt sur le champ, si on le verse dans un vase où il a long-tems séjourné du lait, la même chose arrive dans l'estomac à celui que l'enfant prend de nouveau; & alors généralement tout ce qui est contenu dans la totalité du conduit intestinal, contracte une acrimonie acide; les excréments prennent une couleur verte, & sentent fortement l'aigre.

Le foie, qui est dans les nouveaux nés d'un volume fort considérable, sépare une grande quantité de bile, laquelle se mêlant au *colostrum* dans le duodenum, en détruit la ténacité & corrige l'acrimonie acide; aussi chez les enfans qui se portent bien, les excréments sont jaunâtres & d'une consistance égale. Mais dès que la bile manque, ou que son énergie s'affoiblit, il sort par l'anus avec les excréments des grumeaux blanchâtres & fromageux. La couleur jaune des excréments se charge en une couleur verte, quelquefois si foncée, qu'il semble que les linges de l'enfant aient été teints avec du verd-de-gris, & que ces taches ont toute la peine du monde à s'effacer. De là vient que les Médecins

Fij

124. *Maladies des Enfans.*

reconnoissent à coup sûr par les excréments, s'il y a des acides dans les premières voies. C'est un très-bon signe, si les matieres sont égales, liées, & sans mélange de grumeaux laiteux. Lorsqu'elles verdissent promptement dans les linges, quoiqu'elles fussent jaunes en sortant du corps, c'est signe que l'acrimonie acide est sur le point de naître. Mais si elles sentent l'aigre, & sortent vertes, on en infere avec raison que tout le canal intestinal est farci de concrétions fromageuses acides (k). Cette acrimonie prenant toujours de nouvelles forces, & irritant continuellement les premières voies, on conçoit facilement qu'il doit en résulter des douleurs, des vents, des tranchées, & quantité d'autres maux.

Les enfans qui sont dans cet état tombent dans une maigreur universelle. Le bas-ventre seul, farci du *colostrum* accumulé dans les intestins, se tuméfie; & à moins que ce *colostrum* ne puisse être évacué, & l'acrimonie domptée, ces enfans périssent misérablement. Car dès que le mal en est venu là, ils guérissent très-difficilement. Cependant ils ne laissent pas souvent d'être voraces. C'est ce

(k) *Ibid.* §. 63 & 64.

qu'Hippocrate (l) semble avoir eu en vûe, lorsqu'il dit que *les enfans à la mamelle qui ne profitent pas, deviennent maigres, & se remettent avec peine.* Il dit encore dans un autre endroit (m) que *les enfans voraces, qui se gorgent de lait, ne prennent pas assez d'embonpoint.* Et ailleurs encore (n): *Les enfans voraces, qui vont médiocrement à la selle, mais qui ne profitent pas, sont maladifs.*

Les Médecins ont très-souvent occasion de voir de ces malheureux enfans, dont toutes les parties sont dans la plus grande maigreur, tandis que le bas-ventre est bouffi & tuméfié; sur-tout chez le pauvre peuple, à qui la misere & les travaux domestiques font souvent négliger le mal dans sa naissance, & demander trop tard les secours de la médecine; ces enfans restent pendant long-tems constipés; ils ont ensuite une diarrhée colliquative; leurs forces s'épuisent, & la mort termine bientôt leurs souffrances. On sera peut-être étonné qu'une maladie, provenant de l'acrimonie acide, finisse par une diarrhée putride. Mais il est à remarquer que ce sont les

(l) *De Dentitione.*(m) *Ibid.*(n) *Ibid.*

126 *Maladies des Enfans.*

intestins enfin gangrenés qui en fournissent la matière, sans compter que la partie caseuse du lait, quoiqu'elle s'aigrisse d'abord, à raison de la grande quantité de sérosité qu'elle contient, tend pourtant d'elle-même à la nature animale; car le vieux fromage se putréfie & prend une âcreté insigne. Il y a plus, lors même qu'il n'est pas encore pourri, si on l'approche du feu, il se fond comme de la corne, & exhale une odeur désagréable, pareille à celle que répandent les parties solides des animaux, quand on les brûle; & en outre, le fromage donne par l'analyse chimique les mêmes produits que les substances animales, tant solides que fluides.

Le plus souvent néanmoins le mal ne vient pas aussi avant. Les enfans périssent auparavant dans les convulsions, produites par l'acide qui corrode les intestins, & qui irrite sympathiquement tout le système des nerfs dont la mobilité est si grande à cet âge. De là vient l'avertissement que nous donne Hippocrate dans le passage suivant: « Les enfans sont pris des convulsions, lorsqu'il leur arrive une fièvre aiguë, qu'ils ne vont pas du ventre, qu'ils ont des insomnies & des frayeurs. »

» qu'ils crient & changent de couleur,
 » étant tantôt d'un verd pâle, tantôt
 » livides, & tantôt rouges. Depuis la
 » naissance jusqu'à l'âge de sept ans, les
 » enfans sont très-exposés à ces acci-
 » dens ». La constipation indique que
 les excréments sont retenus ; & les au-
 tres symptômes sont des signes de dou-
 leur. C'est ce qui a fait dire, à Hyppo-
 crate dans un autre endroit: (o) « Dans
 » les enfans la fièvre aiguë, la suppres-
 » sion des felles, les veilles, l'agitation
 » des pieds, le changement de couleur,
 » la rougeur, préfont des convul-
 » sions ». En effet, quand les enfans
 ont des tranchées, ils frappent conti-
 nuellement des pieds. Une rotation sin-
 gulière du globe de l'œil, qu'on entre-
 voit sous les paupières presque fermées,
 indique encore des convulsions. Ils re-
 gardent leurs gardes d'un air craintif,
 les envies de vomir suivent de près ; &
 après cela les convulsions.

§. 1356.

On guérit ces maux par les anti-
 acides fixes, par les purgatifs, par

(o) *Coac. praenot. n. 3.*

Fix



les lavemens, par des doux carminatifs, & par l'usage intérieur & extérieur des matieres huileuses douces.

ON peut détruire sûrement l'acrimonie acide par le moyen des absorbans, comme nous l'avons déjà dit; mais dans le cas dont il s'agit, ils ne suffisent pas seuls. Il faut de plus des remedes qui puissent dissoudre assez efficacement les concrétions caseuses pour les mettre en état de fortir facilement par le pylore, & de parcourir les nombreuses circonvolutions des intestins. On se trouve encore fort bien d'appeller en même tems au secours un léger purgatif, pour faciliter & accélérer l'évacuation de ces matieres par l'anüs.

Comme les acides augmentent les concrétions laiteuses, on a eu recours aux anti-acides fixes, c'est-à-dire, aux sels alkalis, dans la vûe de détruire par eux l'acide, & de dissoudre les concrétions qui font son ouvrage. Delà viennent les grands éloges que le célèbre Hofman donne « aux poudres absorbantes, imprégnées d'huile de tartre » par défaillance, si on les mêle avec

» égale partie de rhubarbe, une ou deux
 » gouttes d'huile d'anis, ou de fenouil,
 » & un peu de safran, & qu'on en réité-
 » re souvent l'usage ». (p)

Il est cependant certain par des expériences directes, rapportées par l'illustre Boerhaave (q), dans sa chimie, que si on mêle de l'huile de tartre au lait, il le coagule & le fait séparer en grumeaux, qui ne sont pourtant pas aussi gros, & ne prennent pas une consistance aussi ferme que ceux qui sont produits par les acides. En outre, si vous mêlez à du lait bouillant & coagulé par les acides, ou par la présure, un alkali fixe, vous verrez qu'il n'est pas vrai, comme on l'assure par-tout, que ce coagulum reprenne sa première fluidité, & que les alkalis aient la propriété de dissoudre les grumeaux formés par les acides. De plus, comme les alkalis fixes ont une âcreté considérable qui pourroit devenir nuisible, si elle n'étoit adoucie sur le champ par la rencontre des acides, & que d'ailleurs ils ne peuvent pas dissoudre les concrétions occasionnées par ces derniers, plusieurs Médecins préfèrent d'attaquer l'âcrimonia acide par les ab-

(p) *Medic. System. & ration, Tom. II, pag. 342.*

(q) *Chem. Tom. II, process. xci, pag. 302, 303.*

130. *Maladies des Enfans.*

forbans, qui font des remedes benins & sans conséquence; & ils emploient en même tems d'autres remedes qui fondent tout doucement les concrétions lacteuses.

Il y a trois remedes qu'on recommande particulièrement pour ce dernier usage; savoir, la bile, le jaune d'œuf, & le savon, composé d'un sel alkali fixe, & d'une huile par expression. Si la bile a les qualités requises, & se trouve en suffisante quantité chez l'enfant, elle dissout le lait coagulé dans l'estomac, en se mêlant avec lui dans le duodenum. Dans le veau on trouve beaucoup de lait coagulé dans le premier estomac; mais après son mélange avec la bile, il se dissout si parfaitement, qu'il ne reste plus aucun vestige de concrétion dans le quatrième estomac. De cette observation les Médecins ont conclu que, lorsqu'il arrive à l'enfant des accidens dépendans de la coagulation du lait, cela venoit de ce que la bile manquoit, ou qu'elle n'avoit pas assez d'activité pour remplir la fonction à laquelle elle est destinée. Or, dans ce cas ils ont cru qu'il n'y avoit rien de mieux à faire que de donner à l'enfant de la bile préparée dans le corps d'un autre animal. Et com-

me son amertume étoit un obstacle à ce qu'ils la prissent par la bouche, ils la faisoient entrer dans les lavemens. On trouve dans les boutiques des Apothicaires du fiel de bœuf épaissi à une légère chaleur. On fait avec ce fiel, & un peu de safran en poudre, de petites pilules qu'on enveloppe exactement d'une feuille d'or, & dont on fait avaler quelques-unes à l'enfant deux ou trois fois le jour, dans une cuillerée de quelque soupe épaisse, afin qu'il ne les voie pas. Cet artifice réussit quelquefois assez heureusement, sur-tout si on a affaire à des enfans voraces qui avalent vite, & avant que les pilules enveloppées dans la soupe aient eu le tems de se dissoudre.

Quelques-uns, usant encore d'un semblable artifice, ont fait avaler à des enfans une vesicule du fiel d'anguille, pleine de bile; comme ce poisson n'a point de dents, & digere pourtant fort bien, on a cru que la nature lui avoit accordé une bile plus active qu'aux autres animaux. On trouvoit encore dans ce remede un autre avantage. C'est que cette bile étoit pure, & n'avoit point souffert l'action du feu; & qu'en outre, étant avalée dans sa propre vesicule, d'où elles

ne sortoit qu'insensiblement & goutte à goutte, par un conduit très-délié, elle séjournoit davantage dans l'estomac, & se mêloit intimement aux matieres contenues dans ce viscere.

On fait que le jaune d'œuf mêlé aux huiles & aux baumes naturels, leur donne la propriété de se dissoudre dans l'eau, & qu'il va même jusqu'à dompter la ténacité des résines. On a pris de là occasion de le recommander pour dissoudre les concrétions laiteuses, lesquelles ne sont pas formées simplement de la partie caseuse, mais encore de la partie grasse & butireuse du lait qui se laisse aisément dissoudre par le jaune d'œuf; à quoi on peut ajouter que ce dernier est absolument sans acrimonie, & qu'il fournit une nourriture douce.

Quand on fait bouillir un sel alkali, dont on a augmenté l'acrimonie par le mélange de la chaux avec une huile par expression, en y ajoutant de l'eau, il se fait une combinaison exacte entre le sel alkali & l'huile, & de cette union il résulte une masse blanche, ferme, qu'on peut couper avec le couteau, parfaitement dissoluble dans l'eau; qui ne se fond point d'elle-même à l'air comme l'alkali, & n'imprime point sur la langue

la faveur âcre de ce fel. C'est ce qu'on appelle un savon (r), lequel est d'autant meilleur, & d'autant plus propre aux usages médicinaux, que l'alkali est plus pur, & l'huile pareillement plus pure, & sans goût ni odeur défagréables. On retrouve dans le savon la vertu atténuante & déterfivie du fel alkali, sans aucune causticité. Il résiste aux acides, qu'il empêche de coaguler le chyle ou le lait, & dissout de nouveau ces liqueurs, lorsqu'elles ont été déjà coagulées par un acide ; ce que ne font pas les alkalis seuls. En un mot : « le savon » fait ce que ne peuvent faire ni l'eau » ni l'huile, & peut faire sans risque ce » que l'alkali ne fait qu'avec danger, & » ce qui est impossible aux autres sels ». Comme le dit Boerhaave dans sa Chymie.

Nous savons par des observations nombreuses & incontestables, qu'on peut faire prendre, sans inconvénient, une grande quantité de savon de Venise. On ne fera donc pas surpris de trouver à ce chiffre de la matiere médicale une formule où entrent deux dragmes de savon, avec le double de jaune d'œuf, qu'on

(r) Boerh. Chem. tom. II. process. LXXIII. pag. 257. & suiv.

134 *Maladies des Enfans.*

délaye dans quatre onces d'eau, & qu'on donne aux enfans par cuillerées. On y ajoute encore de la rhubarbe, des yeux d'écrevisses, & pour adoucir le tout, suffisante quantité de syrop de guimauve. Il convient de prescrire une aussi forte dose de savon, lorsque le gonflement & la tension de l'épigastre & de l'abdomen indiquent que l'estomac & les intestins sont farcis de grumeaux de lait. Peu après qu'on a donné ce remède, il sort par l'anus de petites masses fromageuses, d'abord blanches, & ensuite un peu teintes de la couleur de la rhubarbe; ce qui est suivi d'un soulagement insigne, & de la détumescence du bas-ventre. La vertu légèrement stimulante & purgative de la rhubarbe favorise l'action dissolvante du savon dans toute l'étendue du canal intestinal; de même que les poudres absorbantes, en détruisant l'acide des premières voies; & par-là on satisfait parfaitement à toutes les indications.

Il faut de pareils remèdes pour dissoudre & expulser les concrétions fromageuses. Mais une moindre dose de savon suffit pour prévenir la trop forte coagulation du lait dans l'estomac. Aussi en recommandant ailleurs l'usage du lait

dans le traitement de la *phthisie*, & pour adoucir les tourmens de la goutte, n'avons-nous prescrit, pour remplir cette indication, que sept à huit grains de savon à prendre tous les matins.

Si quelque mal-intentionné, voulant nuire à un payfan, jette seulement un gros de savon dans un de ces grands vaisseaux où l'on a coutume de battre fortement & continuellement le lait, pour en séparer le beurre, cette séparation ne se fera point, ou ne se fera du-moins que très-difficilement. Cela m'a engagé à donner à des enfans de naissance, pendant quelques semaines, deux ou trois fois par jour, une ou deux cuillerées de la mixture ci-dessus, où je faisois fondre seulement quinze à vingt grains de savon; ce qui m'a toujours très-bien réussi pour empêcher la coagulation du lait, & la génération de l'acide dans les premières voies.

Les clisteres où l'on fait entrer le savon, ou la bile, remplissent la même indication. Ils dissolvent & évacuent les concrétions laiteuses, lorsqu'elles s'accumulent & séjournent dans les gros intestins. On trouve aussi des formules de ces lavemens au chiffre correspondant de la Matière Médicale.

136 *Maladies des Enfans.*

Pour ce qui est des carminatifs, ou des remèdes qui chassent les vents, il n'y a que les plus doux dont on puisse se trouver bien. On peut consulter ce que nous avons dit ailleurs sur l'usage de ces remèdes au chapitre des *rots & des vents*. Dès qu'une fois on a corrigé ou expulsé la cause irritante, toute cette flatulence se dissipe promptement.

Nous avons ci-devant parlé, au paragraphe 1348, des avantages qu'on peut retirer des huiles données intérieurement, & des précautions à prendre dans leur usage. On peut aussi en frotter légèrement le ventre. Mais si on se sert d'huiles échauffantes & aromatiques pour les onctions, on ne doit les employer qu'à petites doses, ou mêlées avec des huiles douces, de peur que la peau tendre & délicate des enfans n'en soit enflammée, ce qui leur causeroit de grandes inquiétudes.

Quand l'acrimonie acide prédomine chez les enfans, on doit prescrire à la nourrice un régime qui corrige la trop grande pente de son lait à s'aigrir; sur quoi on peut consulter ce que nous avons dit dans une autre occasion (s).

(s) Aphor. de Boerh. avec les Comment. de M. Van-Swieten. §. 66. de la traduction de M. Moubier.

§. 1357.

De la même origine viennent le plus souvent des accès d'épilepsie, le genre nerveux étant irrité par l'acrimonie mordicante qu'acquiert le lait qui s'est coagulé dans l'estomac.

LEs enfans ont la tête fort grosse, tout le corps fort mol, & les nerfs très-tendres, susceptibles d'impressions très-fortes, même par les causes les plus légères. Aussi la sage nature, qui veille à la conservation de son ouvrage, a-t-elle eu soin de prémunir l'œil contre une lumière trop vive, & les oreilles contre le grand bruit, ainsi que nous l'avons déjà remarqué. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris si l'acrimonie acide, en irritant les nerfs de l'estomac & des intestins, & par communication tout le système nerveux, jette les enfans dans des convulsions épileptiques. Ces convulsions ne sont pas simplement à redouter par le péril imminent où elles mettent la vie de l'enfant, mais encore par

138 *Maladies des Enfans.*

les tristes accidens dont elles sont souvent suivies , & qui durent autant que la vie. En effet, des observations multipliées nous ont appris que des difformations des membres , l'aveuglement ; la surdité , la perte de la parole , la folie , &c. ont été plus d'une fois les suites funestes de ces convulsions.

Le célèbre F. Hofman (t) a donc eu raison de dire que « les maladies pro-
» pres aux enfans attaquent principale-
» ment la tête , & qu'elles ont leur siege
» fixe & permanent dans cette partie ,
» intérieurement ou extérieurement ».
Ce qu'il prouve ensuite par l'énumération de plusieurs de leurs maladies.

§. 1358.

D'où il suit que s'ils sont de nature à pouvoir être guéris , ces seuls remedes suffisent.

C'EST dans cette occasion sur-tout , que les femmes s'amuse à une infinité de petits remedes , tels que le corail rouge , l'ongle d'élan , la dent de loup , & je ne fais quels amulettes qu'elles suf-

(t) *Medecin. rat. Syst. tom. II. pag. 349.*

pendent au col de l'enfant. Les Médecins peuvent donner aisément les mains à de pareils remèdes, pourvu qu'elles ne s'opposent pas au traitement plus efficace dont nous venons de parler, qui est le seul dont on doive attendre de bons effets. Mais quelque utile que soit ce traitement, il n'emporte pas toujours les maux pour lesquels on y a recours, sur-tout lorsqu'ils ont fait un certain progrès; ce qui arrive souvent par la faute des gardes, lesquelles font souvent beaucoup de remèdes frivoles & inutiles, avant d'appeller le Médecin. J'ai vu, après la mort d'un enfant, l'estomac distendu par une énorme quantité de concrétions fromageuses, & si rempli, qu'il ne restoit plus aucune place pour les alimens ni pour les remèdes. J'ai encore vu une autre fois un *colostrum* dur, qui, bouchant le pylore comme un coin, & empêchant qu'il ne pût rien sortir de l'estomac, donna lieu à des convulsions mortelles.

Les Médecins sont partagés entr'eux, pour savoir si, pendant que l'enfant tette encore, on doit lui donner quelque autre nourriture que le lait. Quelques-uns ont cru qu'il étoit extrêmement nuisible d'associer au lait des bouillons à la viande.

140 *Maladies des Enfans.*

de, des panades, & autres choses semblables, prétendant que la digestion en feroit immanquablement troublée.

Le lait de la mere, ou à son défaut celui d'une nourrice saine, est incontestablement le meilleur des alimens pour le nouveau né; il suffit à sa nourriture, & par conséquent on doit s'y borner. Mais vers le troisieme mois, les femmes ont coutume de donner, une ou deux fois par jour, à l'enfant une bouillie faite avec une ou deux cuillères de lait de vache, où elles délayent un peu de farine qu'elles font cuire légèrement. C'est moins pour augmenter sa nourriture & ses forces, que pour l'accoutumer insensiblement à manger à la cuiller. Car les premiers jours les petits enfans roulent à la vérité cette bouillie dans la bouche, mais ils en laissent tomber la plus grande partie, & en avalent fort peu. Cependant il est toujours bon d'essayer de faire contracter à l'enfant l'habitude de cette sorte de nourriture dont on pourroit se servir commodément, en cas qu'il arrivât à la mere ou à la nourrice, avant le tems du sévrage, quelque accident qui obligerait de suspendre l'allaitement. Par exemple, si la nourrice vient à être frappée de quel-

que passion forte & subite, elle ne peut pas, sans danger, présenter la mammelle à l'enfant. Il faut qu'elle attende quelques heures pour donner à son esprit le tems de se remettre. Car on fait, par des observations certaines, que des enfans ont été soudainement saisis de convulsions pour avoir têté des nourrices transportées de colere, ou presque mortes de frayeur.

Mais on se trouvera certainement fort mal de remplir de pareilles bouillies, dans la vûe de nourrir davantage, l'estomac d'un enfant qui tire avidement des mammelles une grande quantité de lait. Car l'estomac est alors surchargé, & il peut s'en ensuivre bien des maux, particulièrement si par la quantité de la farine qu'on emploie, & la longueur de la cuite, on prépare de ces bouillies épaisses qui sont plus capables d'aggraver ce viscere, que de fournir au corps la nourriture dont il a besoin. On doit remarquer de plus, qu'il se trouve une grande variété dans les diverses farines des différens pays. Je me souviens qu'ayant apporté de chez moi de la farine de la premiere qualité, pour m'en servir pendant le voyage, je comparai ce qui m'en restoit à mon arrivée à Vienne

avec la farine d'Autriche , & je vis clairement que cette dernière étoit beaucoup moins visqueuse que celle de Hollande. Si on employoit de la farine du *malt* , elle auroit moins de viscosité. En certains pays , on humecte les grains de froment , en y jettant de l'eau ; après quoi on les met dans un lieu modérément chaud où ils germent bien vite. Dès que la germination commence , on desseche promptement les grains , au moyen d'une grande chaleur ; en cet état on les appelle *malt* , & on s'en sert pour faire la biere. Par ce commencement de germination bientôt étouffée, la viscosité de la farine est considérablement diminuée (u). On obtient le même avantage pour le pain , de la fermentation commencée & promptement supprimée , par la chaleur du four ; ainsi le pain , qu'on doit se contenter d'écraser dans le lait chaud , plutôt que de l'y faire cuire , peut tenir lieu de la farine du *malt* , qu'on ne sçauroit se procurer en tout pays.

A mesure que l'enfant prend des forces , son estomac se fortifie aussi de façon à pouvoir digérer d'autres alimens ,

(u) Brouzet, Essai sur l'Éducat. médecin. des Enfans; Tom. I. pag. 215.

Outre le lait. Mais on commence par ceux qui ont le plus d'analogie avec lui, & le plus de légèreté. C'est ainsi qu'on joint le lait des animaux à celui de femme. Beaucoup d'enfans soutiennent très-bien ce régime, jusqu'au tems où on les sevre; après quoi ils se trouvent encore assez bien de ces bouillies, sur-tout si on les prépare avec du biscuit, qui ne retient rien de la viscosité de la farine, & qui s'unit parfaitement bien avec le lait. On est dans l'usage d'y délayer encore un jaune d'œuf.

Beaucoup de Médecins veulent qu'on s'abstienne absolument du lait, dès que l'enfant commence à prendre de la nourriture (x). Cela étant, il paroîtroit peu convenable de mêler au lait du jaune d'œuf, celui-ci appartenant au regne animal. Cependant je puis affirmer avec vérité que j'ai souvent fait usage du jaune d'œuf, comme je l'ai déjà dit au paragraphe 1356, pour détruire la trop forte coagulation du lait dans l'estomac, sans qu'il en ait jamais résulté le moindre inconvénient.

Tout changement prompt & subit dans la manière de vivre, même chez les hommes les plus robustes & les plus

(x) *Ibid.* pag. 270.

144 *Maladies des Enfans.*

fains, doit toujours être suspect. Il paroît donc qu'il peut y avoir quelque danger à priver tout-à-coup l'enfant du lait, lorsqu'on le sevre, si pendant l'allaitement, on ne l'a pas accoutumé insensiblement & peu-à-peu aux autres nourritures. M. Brouzet (y) avoue lui-même que les enfans perdent de leur couleur & maigrissent par ce changement subit de nourriture. Il croit même qu'en sévrant l'enfant, on lui cause une espece de maladie, mais telle qu'en la traitant convenablement, il en résulte un bien dans l'économie générale de la vie. Mais je pense, pour moi, qu'il vaudroit mieux que l'enfant continuât à jouir d'une santé parfaite, quand on le sevre, que d'être malade, de quelque maniere que ce puisse être, par l'effet du sévrage. En consequence, je suis en coutume, après le sixieme mois, & quelquefois même plutôt, si les enfans commencent à se dégoûter des laitages, (ce qui arrive à quelques-uns) de leur faire donner, deux fois par jour, des panades au bouillon de poulet ou de veau, mais fort peu à la fois au commencement. J'étois cependant toujours attentif à observer si je n'appercevris

(y) *Ibid.* pag. 259, 260.

pas

pas quelque altération dans la fanté. La seule chose que j'ai remarquée, c'est que les excréments prenoient une couleur brune, dès que les enfans usoient de bouillon de viande. Du reste, je n'ai rien observé de mauvais dans ce grand nombre d'enfans d'une naissance Royale dont j'ai pris soin, quoique j'apportasse la plus grande attention à tout, pour répondre à la glorieuse confiance dont j'étois honoré. Tous ont soutenu sans peine le sévrage. Et en ceci nous avons Hippocrate (2) pour nous, puisqu'il dit « que les enfans, qui, pendant qu'ils » tettent, prennent en même tems d'au- » tres nourritures, se laissent sévrer plus » facilement que les autres ».

Il ne paroît donc pas qu'on ait tant lieu de craindre le mélange du lait avec les autres nourritures préparées avec le bouillon de viande. Nous avons même remarqué ci-devant que la partie la plus grossière du lait, sçavoir le fromage, approchoit plus de la nature animale, que le beurre & le petit-lait, auxquels il est uni. Plusieurs sont dans l'usage, après que l'enfant est sevré, de le nourrir avec le lait des animaux & du bouillon, sans aucun inconvénient sensible.

(2) *De Dentitione.* enab signal in so vici
I. Partie. G

146 *Maladies des Enfans.*

Au contraire, les enfans s'accoutument ainsi insensiblement à un genre de nourriture plus varié.

Cependant, après le sevrage, il faut avoir égard dans le choix des alimens à l'âge & à la force. Plusieurs Médecins, du nombre desquels est Moschion, auroient voulu qu'on n'essayât de sevrer l'enfant que lorsqu'il auroit des dents en assez grand nombre, & assez fermes pour diviser non seulement les alimens solides, mais encore pour les mâcher parfaitement. Ils recommandent alors de leur présenter la mammelle plus rarement, & plus souvent d'autres nourritures, afin qu'ils se sevrant insensiblement d'eux-mêmes,

Mais il arrive quelquefois que le lait, soit de lui-même, soit par maladie, manque aux nourrices avant que l'enfant ait un nombre suffisant de dents. Il faut alors, si on ne peut pas se procurer une autre nourrice, y substituer celui des animaux. Si c'est celui de vache dont on fait choix, il convient de le délayer avec un quart d'eau, & de l'adoucir légèrement avec un peu de sucre, afin de le rendre plus semblable à celui de femme. Les nourrices mettent quelquefois ce mélange dans un vaisseau d'é-

tain, dont elles couvrent le bec de quelque peau douce, pour lui donner le volume & la forme du mammelon. Ce bec est en outre percé de plusieurs petits trous, pour faciliter la succion à l'enfant. Si on mêle au lait une plus grande quantité d'eau, il tient lieu de boisson, on donne de tems en tems aussi des panades, dont j'ai parlé ci-dessus; & on continue à le nourrir de cette façon, jusqu'à ce qu'on voye paroître un plus grand nombre de dents assez fermes, ce qui indique qu'on peut accorder à l'enfant une nourriture un peu plus solide. Au surplus on n'a rien à craindre du sucre qu'on ajoute au lait (a). Les anciens Médecins ont donné, même aux enfans nouveaux-nés, du miel & du *mulsun*; le sucre s'oppose à la trop forte coagulation du lait. J'ai vu quelquefois, avec étonnement, que des Médecins qui défendoient sévèrement le sucre, ne laissoient pas d'ordonner le même jour des syrops, où l'on sçait que le sucre entre en très-grande quantité.

Quant au tems auquel il convient de sevrer l'enfant, on pense assez géné-

(a) Brouzet, *Educat. Médecin. des Enfans*, Tom. I, pag. 273.

ralement que ce doit être lorsqu'il a la plus grande partie de ses dents, & qu'elles sont bien affermies dans leurs alvéoles. Or, comme l'apparition des dents varie extrêmement chez les enfans, il s'ensuit que ce tems ne sçauroit être déterminé avec exactitude. J'ai vu un enfant abortif de cinq mois chez qui les deux incisives de la mâchoire supérieure se montroient déjà manifestement. J'ai vu au contraire une petite fille bien portante, à qui la première dent ne sortit qu'au dix-neuvième mois. Cependant c'est communément vers le septième mois que la dentition commence, & ce sont les incisives des deux mâchoires qui paroissent les premières. Il arrive pourtant assez souvent que les petites molaires les plus voisines des canines, commencent à fortir avant que toutes les incisives aient paru. Après celles-ci viennent pour l'ordinaire les canines, mais plus tard. Or, comme pendant la dentition, les gencives démangent, se tuméfient, & deviennent fort douloureuses, c'est un grand soulagement pour l'enfant d'avoir dans ce tems-là le mammelon de sa nourrice, les gencives excessivement sensibles pouvant à peine supporter l'attouchement

de la cuiller. On sevre donc l'enfant plutôt ou plutôt, selon que ses dents sont plus ou moins tardives. Comme les huit incisives, les quatre molaires, & les quatre canines sont ordinairement toutes sorties à dix huit mois, les Médecins ont conseillé de sevrer l'enfant à un an & demi ou deux. Mais il ne paroît pas qu'il y ait aucun inconvénient à ce qu'il tete plus long tems. On lit dans l'Écriture que le plus jeune des Macchabées en avoit tété trois (b).

On ne doit pourtant pas, dès que l'enfant est sevré, lui donner indistinctement de tout. Il faut commencer par les alimens les plus tendres, & passer insensiblement aux nourritures plus fortes, afin de l'y accoutumer par degrés. Les enfans mangent pour l'ordinaire avec avidité, & même voracement, lorsqu'ils se portent bien, & quoiqu'ils aient des dents assez fortes, ils se donnent à peine le tems de mâcher, & avalent d'abord les alimens. Chez le peuple, les peres & meres sont dans l'usage de les faire asseoir à table avec eux; & comme ils sont charmés de les voir manger de grand appétit, ils leur présentent de tout. Les enfans ava-

(b) *Machab. lib. II. cap. 7. vers. 27.*

150 *Maladies des Enfans.*

lent bien tout ce qu'on leur donne, mais ils ne le digerent pas. Le bas-ventre farci d'alimens non digérés, se gonfle & se tuméfie, tandis que le reste du corps maigrit excéssivement; & souvent les pauvres enfans périssent enfin de cachexie.

Il faut avoir la plus grande attention à entretenir la propreté de la peau, & à ne pas laisser croupir l'enfant dans son ordure, ou dans l'urine: car la négligence à cet égard produit souvent des rougeurs & des excoriations très-douloureuses. D'ailleurs la crasse de la peau, en séjournant dans les cryptes de cette partie, donne fréquemment lieu à des maladies cutanées. On enlève cette crasse, en fomentant doucement la peau avec des éponges fines chargées d'eau, ou de lait; & en réitérant ces lotions deux fois par jour, on empêche qu'elle se ramasse dans la suite aussi facilement. On a remarqué qu'en observant avec soin cette propreté, les enfans en étoient bien mieux nourris, & qu'ils croissoient davantage (c). Fischer guérit heureusement une petite fille tombée dans l'atrophie, par des

(c) *De remed. rustic. variol. per balnea, &c. curand. pag. 30.*

bains composés d'égales parties d'eau & de lait.

On s'est bien trouvé de laver les enfans d'abord avec de l'eau dégoûdée, & ensuite avec de l'eau froide, en les y accoutumant insensiblement. On fortifie par-là extrêmement le corps (d), & par la suite il est beaucoup moins sensible aux changemens des tems. En général, une éducation trop molle, & les soins trop recherchés des meres, rendent les enfans infirmes & languissans, en sorte que pendant toute leur vie, ils se ressentent de la moindre variation dans l'usage des six choses non naturelles. La Reine de Navarre, mere du grand Henri IV, ayant perdu plusieurs enfans par cette éducation trop efféminée, ses Médecins lui conseillèrent de faire nourrir ce jeune prince à la campagne chez un payfan. Elle voulut qu'il fût élevé tout comme les enfans, n'ayant que la même nourriture & le même vêtement; & c'est-là ce qui le rendit si robuste, si agile & si infatigable; c'est ainsi du-moins que l'assure une tradition constante (e).

(d) Tissot, Avis au peuple sur sa santé, §. 340.

(e) Brouzet, Education médecin, des Enfans, Tom. I, pag. 329.

§. 1359.

Aussi-tôt que les enfans sont délivrés de ces maux, & commencent à vivre d'alimens cruds, de fruits, de viande, de fromage, & autres choses semblables, il s'engendre des vers dans leurs intestins.

DÈS que les enfans sont éloignés de la mammelle, & qu'ils commencent à vivre comme les adultes, la prudence veut qu'on les accoutume peu-à-peu à une nourriture plus solide; mais qu'on leur donne d'abord des alimens faciles à digérer.

On a souvent observé qu'à cette époque les enfans deviennent sujets aux vers. Aussi Hippocrate (f), après avoir fait l'énumération des maladies qui arrivent aux nouveaux-nés, & pendant la pousse des dents, dit qu'on doit compter parmi celles d'un âge plus avancé, les lombrils & les ascarides. Il n'a point fait mention en cet endroit du *tania*, parce qu'il paroît avoir pensé, comme

(f) Aphor. XXVI. sect. 3.

nous le dirons ci-après, que ce vers a la même origine que l'homme, & que l'enfant l'apporte en naissant du ventre de la mere. Galien, dans son commentaire sur cet aphorisme, a prétendu que les ascarides & les lombrils ne proviennent pas d'un œuf, mais de la pourriture, particulièrement si elle est aidée d'une chaleur considérable; & c'est pour cela, selon lui, que les vers sont plus communs chez les enfans déjà avancés, que chez les nouveaux-nés & les enfans au lait, la chaleur étant plus forte chez les premiers.

Il est assez vrai semblable que les vers sont en effet plus communs chez les enfans fevrés, & qui usent de la même nourriture que les adultes, que chez les enfans qui tetent encore. Cependant on ne sçauroit nier qu'on n'en ait quelquefois observé chez les derniers. Le célèbre Médecin Delille (g) en a vu des nids entiers dans sa propre fille, âgée seulement d'onze semaines, quoique sa femme ne la nourrit absolument que du lait de ses mammelles, & ne lui eût jamais donné de lait cuit. Comme il avoit observé dans cette petite fille la plus grande partie des symptômes des

(g) *De cordis palpitatione*, pag. 133.

154 *Maladies des Enfans.*

vers, d'abord après sa naissance, il ne pouvoit guere, dit-il, s'empêcher de croire qu'elle ne les eût apportés avec elle en naissant.

Un très-habile Médecin, Van-Dœveren, a recueilli, dans une dissertation latine sur les vers de l'homme, plusieurs observations de foetus en qui on a trouvé des vers dans les intestins, pendant qu'ils étoient encore renfermés dans la matrice. Cette dissertation inaugurale, qui parut à Leyde en 1753, mérite très fort d'être lue (h).

Une honnête dame, de beaucoup d'esprit, qui allaitoit un enfant de trois mois, m'a assuré avoir vu souvent sortir des petits vers de l'anüs de cet enfant.

Tant que l'enfant suce les mammelles de sa nourrice, le lait qu'il avale n'a point encore été exposé à l'air; mais dès qu'il prend des alimens qui y ont été exposés, il peut aisément avaler avec les alimens les œufs que certains insectes y ont déposés, sur-tout s'il mange ces alimens cruds, & sans qu'ils aient passé par le feu. Personne n'ignore qu'on trouve souvent des vers dans les fruits. Il est tout commun que le fro-

(h) *Dissertat. inaugur. de verm. intest. homin. Lugd. Batav. 1753. pag. 32.*

mage en fourmille, non seulement de petits vers, mais d'assez gros. J'ai connu autrefois un homme qui, lorsqu'il avoit mangé du fromage blanc, sentoit deux jours après, autour du fondement, une démangeaison incommode, occasionnée par une grande quantité d'ascarides. Ce fromage est fait d'un lait dont on n'a point ôté le beurre, ce qui le rend assez gras, & d'un goût fort agréable. S'il s'abstenoit du fromage en question, ou qu'il en mangeât d'une autre espece, bien-tôt la démangeaison cessoit, & il ne paroïssoit plus d'ascarides.

Il ne paroît donc pas bien surprenant que de ces œufs qu'on avale il en résulte des vers, puisque la chaleur & l'humidité contribuent si fort à les faire éclore. Il reste cependant une difficulté. C'est qu'on ne trouve guere hors du corps humain des vers semblables à ceux qui s'engendrent dans l'homme; en sorte qu'on ne sauroit être absolument certain que ces vers, qui sont si communs, proviennent d'autres vers pareils dont on auroit avalé les œufs. Voyez sur cela le paragraphe suivant.

§. 1360.

Ces vers font produits par les œufs des insectes qui vivent dans l'air, ou dans la terre, qu'on avale, & qu'un foible mouvement ne peut détruire.

ON a cru pendant très - long - tems, comme on fait, que les vers, ainsi que d'autres animaux, mais particulièrement les insectes, pouvoient naître de la pourriture. Mais après que l'industrie de tant d'illustres Physiciens nous eut dévoilé l'admirable structure & l'organisation singulière des insectes, on vit clairement qu'une cause informe qui agit sans vûe & sans dessein, comme la pourriture, ne pouvoit jamais donner l'être à un animal composé d'un si grand nombre de parties si différentes entr'elles, & disposées dans un ordre si merveilleux, dont le nombre & la situation respective ne varient jamais dans la même espece. Aussi le sentiment des Anciens à cet égard fut-il bientôt généralement abandonné. Ce qui avoit pu y donner occasion, c'est qu'ils avoient observé

que les insectes déposoient en effet plus souvent leurs œufs sur les corps actuellement en putréfaction, ou qui y ont une disposition prochaine, la chaleur qui accompagne la pourriture étant très-propre à les faire éclore, & les vers qui en proviennent trouvant ensuite un aliment tout préparé. C'est ainsi que pendant l'été, les mouches déposent très-promptement leurs œufs sur les chairs fraîches des animaux. Une seule mouche renferme dans son ventre, qui en est tout distendu, cinq cens œufs, & même davantage, qu'elle fait répandre en bien peu de tems sur toutes les viandes qui se présentent; & les vers qui sortent bientôt de ces œufs, gâtent promptement ces viandes destinées à la nourriture de l'homme. Beaucoup de personnes, qui croient fermement que les vers sont toujours le produit de la pourriture, ne sauroient se résoudre à manger de la chair où elles auroient apperçu le moindre vermisseau. Il est certain néanmoins que les mouches font choix, pour y déposer leurs œufs, des viandes les plus tendres & du meilleur goût, de même qu'elles savent choisir les plus excellens fruits pour loger sûrement ces œufs dans la pulpe molle & délicate de ces mêmes fruits.

158 *Maladies des Enfans.*

Elles n'épargnent pas même les animaux vivans ; avec leur aiguillon, qui est creux & qui contient un œuf, elles percent la peau & y laissent cet œuf ; le petit vers qui en sort ronge son domicile, l'enflamme, & se nourrit du pus qui résulte de l'inflammation. Bientôt il prend de l'accroissement & se change en chrysalide, d'où sortant sous la forme de mouche, il perce de nouveau la peau, & s'envole. C'est ce qu'on observe très-souvent dans les vaches.

Les mouches entrent aussi dans les narines des cerfs & des brebis, & y déposent leurs œufs. Une autre espèce de mouches vole autour des chevaux, & , saisissant le tems où cet animal fiente, il s'introduit dans l'anus, avant que son sphincter en ait fermé l'ouverture, & laisse ses œufs sur les parois de l'intestin. Il est une infinité de moyens par lesquels les insectes savent pourvoir à leur propagation, en se procurant un lieu commode, une chaleur convenable, & une nourriture facile. On peut consulter sur tout cela Swammerdam, Valisneri, Redi, Reaumur, Lionnet, Bonnet, & plusieurs autres Naturalistes qui ont recueilli ces faits avec une industrie merveilleuse & un travail infatigable.

De plus, les Physiciens ayant découvert dans l'eau, qui a été exposée à l'air, ou dans laquelle on a fait infuser quelque partie de plantes, un nombre infini de petits animalcules, quoiqu' auparavant on n'y apperçût rien de tel par le microscope, on en a conclu que l'air que nous respirons est tout rempli d'êtres vivans; & comme la terre de son côté en est pareillement couverte il n'a pas paru fort étonnant que les œufs de ces animalcules, qu'on ne sauroit s'empêcher d'avalier, vinssent aussi à éclore dans le corps.

Mais lorsque l'infatigable industrie de quelques grands Naturalistes leur eut fait découvrir que les insectes étoient de différens sexes & qu'ils s'unissoient ensemble, ainsi que les autres animaux; que certains avoient en même tems les deux sexes, & ne laissoient pas de s'unir par un double coït avec les insectes de la même espece; & qu'enfin entre tous ces différens insectes, il n'y en avoit que quelques-uns de vivipares, tandis que le plus grand nombre étoit ovipares, on en vint à croire que c'étoit une loi générale chez les insectes de se propager par les œufs qu'ils déposoient dans des matrices propres à

160 *Maladies des Enfans.*

les faire éclore, ou à la maniere des vivipares; d'où l'on tira cette conséquence que les vers qui s'engendrent dans le corps humain, proviennent ou de petits insectes qu'on avale tout vivans, ou de leurs œufs: & comme on découvrit dans les animaux vivipares même des œufs & des ovaires, il fut enfin reçu assez généralement que *tout animal vient d'un œuf.*

Il étoit réservé à un Physicien plein de génie, & amateur passionné de l'Histoire (i), de découvrir un nouveau moyen de propagation dans les insectes. Il avoit vu dans l'eau un certain corpuscule, qui se laissoit aisément appercevoir à l'œil nud & sans microscope, & qui ressembloit assez bien par la forme & par le volume à la graine de chardon bénit. Il hésita d'abord s'il appartenoit à la classe des végétaux ou des animaux. Mais il s'assura par un examen attentif, qu'il avoit un mouvement local, qu'en tendant ses filets il attrapoit les petits vermiculeux qui nageoient dans l'eau, qu'après les avoir saisis, il les approchoit de sa bouche & les avaloit; d'où il conclut, avec raison, que

(i) M. de Trembley, Mémoires pour servir à l'Histoire d'un genre de polypes d'eau douce.

Ce corpuscule étoit un véritable animal. Il lui donna le nom de polype d'eau douce, parce qu'il ressembloit par ses filets, & par le reste de son corps, au poisson qu'on appelle ainsi.

M. de Trembley vit ensuite avec la plus agréable surprise, qu'il sortoit du corps de l'animalcule un autre polype semblable au premier, de la même manière que les branches d'un arbre sortent du tronc; qu'il croissoit promptement, & qu'encore attaché au corps de sa mère: il lui disputoit déjà la proie. Quelquefois il s'en séparoit de lui-même, & après cette séparation, il nageoit, dévorait les vermisseaux, les digéroit, & les rendoit ensuite par le fondement. D'autres fois, avant de se séparer, il donnoit naissance, de la même façon, à un polype semblable à lui, qui, dans les tems chauds, étoit bientôt aussi fécond que sa mère & son ayeule. C'est ainsi que cet animalcule à plusieurs jambes, présentait à l'avidité de l'Observateur, le singulier spectacle d'un corps qui tenoit un certain milieu entre l'animal & le végétal, jouissant d'un mouvement local, & poursuivant sa proie comme l'animal, & se propageant à la manière des plan-

162 *Maladies des Enfans.*

tes. Car le polype, comme je l'ai dit, sortoit du polype, tout comme dans les arbres les branches naissent du tronc.

M. de Trembley découvrit des choses encore beaucoup plus surprenantes. Lorsqu'il coupoit le polype par le milieu, il sortoit de la tête une nouvelle queue, & de l'extrémité de la queue une nouvelle tête, qui tenoit au tronc. La même reproduction avoit lieu quand on coupoit le polype en deux selon sa longueur. M. de Trembley a poussé ces divisions & soubdivisions jusqu'à partager un seul polype en soixante portions, dont chacune devenoit un polype nouveau. En outre, par une adresse singulière, & peu commuue, il est parvenu à retourner tout le corps de l'animal comme un doigt de gant, enforte que sa surface intérieure devenoit extérieure, & cette dernière intérieure. Après une opération aussi fatigante pour l'animal, il devoit encore sa proie, & après avoir donné naissance à beaucoup d'autres polypes, il reparut encore sous sa première forme.

J'ai vu de mes propres yeux une partie de ces merveilles, M. de Trembley ayant bien voulu, par un effet de sa politesse ordinaire, m'en rendre le

témoin ; & en marchant , quoique de loin , sur les traces d'un si grand maître , j'ai tâché de répéter moi-même quelques-unes de ses expériences. On en a fait de pareilles dans la suite avec succès sur des insectes plus considérables , tels que les vers de terre & les sangsues , &c. bien qu'ils ne soient pas aussi féconds que les polypes.

Nous tirerons du moins cet avantage de ces découvertes , de ne point tant nous hâter d'établir des regles générales , lors même qu'elles paroissent appuyées sur de nombreuses observations ; car il nous reste peut-être encore une infinité de choses à découvrir qui contrediront ces loix. Personne n'ignore que les plantes se propagent par la semence ; mais ce n'est pas l'unique moyen de propagation. Elles peuvent se multiplier aussi par l'écorce , les branches , les feuilles & les racines. Si on coupe celles de certaines plantes en plusieurs morceaux , & qu'on les mette dans une terre fertile , il en viendra un arbre semblable à celui qui a fourni ces racines. J'ai vu dans le jardin de l'Empereur , que l'aloës , appelé prolifique , jette une grande tige à plusieurs branches chargées de fleurs. Quand cel

les-ci font tombées , il paroît sur la même tige des milliers de petites plantules , qui tombant elles-mêmes à leur tour , propagent merveilleusement l'espece. Or , comme il y a pour les plantes , non un seul moyen de propagation , mais plusieurs , n'en seroit-il pas de même pour les animaux ? Assurément le polype n'est pas rendu fécond par l'accouplement ; mais il a dans soi , & dans chacune de ses parties séparées du tout , la faculté de se reproduire lui-même. Les célèbres Naturalistes ci-devant cités , ont observé que certains insectes étoient vivipares en été , & ovipares en automne. On en a trouvé d'autres qui étoient féconds , & donnoient naissance à des insectes vivans , sans aucune communication avec des individus de leur espece. Ces nouveaux insectes , au sortir du ventre de la mere , tenus à l'écart , & soigneusement gardés dans des vaisseaux de verre bien bouchés , où ils étoient renfermés solitairement un à un , ne laissoient pas d'engendrer , dans le tems , des foetus vivans ; & il en étoit de même de ces derniers gardés avec les mêmes précautions. Cette expérience a toujours réussi pendant plusieurs générations successives.

Ces observations , & d'autres encore qu'on est en droit d'attendre de l'industrielle sagacité des grands hommes qui cultivent aujourd'hui avec tant de succès l'Histoire naturelle , jetteront peut-être enfin un plus grand jour sur la génération & la propagation des vers dans le corps humain. C'est assez du petit détail où nous sommes entrés ici à ce sujet ; car nous aurons occasion d'y revenir encore au paragraphe 1363 , en parlant des vers qui se trouvent le plus communément dans l'homme , je veux dire ceux des premières voies.

Si on considère le nombre prodigieux des insectes , & l'extrême facilité avec laquelle leurs œufs , tant grands que petits , peuvent s'introduire dans le corps humain avec l'air , les alimens , ou la boisson , on ne sera pas fort surpris de ce qu'il se trouve si souvent des vers dans l'estomac & les intestins. La difficulté paroïssoit un peu plus grande lorsqu'on rencontroit des vers dans d'autres parties du corps , dont l'accès ne sembloit pas , à beaucoup près , si facile. Ruysch ayant trouvé des vers , non-seulement dans le foie , dans le conduit cystique , dans le pore biliaire , & la vésicule du fiel des moutons , (ces

vers auroient pu venir plus aisément dans les parties par la voie des intestins) mais souvent encore dans les reins de ces animaux, & une fois dans ceux de l'homme, & , qui plus est, dans les artères des chevaux, même pendant la vie ; ayant lu en outre, chez de grands auteurs, qu'on en avoit trouvé jusques dans le cerveau ; il avoue qu'il commença de douter si tous les animaux tiroient leur origine d'un œuf, comme le disent Harvée & ses sectateurs. D'ailleurs, il ne comprend pas, dit-il, comment de tendres insectes, ou leurs œufs, auroient pu résister à l'action de l'estomac & des intestins, qui fait subir aux alimens les plus solides de si grandes altérations. Il ajoutoit encore que jamais homme n'a vu hors du corps humain des vers semblables à ceux qu'on y trouve. (Nous examinerons ce point ci-après.) Mais il est à remarquer que le même Ruysch, dans la 64^e. de ses observations de Chirurgie & d'Anatomie (k), où ont lit ce que nous venons de rapporter, a fait graver la figure d'un tænia, qui avoit été tiré du corps d'un poisson. On peut consulter encore

(k) On trouve ces observations traduites en François à la suite d'une édition de l'Anatomie de Palfin.

cé que nous avons dit sur les vers dans une autre occasion (l).

Les Médecins de l'antiquité, qui ont écrit sur cette matière, paroissent aussi n'avoir sçu que penser sur l'origine des vers dans l'homme, particulièrement en ce qui regarde le tania, dont la longueur égale presque quelquefois celle de tout le canal intestinal. Voici comme *Ætius* s'exprime à ce sujet. « Le vers » large, si on peut l'appeller du nom de » vers, tire son origine de la tunique » interne des intestins grêles, laquelle » se change en un certain corps vivant » qui mord continuellement l'estomac, » & cause une faim infatiable ».

On lit dans les Auteurs des observations très-singulieres sur les vers trouvés dans les diverses parties du corps. Le célèbre *Duverney* rapporte dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences (m), qu'un enfant de cinq ans s'étoit toujours plaint d'une douleur violente vers la racine du nez. Il fut malade pendant trois mois d'une fièvre lente, à laquelle succéderent de fortes convulsions. Après la mort, on lui

(l) Voyez les Aphor. de Boerh. avec les Comment. de M. Van-Swieten, §. 916.

(m) Année 1700. Hist. pag. 39.

trouva dans le sinus longitudinal supérieur du cerveau, un ver long d'environ cinq pouces, qui ressembloit à un ver de terre. On auroit pu soupçonner que ce n'étoit qu'une concrétion polypeuse, telle qu'il s'en forme souvent dans ce sinus, laquelle auroit pu en imposer pour un ver; mais l'auteur ajoute que ce ver vécut depuis six heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi. Il paroît, au reste, qu'il étoit du genre des vers ronds, qui ont assez de ressemblance avec les lombrils.

Baglivi raconte, dans une lettre écrite à feu M. Andry (n), qu'un homme de quarante ans commença à sentir tout-à-coup des douleurs très-fortes dans l'estomac & les parties circonvoisines. Huit jours après survinrent des mouvemens convulsifs extraordinaires, qui revenoient à chaque demi-quart d'heure, & qui le prenoient tout à coup par tout le corps; ils devenoit alors extrêmement pâle, & étoit sans force. L'accès fini, le malade reprenoit ses forces, & se portoit aussi bien qu'auparavant. Ces accès, pendant huit jours, retourne-

(n) De la génération des vers. Paris, 2 vol. in-12. 1. édition, 1741. Tom. I. pag. 101 & 102.

rent

vent si ponctuellement à chaque demi-quart d'heure, tant du jour que de la nuit, qu'une horloge n'auroit pas été plus juste. Les huit jours étant passés, les mouvemens convulsifs ne revinrent que de deux heures en deux heures; & peu de tems ensuite le malade fut attaqué de douleurs de poitrine & d'estomac si violentes, qu'il en mourut. Il disoit en mourant qu'il se sentoit déchirer le cœur & les entrailles comme par des chiens. Après la mort on lui trouva dans le péricarde un ver vivant, long d'un palme, tout noir & velu, le cœur un peu livide, & toutes les autres parties dans leur état naturel (o).

Le célèbre M. de Senac (p) ayant vu des concrétions polypeuses rouges qui ressembloient parfaitement à des vers, révoque en doute les histoires qu'on nous a données de vers trouvés dans le cœur ou le péricarde. Il dit cependant

(o) Ce genre de vers, dont parle M. Baglivi, peut causer quelquefois des morts subites. Sphererius raconte chez Schenkus (*lib. 2. de corde*) qu'un gentilhomme de Florence, s'entretenant un jour avec un étranger dans le Palais du Grand Duc de Toscane, tomba mort tout d'un coup; que comme on craignit qu'il n'eût été empoisonné, on l'ouvrit, & qu'on lui trouva dans la capsule du cœur un ver tout vivant. Andry, de la génération des vers, Tom. II. pag. 437.

(p) Traité de la structure du cœur, Tom. II. p. 437.

J. Partie,

H

que feu M. de la Peyronie l'avoit assuré avoir trouvé dans plusieurs chiens des pelotons de vers entre la base du cœur & le péricarde, & dans les ventricules mêmes. D'où il conclut qu'il n'est point du tout impossible qu'il se rencontre aussi quelquefois des vers dans le cœur de l'homme.

Mais comme le cœur est exactement renfermé de toutes parts dans le péricarde, n'ayant de connexion avec aucune partie du corps, si ce n'est avec lui-même par le moyen de ses vaisseaux, il s'enfuit que l'œuf du ver, ou telle autre chose d'où il tire son origine, a dû être porté en cet endroit-là par les vaisseaux. Or, de quelle petiteffe ne doivent pas être les vaisseaux qui vont s'ouvrir à la surface du cœur ou du péricarde, où ils exhalent une rosée extrêmement fine pour tenir ces parties continuellement humectées? Mais la semence ou les œufs de l'insecte ont dû s'ouvrir une route à travers des tuyaux plus déliés encore, s'il est vrai, comme on l'assure dans le *Sepulchretum* de Bonet (9), qu'Adrien Spigelius ait trouvé un petit ver dans l'humeur vitrée de l'œil d'un cheval.

(9) *Lib. I. Obs. VI. sect. XVIII. Tom. I. pag. 422.*

On a découvert par le microscope dans les eaux stagnantes & dans les infusions des plantes, de très-petits animalcules, qui, s'ils étoient mêlés avec nos liqueurs, pourroient très-bien passer à-travers les dernières filieres des vaisseaux; mais on n'a point d'observations qui prouvent que ces petits animalcules puissent jamais prendre un volume aussi considérable que les vers du corps humain, comme, par exemple, d'une palme, ou davantage.

Il n'y a donc pas lieu d'être surpris, que de très-habiles Naturalistes aient fait tant de difficultés contre l'hypothese de la génération des vers dans le corps humain, par les œufs qu'on avale. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner en détail toutes ces difficultés. Il suffit à un Médecin de connoître les signes de la présence des vers dans le corps, de prévoir les maux qu'ils sont capables d'occasionner, & de savoir les moyens d'expulser ces hôtes incommodes & dangereux. Ceux qui seront curieux d'approfondir ce point d'histoire naturelle, pourront consulter d'autres écrivains (1), & particulièrement M. le Clerc qui a rassem-

(1) Voyez les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, an. 1709. Hist. pag. 29.

172 *Maladies des Enfans.*

blé & discuté les objections de part & d'autre dans son Histoire des Vers plats (s), (Lib. I, Cap. xiv, pag. 546 & seq.). Swammerdam (t), ce Naturaliste si éclairé & si exact, après avoir attentivement considéré la chose par tous les côtés, dit enfin : « Qu'il est très-difficile d'expliquer comment les vers s'engendrent dans les animaux vivans, » &c... Quant à moi, ajoute-t-il, j'avoue qu'on m'a si peu proposé d'expériences solides sur cet article, que je ne vois rien jusqu'à présent à quoi je puisse m'attacher ; & bien que j'aie trouvé beaucoup de vers de figures très-différentes, dans les animaux vivans, terrestres, aquatiques, oiseaux, je ne puis rien dire de certain & d'assuré sur leur origine ».

Il n'est donc pas étonnant que les plus sçavans Médecins aient été d'opinions si différentes, lorsqu'il s'est agi d'expliquer celle des vers de l'homme. Quelques-uns ont prétendu qu'on devoit à peine les regarder comme une maladie. On a trouvé à la partie supérieure de l'estomac d'un serpent à écailles des Indes, un sac rempli de près de

(s) *Hist. nat. & medic. sator. Lumbric.*

(t) *Bibli. natur. Tom. II, pag. 708, 709.*

mille vers vivans , de la grosseur & de la longueur des aiguilles à coudre , & il ne paroît pas que dans ce serpent ces vers fussent une maladie , puisqu'on a trouvé dans un autre serpent de la même espece un sac plein de vers , semblables en tout aux premiers. On a vu pareillement une grande quantité de vers dans l'estomac d'un tigre (u), & des observations récentes ont confirmé la même chose. En outre , comme chaque espece d'animal , & même de plantes , a quelque espece d'insecte qui s'y attache particulièrement , on a soupçonné que les vers pourroient bien aussi être de quelque utilité au corps humain , ou du-moins convertir à leur usage des sucs qui nous sont superflus , & vivre ainsi à nos dépens sans nous causer cependant aucun dommage. Dans cette idée , on a cru qu'ils ne devenoient nuisibles , que lorsqu'à force de se multiplier , ou par telle autre cause , venant à manquer de nourriture , ils irritoient les parties où ils se trouvent. Hippocrate , comme nous le dirons ci-après , a cru que le tænia étoit aussi ancien que le genre humain. Cependant il paroîtra , je pense ,

(u) Mémoires de l'Acad. Roy. des Sciences , an. 1703 ; Hist. pag. 47.

174 *Maladies des Enfans.*

par ce qui nous reste à dire, que les vers ne sont pas aussi peu nuisibles à l'homme, que se le persuadent ceux dont nous venons de parler, quoiqu'il faille avouer qu'il est des personnes qui rendent quelquefois une grande quantité de vers, sans qu'il ait précédé aucun signe qui ait pu les faire soupçonner d'y être sujettes.

M. de Buffon, si célèbre dans l'Europe entière par son Histoire Naturelle, après avoir considéré ce que le subtil M. Needham (*) a découvert touchant les vaisseaux séminaux du polype de la seche & du calmar, en est venu à penser que tous les corps vivans, ou végétaux, contiennent certaines parties organiques, qui, quoique vivantes, ne sont cependant ni animaux ni végétaux, mais quelque chose qui tient le milieu entre l'animal & le végétal. Les animalcules qu'on découvre dans la semence par le microscope, ne sont, selon M. de Buffon, que ces mêmes molécules organiques, & non de véritables animaux, bien qu'elles aient la faculté de se mouvoir. Il y a dans tous les alimens, pris du regne animal & végétal, des parti-

(*) Nouvelles découvertes par le microscope de L. Needham, pag. 60 & suivantes.

cules , qui , à l'aide d'un certain moule intérieur , deviennent des molécules organiques vivantes , tandis que le résidu de la nourriture , qui en est comme la partie brute , après s'être séparé de ces molécules actives , est expulsé du corps , comme inutile. C'est à ces molécules organiques que l'Auteur attribue la nutrition & l'accroissement des animaux. Rassemblées dans certains réservoirs destinés à cet usage , elles forment la liqueur prolifique de l'animal. Lorsqu'elles se trouvent ramassées en grande quantité dans des lieux où elles peuvent s'unir , M. de Buffon croit qu'il peut en résulter , dans le corps même de l'animal , d'autres animaux , tels que les tænia , les ascarides , les vers qu'on trouve quelquefois dans les veines , les sinus du cerveau , le foie , &c. Car ces animaux , selon M. de Buffon , ne sont pas formés par d'autres animaux de la même espece , & ils ne s'engendrent pas de la maniere ordinaire ; ils sont produits par la matiere organique qui sert à la nutrition , lorsqu'il arrive à cette matiere de s'extravafer , ou qu'elle manque d'être resorbée par les vaisseaux absorbans. En un mot , M. de Buffon regarde comme très-probable

H iv.

que cette substance productive, toujours active, & tendant continuellement à l'organisation, peut engendrer des vers, & autres petits animalcules de différente espèce, selon la diversité des lieux & des matrices où elle se rassemble.

Tout ce que cet éloquent Philosophe a écrit sur cette matière (y), est très-digne d'être lu; mais son opinion, quoique très-ingénieuse, paroît être exposée à de grandes difficultés.

Aussi le sentiment qui est encore le plus en vogue, suppose que les vers s'engendrent dans l'homme des œufs qui viennent du dehors, & qu'ils se multiplient dans le corps à la manière des autres animaux. « Quoique ce sentiment, dit le célèbre Gaubius (z), dans sa Pathologie (§. 587, pag. 302), ait aussi ses difficultés qui ne sont pas aisées à résoudre, elles ne sont pas telles cependant qu'on ne puisse espérer un jour d'y répondre à l'aide de plus grandes recherches. Quand la nature elle-même nous a suggéré un système, on ne doit pas d'abord l'abandonner,

(y) Histoire naturelle générale & particulière, Tom. II. pag. 18, 19. & suiv. & pag. 258 & suivantes.

(z) *Institut. patholog.*

» parce qu'il présentera quelque en-
 » droit foible, à cause des bornes étroi-
 » tes de nos connoissances ». Ce systé-
 me suppose, comme on voit, qu'il exi-
 ste hors du corps humain des animaux
 semblables à ceux qui y prennent nais-
 sance; sur quoi, voyez ci-après le pa-
 ragraphe 1363.

§. 1361.

Ils font leur nid dans la pituite
 intestinale ou gastrique, y sont
 échauffés, y font des petits, & y
 prennent de l'accroissement.

Comme les vers dans l'homme rési-
 dent principalement dans les premières
 voies, & que l'opinion la plus répan-
 due leur fait tirer leur origine, comme
 nous l'avons dit, des œufs qu'on avale,
 il a paru vraisemblable que ces œufs se-
 roient détruits par le mouvement péri-
 staltique des intestins, ou que s'ils y ré-
 sistoient, ils seroient du-moins chassés
 par l'anüs avec les gros excréments, s'ils
 ne s'attachoient avec force aux parois
 du canal intestinal, quelle que soit la
 cause de cette adhésion.

Hv

178 *Maladies des Enfans.*

On fait que l'estomac & les intestins sont enduits naturellement d'une mucosité bienfaisante qui en lubrifie toute la surface intérieure, qui les défend contre toute acrimonie, & contre l'aspérité de certains alimens que les personnes voraces ne se donnent pas toujours le tems de mâcher suffisamment avant de les avaler. Ce mucus pourra fournir un nid assez commode aux œufs des vers, où ils trouveront tout-à-la-fois une chaleur douce pour les faire éclore, & une forte de glu qui les fera adhérer assez fortement aux parois des intestins, pour que ni le mouvement péristaltique de ces organes, ni les matieres chyleuses & fécales qui en parcourent le canal, ne puissent les entraîner. Au reste, comme la mucosité dont il s'agit, est plus abondante chez les jeunes gens, on a cru que c'étoit la raison pourquoi ils étoient plus souvent travaillés des vers; & il n'est pas étonnant qu'on ait quelquefois trouvé ces derniers entièrement recouverts de cette mucosité.

§. 1362.

C'est pourquoi il s'en forme rarement chez les adultes, si ce n'est

dans ceux qui sont languissans & leucophlegmatiques.

Comme il y a plus de sécheresse chez les adultes, & que la bile & toutes les humeurs qui vont se dégorger dans le canal intestinal ont plus d'activité que chez les enfans, ils sont par cette raison moins souvent attaqués de vers, à moins qu'ils ne soient farcis d'humeurs lentes, froides & muqueuses, comme les leucophlegmatiques. On peut consulter ce que nous avons dit à ce sujet dans une autre occasion (a), en parlant de la *glutinosité spontanée*.

Il est certain néanmoins que tous les adultes, même ceux qui jouissent de la meilleure constitution, ne sont pas pour cela exempts de vers; mais comme tout le corps a chez eux plus de fermeté, & que le système des nerfs y est moins mobile & moins irritable, les vers souvent n'y produisent pas d'aussi grands désordres que chez les enfans. Ils en ont même assez souvent, sans le savoir, qui sont chassés fortuitement par les reme-

(a) Aph. de Boerh. avec les Comment. de M. Van-Swieten, de la traduction de M. Moubert, Tom. I. §. 63 & suiv.

180 *Maladies des Enfans.*

des, sur-tout par les purgatifs. Ils for-
tent aussi quelquefois dans le tems d'une
maladie aiguë sans qu'on s'y atten-
de; ce qui a fait dire à Hippocrate (b):
« Qu'il est avantageux pour le malade,
» vers le tems de la crise, de rendre par
» les selles des vers ronds, conjointe-
» ment avec les déjections ». Comme
les crises sont accompagnées de beau-
coup de troubles dans le corps, & de
grandes altérations dans les humeurs,
il n'est pas bien surprenant que les vers
ronds, qui sont assez mobiles, soient
chassés de leur domicile. Ainsi l'évacua-
tion des vers, en pareil cas, paroît bien
désigner la commotion ou le trouble cri-
tique, mais non pas toujours un évé-
nement favorable. En effet, si les hu-
meurs tombées en putréfaction, par
l'effet de quelque grande maladie, se
précipitent par les selles, il est certain
que les vers seront entraînés par les ma-
tières corrompues, mais l'événement
n'en fera pas moins funeste. C'est ainsi
qu'on lit dans les *Epidémies* d'Hippocra-
te (c), le cas d'un homme, qui, s'étant
mis à table pour diner, tout en chaleur,
fut saisi, après avoir beaucoup bu, d'une

(b) *In prognostic.*(c) *Lib. 1. text. 12. Egrot. 629.*

douleur inflammatoire à l'hypocondre. La fièvre étoit aiguë, & accompagnée de mauvais symptomes. Le 7 il rendit par *irritation & avec trouble des matieres fluides par les selles, mêlées de vers*; ce qui ne l'empêcha pas de périr le 11, cette évacuation n'ayant produit aucun soulagement.

C'est ainsi encore qu'on a observé à Béziers en 1730, une épidémie vermineuse dont furent attaquées un grand nombre de personnes. Dans les autres tems les habitans de cette ville étoient, à la vérité, assez sujets aux vers, mais cette année il n'y avoit ni sexe, ni âge, ni tempérament qui en fussent exempts, & les attaques en étoient si vives, que quelques-uns y succomberent, malgré tous les remedes qui furent sans effet. Il en falloit d'assez forts pour chasser par haut & par bas les vers dont la plus grande partie sortoit tout vivans du corps (d).

Il est très-commun dans les camps de voir les soldats, qui ont la dysenterie, des fièvres intermittentes, remittentes ou continues, rendre des vers par les selles. Les vers rendus par les malades,

(d) Mém. de l'Acad. Roy. des Sciences, année 1730, Hist. pag. 42.

182. *Maladies des Enfans.*

dont parle M. Pringle (e), étoient des vers ronds. Cet illustre Médecin avertit qu'on ne doit pas regarder ces vers comme la cause de la dyfenterie, ou des fievres, mais seulement comme les ayant rendues plus dangereuses. On a fait dans notre armée la même observation; d'où l'on voit qu'il se trouve assez souvent chez les adultes, livrés à des travaux pénibles, des vers qui auroient resté dans leur corps, s'il n'étoit survenu des maladies qui les en ont chassés; car il est de la plus grande vraisemblance que ces vers existoient avant la maladie.

D'ailleurs, on observe assez communément le tania, ou ver plat, chez les adultes.

§. 1363.

Il y en a de ronds, de larges, & de l'espece qu'on nomme ascarides.

CEs trois especes se rencontrent plus fréquemment dans l'estomac & les intestins de l'homme; ainsi c'est d'eux principalement que nous avons à parler

(e) Observ. sur les maladies des Armées, Tom. I. p. 12 & 38.

en donnant l'histoire & le traitement des vers ; quoiqu'il soit certain qu'il s'est quelquefois trouvé dans les mêmes lieux d'autres especes d'insectes , ce qui n'a rien de fort étonnant. En effet , si les œufs fécondés de ces insectes sont portés dans ces parties , la chaleur & l'humidité doivent naturellement les y faire éclore. On lit dans les auteurs plusieurs observations de grenouilles & de lézards qui ont été rejetés par les selles ou le vomissement. Pendant le printems , les grenouilles déposent leur sperme dans les eaux stagnantes , & il se trouve des gens assez mal-avisés pour boire de ces eaux , lorsqu'ils sont pressés par la soif. Il paroît qu'une telle cause , ou d'autres semblables , peuvent donner lieu dans le corps humain à la production de certains insectes , entierement différens des vers qui s'engendrent communément dans les premières voies. Un Indien , âgé de 36 ans , étoit attaqué depuis long-tems d'une douleur considérable dans le bas-ventre ; comme les Indiens sont fort sujets aux vers , un Médecin lui fit prendre du *semen-contra*. Peu de tems après , les douleurs diminuerent , & il rendit par le fondement un ver mort de la longueur de 76 pouces qua

184 *Maladies des Enfants*

tre lignes, & d'un tiers de pouce de diametre. Ce ver étoit rond, d'un jaune pâle; il avoit une tête dure; & depuis cette tête jusqu'à la queue, on y comptoit 117 anneaux cartilagineux, tous entiers. Dès que le ver fut sorti, la douleur disparut entierement; le visage reprit une couleur vive, & dans la suite l'Indien ne se plaignit plus d'aucun mal (f). Il est clair que ce ver étoit totalement différent du ver rond ordinaire de l'homme.

On lit encore, dans un ouvrage Italien (g), un autre cas très-singulier. Un enfant de condition, fils unique d'une mere veuve, étoit travaillé de vers, avec de grandes douleurs dans le bas-ventre, de convulsions, &c. Ce malheureux enfant croyoit sentir remuer dans son estomac un serpent qui lui déchiroit les entrailles. Les amers, les antihelminthiques, & les purgatifs, loin de calmer la douleur, en augmentèrent la violence. Le diagrede produisit même des convulsions. Le célèbre Médecin qui rapporte ce fait, voyant que tous

(f) Feuillée, Journal des Observat. physiq. &c. t. I. pag. 421.

(g) Gallo, dissertaz. dell'uso del latte, Tom. II. pag. 115. & suiv.

les irritans aigriffoient le mal , lui fit avaler une assez grande quantité de lait de vache , lequel appaisa presque sur le champ toutes les douleurs. Etant revenues , le lait les fit encore disparoître. Mais un autre Médecin ayant donné un purgatif , tous les accidens reparurent avec violence. Le lait ramena encore le calme. Enfin la mere fort inquiète sur l'état de son enfant , en confia entièrement le soin au célèbre Gallo. Celui-ci voulut essayer s'il ne seroit pas possible d'attirer le ver du côté de la bouche , en l'alléchant par l'odeur du lait , dans l'espérance qu'il fortiroit peut-être de lui-même , ou qu'on pourroit du-moins le tirer , après l'avoir saisi. Cette tentative eut le plus heureux succès : à la troisieme fois , le ver monta à la racine de la langue , & on le tira avec des tenettes. Il étoit noir , rond & velu , un peu plus gros qu'une plume à écrire , & long de trente palmes d'Italie. Le Médecin le garda par curiosité dans son cabinet , pour perpétuer le souvenir d'un cas aussi surprenant.

Un homme étoit tourmenté depuis deux ans de coliques extrêmement fortes , accompagnées d'efforts violens pour vomir , & d'une faim presque in-

186 *Maladies des Enfans.*

fatiable. Il rendoit par l'anüs beaucoup de vers plats, & par intervalles, des pelotons entiers de ces vers. On lui prescrivit des pilules à prendre de tems en tems, avec une certaine décoction. Le malade impatienté de tant de souffrances, prit ces remedes plus souvent qu'on ne le lui avoit dit, ce qui le jetta dans des défaillances & des syncopes, pendant lesquelles il sembloit près de mourir. Il y avoit en même tems des grouillemens d'entrailles si forts, qu'on pouvoit les entendre à la distance de plus de trente pas. Il sortit enfin plusieurs vers dont quelques-uns étoient assez longs, particulièrement le dernier que le malade crut avec raison avoir été son plus mortel ennemi.

Ce ver sortit vivant. Il étoit long de seize pieds, & tenoit toujours la tête élevée à la hauteur d'un pied & demi; soit qu'il rampât à terre, soit qu'il se reposât, roulé en peloton. Jetté dans un vase d'eau, il s'y donna des mouvemens singuliers, tenant constamment sa tête élevée. Cette tête étoit noire & ronde comme un pois; le col étoit extrêmement grêle; il avoit deux yeux, & des éminences qui ressembloient à des vertebres. Le malade se porta dans

la suite parfaitement bien , se félicitant de sa témérité , laquelle étoit peut-être nécessaire pour sa guérison , ou qui du moins l'accéléra (h).

On parle dans les *Essais de Médecine d'Edimbourg* (i) , d'un ver rendu par l'anus , qui avoit un pied & demi de long , & un pouce & demi de diamètre ; lorsque M. Robertson , Peintre , le termina en présence de plusieurs Docteurs de l'Université. Il étoit d'abord bien plus gros , mais aussi-tôt que le malade l'eut rendu (ce dont il ne put venir à bout sans le secours d'un voisin , qui le lui tira en partie hors du corps) , il en fut si effrayé , que , s'imaginant que c'étoit un de ses intestins , il en coupa environ un pouce vers la queue , & lui plongea , une ou deux fois , la pointe d'un canif dans le corps , pour voir ce qu'il contenoit ; il en sortit une grande quantité de sang ; ce qui arriva encore lorsqu'on le lava six à sept fois dans l'eau. Le malade perdit lui-même beaucoup de sang en rendant ce ver , & ce qu'il en perdit , parut aller à quelques livres. Il en rendit aussi quelques caillots pendant

(h) Mémoires de l'Acad. Roy. des Sciences , année 1740. Hist. pag. 51.

(i) Tome II. art. 26. pag. 416.

plusieurs jours. Le ver étoit mort, lorsqu'il sortit par les selles. Il étoit formé de plusieurs grands anneaux semblables à ceux des vers de terre. Les interstices qui sont entre chaque jointure, étoient d'une couleur brune, pareille à celle du chocolat. Les jointures étoient plus pâles, ou plutôt elles étoient de couleur de chair livide. La tête de cet animal étoit beaucoup plus petite que son corps, quoiqu'elle fût aussi formée par interfection; elle ressembloit beaucoup au bec d'un canard; elle étoit aplatie en dessous, & l'on y voyoit une espece de bande qui descendoit le long du col, & qui se portoit, selon la longueur du corps, jusqu'à la queue où tous les anneaux & les jointures paroissoient se terminer. Cette bande étoit assez semblable à celle qui regne le long de la partie supérieure de l'intestin *colon*; il avoit l'ouverture de la bouche triangulaire, comme la sangsue. Le malade écrivit depuis qu'il avoit rendu un autre ver semblable au premier, ou même plus gros, mais qu'il étoit sorti par morceaux.

Il nous seroit facile de rassembler ici quantité d'autres faits pareils; mais ceux que nous venons de rapporter,

suffisent pour prouver qu'il s'est trouvé quelquefois dans l'estomac & les intestins de l'homme d'autres insectes, outre les vers ronds, les larges & les ascariques, dont nous avons maintenant à parler en particulier.

LES VERS RONDS. Ce sont ceux qu'on rencontre le plus souvent dans les intestins. Comme ils ressemblent assez, par l'extérieur, aux vers de terre dont il se trouve une grande quantité par-tout; plusieurs ont cru qu'ils tirent leur origine de ces derniers dont les œufs s'infiltrant dans le corps, de quelque manière que ce puisse être. C'est ainsi que le célèbre (k) Linnæus prétend que ces deux sortes de vers sont exactement de la même espèce; ce qui est encore le sentiment d'un autre Écrivain (Scopoli) (l), très-versé dans l'histoire naturelle. « Cela est prouvé, dit-il, par la structure, l'habitation, la manière de vivre, la fécondité & la nature du venin, qui sont les mêmes dans les deux vers ». Ils se ressemblent assez par la fécondité, mais ni l'habitation, ni le genre de vie ne sont les mêmes, à beaucoup près. Les lombrils restent dans

(k) *In system. nat. pag. 85.*

(l) *De Hydrarg. idriens. tentamin. 157.*

la terre, dont ils se nourrissent ; on la leur trouve dans le corps, & ils la rendent par l'anüs. Les vers ronds, dans l'homme, résident dans les intestins, & leur nourriture est très-différente. Les vers de terre d'ailleurs ont un vrai sang rouge, selon Swammerdam (m), & des pieds, ou du-moins cet observateur leur a découvert quelque chose qui en approche. Ce même Auteur (n) trouve ridicule l'opinion de ceux qui veulent que les vers de l'homme tirent leur origine des œufs des vers de terre qu'on avale, cette dernière sorte de vers exigeant une nourriture bien différente. Mais il croit que les vers humains peuvent provenir des œufs d'insectes qui ont vécu eux-mêmes dans les intestins d'autres animaux. On ne voit encore par aucune observation, que les vers de l'homme, non plus que les vers de terre, aient jamais subi aucune métamorphose. Il n'est pourtant pas impossible que certains insectes se transforment dans les intestins mêmes d'animaux vivans. Nous avons parlé au paragraphe 1360, d'une sorte de mouche, qui, s'insinuant dans l'anüs des che-

(m) *Bibli. nat. pag. 220. 247.*(n) *Ibid. p. 720.*

vauz, y laisse ses œufs; ceux-ci venant à éclore, il en fort, avons - nous dit, un ver, qui, après un certain tems, se change en nymphe ou en chrysalide, & cette dernière en mouche.

On a trouvé dans les animaux des vers ronds, semblables en tout à ceux de l'homme; (nous parlerons des autres ci-après). Le célèbre Vallisnieri en a trouvé dans les intestins des jeunes veaux, de ceux mêmes qui étoient encore. Il les a disséqués avec toute la dextérité qu'on lui a connue, & il s'est assuré par-là, que la conformation intérieure n'est pas la même que celle des vers de terre. Il leur a trouvé au reste, au rapport de M. le Clerc, une prodigieuse quantité de véritables œufs. Je cite ici M. le Clerc, parce qu'il a rassemblé dans son *Histoire Naturelle & Médicinale des Vers plats* (pag. 222 - 252), les observations de Vallisnieri & de Redi sur cette matière.

L'illustre Tyson (o) a disséqué pareillement des vers ronds de l'homme, qu'il a trouvés aussi totalement différens des vers de terre. Il croit avoir découvert une diversité de sexe dans les premiers, & il a fait dessiner le mâle & la femelle

(o) *Transactions philosophiques,*

192 *Maladies des Enfans:*

disséqués. Il a fait représenter aussi les vaisseaux féminaux dans les deux sexes, & les œufs vus au microscope, dont il pense que le nombre se montoit à plus de dix mille dans un seul ver. On n'aura pas de peine à croire que tous ces œufs n'éclosent pas dans le corps; il est probable qu'il en sort une grande partie par les selles, lesquels peuvent ensuite propager l'espece, s'ils trouvent le moyen de rentrer encore dans le corps des hommes, ou d'autres animaux, où ils rencontrent encore leur domicile naturel & leur nourriture accoutumée. Il y a du célèbre Lister, dans les Transactions (p) Philosophiques, une observation singulière qui paroît favoriser cette conjecture. Une jeune fille de huit ans, avoit un ulcère fort douloureux près de la malléole. Le Chirurgien appliqua sur cet ulcère un jeune chat qu'il avoit fendu par le milieu. L'ayant ôté dans la suite, il trouva, partie dans le corps du chat, & partie dans l'ulcère, au moins soixante vers, qu'il en retira. Le chat fut appliqué de nouveau, & Lister se trouva présent, lorsqu'on l'ôta pour la seconde fois. Il ne vit alors qu'un seul

(p) *The philosoph. transact. &c, Abrigd. tom. III. page 122.*

ver, mais très-vigoureux & très-agile. On fit, après cela, des injections dans l'ulcere, qui en firent sortir plusieurs autres vers morts. Notre auteur examina attentivement ces vers, & voici ce qu'il en dit. « J'affirme que ces vers, » autant que j'ai pu en juger (& il m'a » été facile d'en faire la comparaison), » étoient de la même espece que les vers » ronds, que les enfans rendent si sou- » vent par l'anus. Ils avoient environ » trois à quatre pouces de long, & ils » étoient tous à-peu près de même gros- » seur, comme s'ils étoient fortis exac- » tement dans le même tems; cette gros- » seur étoit environ celle d'une grosse » plume de canard. Ils se terminoient » en une pointe aiguë par les deux ex- » trémités. Ils étoient roides, parfaite- » ment ronds, & sans divisions, ce qui » ne les empêchoit pas d'être fort agiles, » (j'entends les vivans). Au reste, ils » étoient plus blancs, que ne le sont les » vers ronds des premieres voies ». On voit par cette observation de Lister, que les vers ronds peuvent vivre de nos humeurs, non seulement dans l'estomac & les intestins, mais encore dans d'autres parties du corps.

Il est vrai que les mouches déposent
I. Partie. I

quelquefois leurs œufs dans les ulcères ; mais les vers qui en proviennent sont infiniment plus petits. On ne peut pas soupçonner non plus que les vers dont parle Lister aient été cachés dans les intestins du chat, avant de se montrer au-dehors ; le témoignage de cet auteur est ici du plus grand poids, & parce qu'il étoit juge très-compétent, & parce qu'il avoit examiné la chose avec la plus grande attention. Il faut donc que les œufs de ces vers aient été portés dans l'ulcère par les vaisseaux avec les humeurs, ou qu'ils s'y soient introduits du dehors, ce qui supposeroit que les vers ronds, ou du-moins leurs œufs, peuvent subsister hors du corps humain.

L'opinion attribuée au célèbre Fritschius (q), qui veut que les vers ronds ne soient que les enveloppes ou les nymphes des tænia, n'est point du tout soutenable. La dissection exacte du vers rond prouve décidivement le contraire. Car on ne trouve pas sous cette prétendue enveloppe un tænia, mais un canal alimentaire, un anus, une bouche, & un appareil très-distinct de vaisseaux séminaux, &c. On fait d'ailleurs que les insectes, lorsqu'ils sont cachés sous la

(q) *Vandæverèn, de vermib. intest. pag. 24.*

figure de nymphes ou de chrysalides, ne prennent aucune nourriture, & qu'on n'a jamais observé chez eux de grands mouvemens, tels que ceux qu'on remarque dans les vers ronds qui parcourent tout le canal intestinal jusqu'à l'estomac, & qui de l'estomac reviennent encore dans les intestins.

Au reste, quoique les célèbres auteurs ci-devant cités, aient trouvé de véritables œufs dans les vers ronds, on lit cependant dans Amatus Lusitanus une observation qui sembleroit prouver que ces vers sont de la classe des animaux vivipares. « Une fille, dit cet auteur, qui étoit travaillée de vers, & à qui on avoit négligé de faire des remèdes, en rendit un rond d'une grosseur très-considérable. Le pere de la fille en ayant écrasé la tête avec le pied, il sortit de cette tête plusieurs autres vers. La malade mourut peu de tems après ». (r)

Cette observation assez grossiere n'est appuyée que sur le témoignage du pere, qui, sans doute, n'avoit aucune notion de Physique & d'Histoire Naturelle. Si l'on montre un ver rond à des ignorans,

(r) *Amat. Lusitanus, curat. Medicin. cent. V. n. 46. pag. 513.*

196 *Maladies des Enfans.*

ils verront très-distinctement à travers la peau, les vaisseaux séminaux remarquables à leur couleur blanche, & diversément roulés les uns sur les autres; & ils prendront aisément ces vaisseaux pour des especes de petits vers renfermés dans un plus grand, auxquels ils ressemblent en effet assez bien. Ajoutez à cela que les vers ronds dans l'homme ont sur le tiers, environ, de toute leur longueur, à commencer par la tête, une fente (qui dans les vers ronds des veaux est plus près de la tête) par laquelle toute la suite des vaisseaux spermatiques peut facilement s'échapper, si on met le pied sur ces vers. J'en garde un de cette espece parfaitement entier, dont les vaisseaux spermatiques sortent tous par cette fente, & flottent librement dans la liqueur où je le conserve. Il peut se faire néanmoins que les vers ronds soient tout-à-la-fois vivipares & ovipares, puisque nous avons vu ci-dessus qu'il est des insectes qui sont alternativement l'un & l'autre en différens tems de l'année.

Au reste, les vers ronds sont ordinairement de la grosseur d'une plume à écrire, rarement plus gros, & quelquefois plus grêles. La longueur n'est pas tou-

jours la même : il est rare qu'ils aient au-delà d'un pied. Je me souviens cependant d'en avoir vu un long d'un pied & demi. Mais il est à remarquer que nous parlons ici des vers ronds, proprement dits ; car nous avons déjà observé dans ce même paragraphe, qu'on rend quelquefois par haut ou par bas des vers d'une autre espèce, qui l'emportent de beaucoup sur les vers ronds par la grosseur & la longueur ; tel paroît avoir été le ver dont on trouve la description chez Andry (s) ; car cet auteur avoue qu'il étoit différent du ver rond ordinaire, étant plein de rides & de plis, & ayant une espèce de gueule assez apparente.

Les larges. On les appelle aussi *tænia*, à cause de leur figure plate & de leur longueur, qui est souvent immense. On nomme encore cette sorte de ver *solitaire*, parce qu'on l'a cru toujours seul ; & occupant toute la longueur du canal intestinal. C'étoit-là le sentiment d'Hippocrate, qui a cru que l'enfant l'apportoît en naissant du ventre de la mère. Il pensoit que tous les vers tirent leur origine de la pourriture. Et comme après la naissance, si le sujet se porte bien, on

(s) De la Génération des vers, Tom. I. pag. 190.

198 *Maladies des Enfans.*

va regulierement à la selle chaque jour, il concludoit de-là que la matiere putréfiante ne séjournoit point assez dans les intestins, & ne s'y trouvoit pas en assez grande quantité, pour donner naissance à un ver d'une aussi prodigieuse longueur; raison qui n'a pas lieu de même pour le fœtus, renfermé encore dans le sein de sa mere, puisqu'il ne se vuide point pendant les neuf mois de la grossesse. Hippocrate ajoute qu'on a vu beaucoup d'enfans rendre des vers tant ronds que larges, la premiere fois qu'ils ont été du ventre. On ne peut pas nier assurément que ces vers n'eussent pris naissance dans la matrice, & nous avons dit ailleurs que cela est effectivement arrivé quelquefois.

On voit par divers passages d'Hippocrate, qu'il a parfaitement bien connu le tania, & l'on voit en même tems la raison pourquoi il l'a cru *solitaire*. C'est que ce ver occupe toute la longueur des intestins. L'opinion d'Hippocrate a été embrassée par plusieurs Médecins, & entr'autres par le célèbre Andry, réfuté en cela par Dionis (1) qui a vu un homme dans le dernier degré du

(1) Dissertation sur le tania, ou ver plat, pag. 14 & suivantes.

marasme , & presque épuisé par la fièvre lente , rendre deux tænia enfermés chacun dans une enveloppe membraneuse particuliere. Dans l'espace de quinze jours , les forces & l'appétit revinrent , & il se rétablit parfaitement (u). On lit encore dans la Dissertation Latine de Van Doeveren , sur les vers des premieres voies , plusieurs observations qui prouvent que le tænia n'est pas toujours solitaire , & qu'il s'en trouve quelquefois plusieurs ensemble dans le corps humain.

On en rencontre aussi souvent plusieurs dans le corps des animaux. J'en ai vu moi-même trois dans les intestins greles d'un chien , à une assez grande distance les uns des autres. Lister (x) assure en avoir trouvé plus de cent dans le duodenum d'un chien vigoureux , en sorte que cet intestin en étoit tout rempli & distendu. Il trouva encore dans un rat le même boyau extrêmement plein aussi de vers plats , au point qu'il excédoit de beaucoup le volume de l'estomac ; mais ces vers étoient entièrement différens par la figure de tous ceux

(u) *Ibid.* pag. 27.

(x) *Transactions philosophiques* , Tom. III.

200 *Maladies des Enfans.*

qu'il avoit jamais vus jusqu'alors. Dans le chien les tænia occupoient le jejunum & l'ileum, mais ils étoient à quelque distance les uns des autres. Il n'y en avoit aucun dans les gros intestins. Dans le jejunum & le duodenum, les vers étoient quelquefois seuls un à un, & quelquefois deux ou davantage, entrelassés les uns dans les autres. Il trouva constamment dans le voisinage de ces vers leurs excréments, qui étoient d'une couleur grise. Tous avoient leur extrémité la plus déliée tournée vers le haut, comme s'ils étoient-là, gueule béante, à attendre le chyle qui descendoit en bas. Ils étoient tous de même longueur, & n'excédoient pas un pied. L'extrémité la plus grosse avoit la largeur de l'ongle du petit doigt, & finissoit en pointe, comme une lancette. Lister a comparé ces tænia de chiens, avec la figure d'un tænia humain qu'on voit dans Tulpius, & il leur a trouvé une grande ressemblance.

Il arrive quelquefois qu'il se rencontre avec le tænia des vers d'une autre espece. Raulin (y) a vu un homme,

(y) Traité des Maladies occasionnées par les variations de l'air, pag. 426.

qui avoit le *solitaire*, rendre par l'anüs des vers ronds. Wepfer (1) a trouvé dans une chatte qu'il avoit tuée, en lui faisant prendre du vermillon, un *tænia* encore vivant & plusieurs vers ronds. Et dans un jeune loup de six mois, mais fort, il observa ce qui suit, après l'avoir fait périr en lui donnant de la racine de nappel. « La surface interne du » duodenum & du jejunum étoit comme » incrustée d'une substance visqueuse, » blanche, & en quelques endroits jau- » ne, qui ressembloit à du lait pris. Dans » l'ileum & dans le jejunum, il y avoit » des vers cucurbitains solitaires, qui, » par le volume & la figure, ressem- » bloient à des grains de citrouille. Ils » étoient unis entr'eux, longs d'un pied » & demi, & finissant en un filament qui » avoit près de neuf pouces de lon- » gueur, à l'extrémité duquel se trou- » voit un petit globule semblable à la » tête d'une épingle. Au surplus, tous » ces *tænia*, ou vers plats, étoient en- » core vivans (a) ». Cette observation de Wepfer se rapporte assez à la description de Lister qu'on vient de lire ci-dessus. Mais il est remarquable que Wepfer

(1) *Cicut. aquat. Hist. & noxa, cap. 12. pag. 186.*

(a) *Ibid. cap. 2. pag. 280.*

distingue les vers cucurbitains, unis ensemble & finissant par un filet, dont l'extrémité est terminée par un globule, des vers larges ou tænia; mais du moins la pluralité de ces derniers est-elle confirmée encore par le témoignage de cet auteur.

Il paroît qu'il y a plusieurs espèces de tænia. M. Andry (b) en décrit deux. La première a les articles fort éloignés les uns des autres, vers le milieu de son étendue, & fort serrés aux deux extrémités, principalement à celle où est la tête; car ce ver a une tête. Le col où tient cette tête, qui ressemble à un petit pois applati, mais qui n'en a au plus que le tiers du volume, est extrêmement délié & étroit. On remarque tout le long du corps de ce ver, après chaque articulation, directement au milieu de la lisière, tout-à-fait au bord, un mammelon fort bien figuré, au bout duquel on découvre une ouverture dans laquelle se voit un vaisseau bleuâtre, qui, de cette ouverture, traverse jusqu'à la moitié de la largeur du corps du ver, & c'est ce tænia dont on voit la figure à la page 4 de l'ouvrage de M. Andry.

(b) De la Génération des vers, T. I. pag. 194 & 195.

L'autre tænia a les articulations moins relevées & beaucoup plus pressées les unes vers les autres. Il a des mamelons presque imperceptibles, & outre cela une longue suite de nœuds ou grains raboteux qui s'étendent en forme d'épine tout le long du milieu de son corps en dedans, depuis le commencement jusqu'à la fin. On trouve dans le Livre de M. Andry plusieurs figures de ces deux sortes de vers plats.

Il y a donc deux especes de tænia : savoir le tænia sans épine, & le tænia à épine.

Mais outre ces deux especes, Dionis (c) en a observé une troisieme qui est renfermée dans un sac membraneux, d'où le ver sort, lorsqu'il est rompu. Quand cette sorte de ver plat est rejetée par le fondement, enfermée encore dans son enveloppe, on prendroit aisément ce ver pour un ver rond. Et c'est-là peut-être ce qui a fait croire à quelques-uns que les vers ronds n'étoient autre chose que les nymphes du tænia, comme on l'a déjà dit ci-devant. Le célèbre M. Winslow, dont le témoignage est d'un si grand poids dans ces matieres, ayant disséqué un de ces vers

(c) Dissertation sur le tænia, pag. 21.

204. *Maladies des Enfans.*

plats qui ressemblent à des vers ronds, trouva qu'il contenoit un tania sous son enveloppe (d). On a trouvé aussi des vers plats dans le foie des rats, enfermés dans un kiste. (e) Mais il paroît par les figures qu'on a données de ces vers, qu'ils ne ressemblent pas entièrement aux tania ordinaires.

Peut-être que l'industrielle curiosité des Naturalistes leur fera découvrir encore d'autres especes de vers plats, outre ceux dont il vient d'être fait mention.

Ce singulier insecte a extrêmement exercé l'esprit des Philosophes. Quelques-uns ont cru que le tania étoit moins un animal unique, qu'une suite d'animaux, appuyés sur les considérations suivantes. Ceux qui sont travaillés de ce ver rendent souvent par l'anus des vers cucurbitains qui ressemblent assez à des graines de courge ou de citrouille (f). (On trouve la figure de ces vers morts & vivans dans l'endroit cité de M. Andry). Ils ont en outre un mouvement évident; & la quantité qui

(d) *Ibidem.*

(e) Histoire Naturelle, &c. avec la description du Cabinet du Roi, Tom. VII, pag. 315.

(f) Andry, Génération des vers, Tom. I. p. 224. & suivantes.

en fort par les selles est telle quelquefois, qu'un malade qui avoit le *solitaire*, en apporta à M. Andry une grande tabatiere toute pleine où il les voyoit s'agiter en plusieurs manieres (g). Ces raisons ont fait croire à quelques-uns que c'étoient ou les œufs ou les petits du *tænia*. De plus, si on tire assez fortement quelques portions du corps du ver, pour les détacher les uns des autres, on verra que ces espaces compris entre les interfections ou articles, étant ainsi séparés, ressemblent parfaitement aux vers cucurbitaires (h). Il n'est donc pas étonnant que plusieurs aient cru que le *tænia* n'étoit qu'une chaîne de ces derniers vers. Ce qui favorisoit encore beaucoup ce sentiment, c'est qu'on a rendu souvent par le fondement plusieurs aunes du *tænia*, sans appercevoir ni tête ni queue, ni rien qui en approchât aux deux extrémités. En outre, la même personne a quelquefois rendu en différens tems de grandes portions de ce ver, ce qui peut aisément s'expliquer, en supposant que le *tænia* ne soit formé que de l'union & de l'enchaînement des vers cucurbitains. D'au-

(g) Même Ouvrage, page 218.

(h) Le même, page 212.

tres, poussant la chose plus loin, ont prétendu que les vers cucurbitains ne s'unissoient pas seulement ensemble, comme nous venons de le dire, pour former une chaîne nombreuse de vers vivans, mais qu'après cette union ils ne composoient pas simplement une longue chaîne de vers, mais un seul & même animal formé du concours d'un grand nombre d'autres animaux; en sorte que lorsque de nouveaux vers cucurbitains venoient se joindre au tænia, selon sa longueur, celle-ci pouvoit s'accroître immensément, le tænia devenir toujours plus long, & réparer ainsi promptement & facilement ses pertes, lorsqu'il en sortoit plusieurs aunes par le fondement. Quoique cette formation d'un seul animal par le concours de plusieurs, soit une chose qui paroisse assez difficile à croire, on peut répondre qu'après toutes les étonnantes découvertes qu'on a faites en ce siècle touchant la reproduction des insectes, il n'y a rien, ce semble, dont on puisse à l'avenir affirmer l'impossibilité. Si quelqu'un autrefois s'étoit avisé de dire qu'il existoit un animal, qui, divisé en 64 parties, en reproduisoit un pareil nombre entièrement semblables à lui, il n'est pas

douteux qu'on ne se fût moqué de lui. Mais s'il avoit ajouté que le même animal retourné sur lui-même, comme un doigt de gant, dévoroit encore sa proie, la digéroit comme auparavant, croissoit & produisoit son semblable, tout le monde eût cru qu'il contoit des fables absurdes. Cependant nous savons aujourd'hui que tout cela est exactement vrai au pied de la lettre.

On peut former néanmoins une difficulté considérable contre cette formation du *tænia* par les vers cucurbitains, ou unis simplement ensemble, ou formant un seul animal. C'est que le *tænia* devrait être composé alors dans toute sa longueur de parties homogènes. En effet, si l'on peut découvrir dans le *tænia* une partie différente des autres, & diversement organisée, cette opinion tombe sur le champ, quoiqu'elle ait été défendue depuis long-tems par des Médecins célèbres (i), & depuis par Valisnieri, Coulet & plusieurs autres.

Le ver plat fort quelquefois tout entier sous forme de peloton, comme Hippocrate l'a observé. Si on dévide ce peloton, que le ver soit long ou court,

(i) *Marcel. Donat. de medic. Histor. mirab. Lib. IV. cap. 26. pag. 255.*

208 *Maladies des Enfans.*

on voit que ses articulations vont toujours en décroissant insensiblement en longueur & en largeur, & qu'il finit par une extrémité fort déliée, terminée par un petit globule. Cette extrémité du ver est appelée par quelques Médecins le *fil*, & les Médecins expérimentés craignent toujours que le *tænia* ne croisse de nouveau, quelque longue que soit la portion qui en est sortie par l'anus, si ce fil n'a point suivi. Je l'ai souvent observé dans les *tænia* sortis entiers, soit par maladie, soit par les remèdes.

Tyson (k) rapporte que plusieurs auteurs, parmi lesquels il compte Spigelius & Amatus Lusitanus, prennent cette partie la plus déliée du *tænia* pour la queue de ce ver. Quant à lui, il pense au contraire que c'est la tête. Il trouva dans l'intestin ileum d'un chien qu'il disséquoit, un *tænia* vivant (l) faisant plusieurs tours & retours sur lui-même. Ayant fendu adroitement l'intestin, il chercha l'extrémité la plus déliée du ver, qui se portoit vers le duodenum, tandis que son extrémité la plus grosse, libre & sans attache à aucune partie, s'étendoit en bas vers l'intestin

(k) *Transactions philosophiques*, Tom. III.

(l) *Ibid.*

rectum. L'extrémité la plus déliée s'enfonçoit dans la tunique interne des intestins, & y adhéroit si fortement, que ce n'étoit pas sans peine qu'on pouvoit l'en séparer, en l'élevant légèrement avec l'ongle. Tandis qu'on faisoit cela, le ver se contournoit sur lui-même, se dégageoit du doigt, & s'enfonçoit de nouveau dans l'intestin d'où il falloit encore le séparer de la même maniere & avec la même difficulté. Tyson examina cette extrémité du ver au microscope, & fit représenter en deux figures ce qu'il avoit observé. Il trouva qu'elle n'étoit point plate, mais quelque peu convexe, & couverte d'un duvet épais, ressemblant à des poils, qu'il vit ensuite sans microscope, en le considérant attentivement. Il remarqua encore la même structure dans deux autres tænia.

Wepfer (*m*) a pareillement observé que les vers s'attachent quelquefois fortement aux intestins. « Il trouva, dit-il, » dans de la mucofité intestinale quel- » ques vers plats, cucurbitains & ronds, » dont plusieurs étoient encore vivans ; » ceux - ci avoient enfoncé profondé- » ment leur aiguillon dans la surface in- » terne des intestins, à laquelle ils ref-

(*m*) *Cicut. aquat. Histor. & noxa, cap. 13. pag. 206.*

» toient suspendus comme des sangsues,
 » lorsqu'on élevoit le boyau ».

Tyson (n) a pensé que la partie du *tænia*, qu'il regarde comme la tête de ce ver, lui sert principalement à s'accrocher quelque part où il reste fixé; ce qui explique pourquoi il ne sort pas facilement tout entier, mais communément par grandes portions seulement, comme de plusieurs aunes, à différens intervalles. Il doute pourtant si une partie aussi peu considérable que l'est la tête du *tænia*, pourroit suffire à la nourriture & à l'accroissement d'un corps d'une longueur aussi prodigieuse. Cela lui a donné lieu de conjecturer que ces papilles ou mammelons que nous avons dit se rencontrer sur chaque articulation du *tænia*, pompoient le chyle dont on trouve le ver rempli dans toute sa longueur, & qui fournit le sédiment blanc qui se dépose au fond des bouteilles où l'on conserve le *tænia* dans quelque liqueur spiritueuse. Au reste, le célèbre M. Bonnet (o), à qui l'histoire naturelle a de si grandes obligations, & qui a fait

(n) *Transactions philosophiques*, Tom. III.

(o) *Mémoires de Mathématiques & de Physique*, présentés à l'Académie Royale des Sciences, &c. Tom. I., pag. 478--530. & *Considérations sur les corps organisés*, pag. 202. &c.

de si belles découvertes dans le regne animal & végétal , a vu distinctement la tête du tænia , & l'a fait dessiner. Le lecteur trouvera rassemblé dans l'ouvrage de cet illustre Naturaliste tout ce qu'on fait aujourd'hui sur le tænia ; les observations des plus célèbres auteurs y sont examinées avec soin , & l'on y détermine , à l'aide d'une logique exacte & des observations les plus sûres , ce qu'on doit penser sur chacune. Quant à nous , nous nous sommes suffisamment étendus sur cette matiere ; ce n'est point ici le lieu d'entrer dans un plus grand détail.

Comme on a vu ci-devant , au paragraphe 1360, où il s'agissoit de savoir d'où les vers de l'homme tirent leur origine , que l'opinion la plus probable est celle qui les fait venir du dehors , les hommes n'apportant pas toujours , à beaucoup près , ces vers du ventre de la mere , on a demandé avec raison si le tænia se trouve quelque part ailleurs hors le corps humain ? Le célèbre Linnæus (p) dit avoir rencontré un tænia , en présence de sept témoins , *in ochrâ acidularum*.

(p) *System. natur. Observat. in regn. animal.*

L'illustre M. Tissot (q) rapporte qu'un enfant de quatre ans, qui sentoit une légère démangeaison à l'anus, rendit tout ensemble par cette partie un ver rond & un tænia naissant, dont l'extrémité la plus déliée, ou le *fil*, « étoit » épaisse, blanche & égale; ce ver » étoit long d'environ deux pieds & cinq » pouces, faisant quatre ou cinq con- » tours sur lui-même, & il ressembloit » parfaitement au ver que l'illustre Lin- » næus a trouvé dans les fontaines de » Suede, & un Médecin de mes amis » dans une de nos fontaines de Suisse ». M. Raulin (r) a vu tirer des intestins d'un agneau, qui n'avoit pas encore trois mois, une portion de tænia de vingt-six pieds de long. On observe souvent le tænia dans les bœufs, plus rarement dans les veaux, mais très-fréquemment dans plusieurs sortes de poissons (s). Or, comme ces divers animaux servent de nourriture à l'homme, on peut soupçonner que le tænia entre quelquefois dans le corps humain par cette voie-là.

(q) *De morbo nigro, schirris, &c. pag. 31. Vandæ-
veren, Dissertat. de vermib. intestin. pag. 33.*

(r) Sur les maladies par les variations de l'air, p. 444.

(s) *Transactions philosophiques, Tom. III.*

On pourroit objecter à cela que la coction, les assaisonnemens, & toutes les autres préparations qu'on fait subir aux alimens dans la cuisine, les changent au point qu'on ne conçoit pas que les œufs de ces insectes puissent conserver leur intégrité, en supposant qu'ils pénètrent par cette voie dans le corps de l'homme. Cependant quelques observations semblent prouver que les tania peuvent supporter une grande chaleur sans mourir. L'illustre M. de Roseen, premier Médecin du Roi de Suède, vit de ses propres yeux, & fit voir à sept autres personnes qui étoient à table avec lui, parmi les poissons qu'on servit, un tania encore vivant, & en mouvement dans l'un de ces poissons. Il m'est arrivé assez souvent de voir de ces tania dans des poissons en vie, mais je les ai trouvés vivans, dans la cavité du ventre, hors des intestins. Je les ai gardés dans l'eau vingt-quatre heures & davantage, & pendant tout ce tems-là, je les ai vu se mouvoir manifestement. On peut encore consulter sur cela M. Andry (1), qui remarque que plusieurs personnes prennent

(1) De la Génération des vers, tom. I. pag. 13. & suivantes.

214 *Maladies des Enfans.*

ces vers pour les œufs des poissons, & ne font pas difficulté de les manger (u). Coulet (x) a observé que les ascarides, qu'il croit être la même chose que les vers cucurbitains des autres auteurs, se refroidissent tout de suite dès qu'ils sont sortis du rectum, & qu'ils excitent sur la partie de la peau où ils s'attachent, un sentiment de froid très-vif. Le même écrivain les a vu promptement périr dans un air froid. Il assure qu'ils soutiennent facilement la chaleur de l'eau bouillante, même pendant un tems considérable, comme il s'en est convaincu par l'expérience suivante. Il jeta deux ascarides dans un bouillon de veau brûlant, & les tint dans le même degré de chaleur par le moyen d'un bain-marie, pendant douze heures, après lesquelles il les trouva aussi vigoureux, aussi agiles & aussi sains, qu'ils l'étoient en sortant des intestins. On voit donc par-là que ces vers peuvent résister, sans être détruits, à une chaleur très-considérable; ce qui fortifie encore le soupçon qu'ils peuvent entrer, eux ou leurs œufs, dans le corps humain avec les alimens.

(u) *Ibid.* pag. 57.
 (x) *De ascarid. & lumbrico lato*, pag. 30.

Au surplus, j'ai cru, avant de quitter la matiere des vers plats, qu'il étoit à propos de rapporter ici une observation fort finguliere, qui paroît être très-favorable à l'opinion de Coulet. Le célèbre Kœnig (y) ayant mis un ver cucurbitain vivant sur le dos de sa main, où il avoit fait tomber une ou deux gouttes de lait, il remarqua que le ver se traînoit transversalement, & que ce tubercule, ou espece de mammelon qui se trouve sur les côtés du ver, & dont nous avons parlé ci-devant à propos du tænia, lequel égale à peine dans l'homme le point lacrymal, commençoit à se gonfler, & que son ouverture devenant ronde, de transverse qu'elle étoit auparavant, augmentoit de moitié. L'observateur ayant pris alors une lentille convexe, il vit sortir de cette espece de bouche, une sorte de trompe d'une ligne & un quart de long, d'une couleur brune à l'extrêmité qui se portoit vers la goutte de lait. M. Kœnig ayant alors appelé M. Herrenschwand, homme fort versé dans l'histoire naturelle, qui étoit présent, celui-ci avoua qu'il n'avoit jamais rien vu de pareil, ni joui d'un pareil spectacle. Cependant le ver

(y) *Ad. Helvetic. vol. 1. pag. 28.*

216 *Maladies des Enfants.*

retira sur le champ sa trompe, soit que ce fût un effet du froid de l'air, ou que le bruit qu'avoit fait M. Koenig, en appellant M. Herrenschand, l'eût effrayé. Quoi qu'il en soit, cette observation prouve toujours que les mammelons font la fonction de bouche; & comme ces mammelons se trouvent sur chacune des articulations du tænia, on peut présumer avec beaucoup de vraisemblance, que leur fonction est la même dans ce ver. Il ajoute ensuite (2) que le sçavant M. Ernst, qui avoit publié une dissertation sur la seconde espece de tænia de Plater, lui avoit communiqué quelques expériences dont il résulte que, quand les vers cucurbitains s'unissent ensemble, ils forment un tout continu; en sorte que les liqueurs qui circulent dans leurs vaisseaux communs, passent de l'un dans l'autre sans interruption.

Il est donc indubitable que ces vers peuvent vivre & seuls, & unis à d'autres, & qu'après cette union, chacun reçoit de la nourriture, non seulement pour lui, mais pour les autres, & en reçoit réciproquement d'eux. Ainsi on ne doit être nullement surpris que le

(2) *Ibid. pag. 30, 31.*

même

même homme rejette par l'anus, & des vers simplement cucurbitains, & ces mêmes vers enchaînés les uns aux autres, & formant le tænia.

Les curieuses observations de M. de Tremblei nous ont appris, à n'en pouvoir douter, que le polype sortant du corps de sa mere, comme une branche sort de son tronc, est non seulement nourri par elle, mais qu'il la nourrit à son tour. Tel est le bonheur de ce siècle, que nous jouissons déjà d'une infinité de connoissances, qui autrefois auroient paru dénuées de toute vraisemblance; & nous avons lieu d'espérer des lumières & de la sagacité de tant de grands hommes qui cultivent aujourd'hui à l'envi l'histoire naturelle, de nouvelles découvertes encore qui feront disparaître enfin les difficultés qui restent sur cette matiere.

(*Les ascarides*). Galien (a) les définit de petits vers greles qui s'engendrent principalement dans l'intestin rectum, près du fondement. Ils sont ronds, très-déliés, & pointus par les deux bouts. Il s'en trouve quelquefois un nombre très-considérable à l'extrémité du rectum, qui sortent avec les excré-

(a) *Comment. in Aphor. XXVI. Sect. 3.*

218 *Maladies des Enfans.*

mens. Ils sont extrêmement vivaces, & dans un mouvement presque continuel. Aussi les appelle-t-on *ascarides*, d'un mot grec qui signifie *sentir, palpiter, se mouvoir*. Presque tous les auteurs qui ont parlé des *ascarides* les disent fort greles & fort petits. Ils ressemblent beaucoup, dit-on, par la figure, la couleur & le volume, aux petits vers qu'on trouve si communément dans le fromage. Aussi plusieurs ont-ils cru qu'ils en tirent leur origine (b). On a dit ci-devant (§ 1359) qu'un certain homme étoit travaillé des *ascarides* toutes les fois qu'il avoit mangé du fromage blanc. Cependant on croit que les *ascarides* different du tout au tout des petits vers qui s'engendrent dans le fromage; ces derniers subissent une métamorphose qui les fait changer de figure, au lieu que celle des premiers est constamment la même. Il ne répugne pas néanmoins que les petits vers du fromage, qui sont aussi fort vivaces, étant avalés tout vivans & parvenus à l'anus, ne puissent y causer une démangeaison fort incommode, comme celle qu'y causent les *ascarides*. Ceux-ci ressemblent par la figure aux vers ronds dont nous avons déjà parlé, mais ils

(b) *Vandaryeren, de vermib, intest, pag. 10.*

font beaucoup plus petits ; ce qui a fait croire qu'ils en provenoient peut-être. Cependant je ne sache pas qu'on ait encore rien d'assuré sur cet article. Les vers ronds ont pour l'ordinaire, comme on l'a déjà remarqué, la grosseur d'une plume à écrire, & quelquefois davantage. Mais on a trouvé dans l'homme & les animaux des vers qui leur ressembloient, à cela près, qu'ils étoient beaucoup moins gros. Le célèbre Médecin Vandelius (c) trouva dans trois chevaux qu'il disséqua, plus de soixante petits vers blancs extrêmement déliés & ronds qui se mouvoient librement dans toute la cavité du bas-ventre, mais particulièrement vers le foie. Ces vers avoient trois à quatre pouces de long, & une demi-ligne de diametre. Le reste de leur description se rapporte assez à celle des vers ronds ordinaires. Vandelius apprit ensuite de ceux qui sont dans l'usage d'ouvrir les chevaux (d), qu'on leur trouve à tous, hors des intestins, une quantité plus ou moins grande de ces vers.

Si les ascarides tiroient leur origine des vers ronds, ne pourroit-on pas pré-

(c) *Dissertat. tres, pag. 22.*

(d) *Equorum lanionibus.*

fumer qu'ils peuvent s'infinuer quelque-fois entre les tuniques de l'estomac & des intestins, & prendre en cet endroit un accroissement considérable? Je propose ceci comme un doute que paroissent autoriser quelques observations. Sinopée (e) trouva dans un cadavre l'estomac flasque, quelque peu gonflé, & gangrené. « Il y avoit entre ses tuni-
 » ques deux vers vivans, l'un vers le
 » fond, & l'autre à la partie supérieure
 » de cet organe. Leur longueur étoit de
 » neuf pouces (f). Ils ne paroissoient
 » ni l'un ni l'autre, ni par dehors ni par
 » dedans, & ils n'avoient aucun espace
 » pour se mouvoir, à moins qu'on n'in-
 » cisât les parois de l'estomac. Avant
 » d'en venir-là, je pouffai tout douce-
 » ment, haut & bas, le ver qui occu-
 » poit la partie supérieure du ventricu-
 » le, pour tâcher de découvrir le trou
 » par lequel je croyois qu'il eût pénétré
 » aux approches de la mort. Mais avec
 » quelque soin que j'examinasse la surfa-
 » ce extérieure, & plus encore l'inté-
 » rieure de l'estomac, il ne me fut jamais

(e) *Parerg. medic. pag. 62.*

(f) *Uterque recta extensus juxta longitudinem ventriculi, nisi quod in medio parum deorsum flexus, ac rursus elevatus.*

» possible d'appercevoir aucune ouver-
» ture. L'intervalle des tuniques, ou la
» petite loge où les vers étoient arrêtés,
» étoit à demi-pleine de pus, & répon-
» doit du reste à la figure & à la grosseur
» de l'hôte qui l'habitoit, de façon qu'il
» y étoit à l'aise; la séparation des tuni-
» ques de l'estomac ne s'étendoit pas
» plus loin ». De ce qu'on vient de lire,
Sinopée conclut que ces vers avoient
long-tems séjourné entre les tuniques
de l'estomac.

M. Storck a vu pareillement dans
le cadavre d'une femme de vingt-cinq
ans deux vers ronds cachés entre les tu-
niques du ventricule. Cette femme après
avoir pris des anthelminthiques, rendit
une prodigieuse quantité de vers par
haut & par bas; cependant elle conti-
nua à avoir des signes de vers dans les
intestins, & périt enfin dans le maraf-
me. « On lui trouva, après sa mort,
» les intestins entierement rongés en di-
» vers endroits, enflammés & corrom-
» pus. Et on y découvrit, à l'aide du
» microscope, une infinité de petits in-
» sectes d'une figure oblongue; & en
» outre, dans la substance même du
» jejunum, c'est-à-dire, entre ses tuni-
» ques, trois vers dont chacun avoit plus

K iij

» de quatre pouces de longueur (g) ».

Il est évident que Coulet a voulu qu'on appellât ascarides, les vers que les autres auteurs nomment cucurbitains. Cela paroîtra clairement, si on se donne la peine de comparer les figures de Coulet (h) avec celles d'Andry (i). Il a prétendu que les ascarides des grecs, qu'on dit être courts & ronds, n'étoient que la même espece de vers. Car il dit en propres termes (k) : *Je ne fais pas difficulté d'affirmer que ces vers ne sont que les petits, encore jeunes, des ascarides.* Mais cet écrivain ne prouve point du tout, que les petits vers ronds se changent jamais, à mesure qu'ils croissent, en vers cucurbitains.

Au surplus, nous observons encore aujourd'hui ce que les anciens ont dit des ascarides. Hippocrate (l) remarque qu'ils se rendent sur-tout incommodés vers le soir; & c'est aussi ce que j'ai souvent observé. Le célèbre Bianchi (m) raconte d'un de ses amis, que durant plusieurs années les ascarides lui cau-

(g) *Annus medicus secundus, pag. 228.*

(h) *De ascarid. & lumbrico lato, post præfationem.*

(i) *De la Génération des vers, Tome I, pag. 224.*

(k) Coulet, *Ibid. pag. 5.*

(l) *Epidem. lib. II. sect. I. text. III.*

(m) *Histor. Hepat. Tom. I. part. II. cap. 7. p. 166.*

foient depuis les neuf heures du soir jusqu'à dix, un chatouillement si vif, qu'il ne pouvoit vaquer à aucune affaire pendant tout ce tems-là, & qu'après il étoit entierement libre de cette incommodité, à laquelle il étoit assujetti dans toutes les saisons de l'année, & en quelque état qu'il se trouvât. Galien (n) avertit que les ascarides exigent des remèdes forts pour être chassés; & Bianchi (o) avoue que *cette engeance vermineuse a résisté à tous les remèdes.* Hippocrate a écrit (p) qu'il s'engendre des ascarides dans le vagin, ce que Hollier a remarqué aussi; après quoi ce dernier ajoute: *Nous savons encore qu'il en est sorti avec l'urine des conduits urinaires.*

Après avoir exposé & détaillé les principales connoissances qu'on a acquises sur les trois especes de vers dont l'homme est le plus communément attaqué, nous devons parler des divers accidens auxquels ils donnent lieu chez nous, afin qu'on puisse tirer delà les signes diagnostics de leur présence dans le corps humain.

(n) *Method. med. lib. XIV in fine.*

(o) *In loco modo citato.*

(p) *De morbis, lib. IV.*

(q) *In Coac. Hipp. Comment. pag. 262.*

§. 1364.

Ils occasionnent par leur irritation des nausées, des vomissemens, des flux de ventre, des défaillances, des foibleffes, des cessations, & des intermittences du pouls, des démangeaisons des narines, des attaques d'épilepsie.

Nous avons vu ci-devant quels sont les maux qui peuvent être occasionnés par les vers dans les différentes parties du corps où ils se rencontrent. Ils peuvent porter le trouble dans toutes leurs fonctions ; mais il s'agit ici principalement des accidens qu'ils ont coutume de produire dans l'estomac & les intestins.

(*Des nausées, des vomissemens*). En parlant ailleurs (r) des nausées & du vomissement, nous avons prouvé qu'ils reconnoissent pour cause prochaine la convulsion des fibres musculaires du gosier, de l'œsophage, de l'estomac, des intestins, du diaphragme & des

(r) Aphor. de Boerh. §. 652.

muscles abdominaux ; & pour cause éloignée, tout ce qui irrite les fibres que je viens de nommer, ou des visceres qui entrent facilement en convulsion. Si le mouvement d'une petite plume dans le gosier, si une humeur visqueuse dans l'estomac, ou flottante dans sa cavité, ou collée à ses parois, peut exciter des nausées & des vomissemens (s), à combien plus forte raison ces effets ne seront-ils pas produits par des vers qui remuent dans l'estomac & les intestins, ou qui irritent ces parties ? C'est ce qui a fait dire à Hippocrate (t) ce qui suit : « Toutes les fois que des » personnes du sexe vomissent à jeun, » pendant plusieurs jours, des matieres » bilieuses, sans qu'elles soient enceintes, ou qu'elles aient la fièvre, on » doit leur demander si elles rejettent » en même tems des vers ronds par le » vomissement. Si elles répondent que » non, on peut leur prédire que cela » leur arrivera. C'est à quoi les femmes » sont particulièrement sujettes ; les » filles ne le sont point autant, & les

(s) Aphor. de Boerh. avec les Comment. de M. Van Swieten. §. 71. traduction de M. Moubler, Tome I. pag. 287, 288.

(t) *Prædict. lib. II. cap. 14.*

226 *Maladies des Enfans.*

» hommes moins encore que ces der-
 » nieres ». En effet, les vers ronds font
 assez mobiles, & se traînent de tous
 côtés où ils ont coutume de trouver de
 la nourriture. Le tænia, au contraire,
 est moins mobile; & delà vient qu'il est
 quelquefois pendant plusieurs années
 dans le corps, fans occasionner de gran-
 des incommodités.

La même raison fait comprendre en-
 core aisément d'où vient que ceux qui
 sont travaillés des vers enflent d'abord
 après le repas; l'amas de ces insectes se
 portant alors vers les parties supérieu-
 res. En parlant ailleurs (u) des vents &
 des rots, on a fait voir qu'ils dépendent
 les uns & les autres d'une matiere éla-
 stique, qui tantôt est resserrée par des
 contractions spasmodiques de l'estomac
 & des intestins, & s'échappe l'instant
 d'après impétueusement & avec bruit,
 lorsque ces contractions se relâchent.

Mais l'air qu'on avale avec les ali-
 mens fournit une pareille matiere élasti-
 que; & cette matiere est encore consi-
 dérablement augmentée par celui que
 la digestion dégage des mêmes alimens.
 Quant à la cause qui irrite les intestins,
 & les sollicite à des contractions spas-

(u) Aphor. de Boerh. §. 646.

modiques, on la trouve dans le mouvement des vers & les picotemens qu'ils leur causent. Et ce qui fait qu'on compte ordinairement l'enflure subite du ventre parmi les signes de la présence des vers dans les boyaux.

(*Des flux de ventre*). En parlant dans une autre occasion (*x*) de la diarrhée fébrile, on a fait remarquer qu'outre l'irritation, ou le stimulus, elle reconnoissoit encore pour cause l'excès des forces expultrices des intestins sur la force retentrice ou contractive de ces organes, ou le défaut d'absorption des vaisseaux absorbans.

Mais les vers, par leurs mouvemens & leurs picotemens, font l'office d'un stimulus; & nous voyons que quand on a des nausées, la bouche se remplit de liquide. En outre, les vers troublent le mouvement péristaltique des intestins, si favorable à la résorption des humeurs renfermées dans le canal intestinal. De plus, la pituite gluante, qu'on dira ci-après être le foyer ou le nid des vers (*Voyez le §. 1369*), peut rendre encore l'absorption difficile, en bouchant l'orifice des vaisseaux veineux qui s'ouvrent dans les intestins. Ajoutez à tout

(*x*) *Ibid.* §. 139 & suivans.

228 *Maladies des Enfans.*

cela, que s'il se trouve une grande quantité de vers dans les boyaux, il en meurt toujours plusieurs, qui, venant à se putréfier, fournissent encore une nouvelle cause au flux de ventre.

(*Des défaillances*). Il n'est point étonnant que ce ver, que nous avons dit s'être trouvé dans le péricarde, en irritant le cœur, donnât lieu à de fréquentes syncopes. Mais on a fait voir ailleurs (y) que les vices de l'estomac portent aussi le trouble dans le mouvement de ce premier organe de la circulation. C'est ce grand empire de l'estomac sur le cœur, qui a fait appeler l'orifice supérieur du ventricule *cardia* par les anciens Médecins. Galien (z), après avoir beaucoup parlé de l'estomac & du *cardia*, conclut par dire : « On ne doit » pas être surpris si les douleurs de ce » viscere sont accompagnées de foi- » bleffes & de défaillances, puisqu'on » voit quelquefois un petit mal au doigt » jeter certaines personnes dans des » syncopes. Il n'est assurément pas éton- » nant que cela arrive dans les affections » de l'estomac ; la sensibilité exquise » dont il est doué, & le voisinage de sa

(y) *Ibid.* §. 700 & suivans.

(z) *De symptom. caus. lib. I. cap. 7.*

» position le mettant en état d'agir prom-
 » prement & sympathiquement sur les
 » deux principes ». Dans un autre en-
 » droit (a) où il parle encore sur le mê-
 » me sujet, il fait l'énumération de quan-
 » tité d'accidens occasionnés par les affe-
 » ctions du cardia ; après quoi il ajoute :
 » On trouveroit à peine quelqu'un qui
 » pût se persuader que ces symptomes,
 » ainsi que les défaillances, dépendissent
 » du cardia, si on n'en faisoit pas si sou-
 » vent l'expérience ». Or maintenant,
 » si nous considérons que l'estomac & les
 » intestins ne sont pas seulement irrités &
 » picotés par les vers, mais qu'ils en sont
 » encore quelquefois percés, nous n'au-
 » rons pas de peine à comprendre que ces
 » insectes peuvent jeter dans une défail-
 » lance mortelle. « D'ailleurs, toute dou-
 » leur violente & soudaine abat tout-à-
 » coup les forces, soit qu'elle vienne
 » d'une morsure, de tranchées, de co-
 » liques, d'une passion iliaque, &c. ». (b)
 » (Des foibles, des cessations, & des
 » intermittences du pouls). Ces sortes de
 » pouls ont coutume de précéder les dé-
 » faillances, & ils indiquent l'abattement

(a) *De locis affectis, lib. V. cap. 6.*

(b) Galien, *Method. medend. ad Glaucon. lib. I, cap. 17.*

230 *Maladies des Enfans.*

des forces vitales. Nous venons d'en donner tout-à-l'heure la raison.

(*Des démangeaisons des narines*). La membrane qui tapisse l'intérieur des narines, paroît se continuer par le pharynx, l'œsophage, & peut-être même plus loin encore. En effet, tous ces endroits-là sont humectés par une humeur muqueuse que séparent les artères, & la surface intérieure de l'estomac & des intestins est lubrifiée aussi dans toute sa continuité par une mucosité pareille. Les injections anatomiques démontrent à l'œil que l'appareil des vaisseaux est très-différent dans le nez, l'œsophage, le ventricule & les intestins; en sorte qu'il n'y a pas lieu d'être surpris que les fonctions de ces diverses parties soient si différentes. Mais il paroît cependant que la même membrane se continue sur toutes, & qu'outre les usages qui sont propres à chacune, elle sépare par-tout une mucosité douce & lubrifiante. Lors donc que des vers rampent & se remuent dans l'estomac & les intestins, il n'est pas étonnant que les narines en soient légèrement irritées, sur-tout si on a égard au grand nombre des nerfs qui s'y distribuent; nerfs si sensibles, qu'ils sont affectés par les

plus petites émanations des corps odoriférans, qui ne font aucune impression sur les autres sens. Au reste on fait, & le peuple même ne l'ignore pas, que les enfans travaillés des vers se grattent continuellement le nez.

(*Des attaques d'épilepsie*). Cela a déjà été remarqué dans une autre occasion (c), & un grand nombre d'observations confirment que les vers peuvent donner lieu assez souvent à l'épilepsie & à d'horribles convulsions. La catalepsie même, cette maladie singulière, dans laquelle tout le *sensorium commune* reste comme immobile en un instant, où tout empire de l'ame sur le corps est suspendu, & où toutes les parties gardent exactement la même situation qu'elles avoient au moment de l'attaque ; la catalepsie, dis-je, a été occasionnée par les vers. On peut lire le cas merveilleux dont j'ai été moi-même témoin oculaire, & dont j'ai donné l'histoire dans une autre occasion (d). J'ai vu aussi un vertige très-violent guéri sur le champ par la sortie de plusieurs vers que le malade rejetta par le vomissement. C'étoit principale-

(c) Aphor. de Boerh. §. 1075. n.º. 4o.

(d) *Ibid.* §. 1040.

232 *Maladies des Enfants.*

ment le matin à jeun que le vertige prenoit le malade ; il diminuoit après le déjeûner. Quoique le tænia soit moins mobile que les vers ronds , Hippocrate (e) n'a pas laissé de dire ce qui suit , en parlant du premier. « Quand le malade » est à jeun , le ver se porte impétueusement & à diverses reprises vers le » foie , & y excite de la douleur. La » bouche alors se remplit quelquefois de » salive. Il arrive à quelques - uns , » quand le ver se jette violemment sur » le foie , de perdre la voix ; & il leur » coule de la bouche un torrent de salive , qui s'arrête bientôt après. On a » souvent des tranchées , & on ressent » aussi quelquefois de la douleur dans le » dos ; car c'est un des endroits où il » réside ». Les vers , principalement les ronds , lorsque la nourriture leur manque , rampent vers le duodenum qui est situé sous le foie ; & c'est-là probablement ce qui a fait dire à Hippocrate, que les vers se jettent sur ce viscere dans les personnes qui sont à jeun. J'ai vu chez un jeune élève en Chirurgie , malade d'une fièvre continue bénigne , qui avoit déjà passé l'état & déclinait manifestement , survenir tout-à-coup une

(e) *De Morbis , lib. IV. cap. 25.*

extinction de voix , accompagnée de felles involontaires. Comme pendant tout le cours de la maladie , il n'y avoit eu aucun signe d'affection au cerveau , & que je ne voyois aucune raison de soupçonner une méatase sur cette partie , j'avoue que cet accident m'étonna beaucoup. Mais peu après le malade ayant vomi un ver rond vivant , sur le champ tous les symptomes s'évanouirent , & la fièvre acheva heureusement le reste de son cours , & fut promptement terminée.

Une servante âgée de trente-trois ans & sujette à de violentes douleurs du bas-ventre , particulièrement autour de l'estomac , qui la prenoient subitement, entroit , pendant l'attaque , dans de fortes convulsions , & ne pouvoit proférer une seule parole , quoiqu'elle eût l'esprit & les sens libres. A ces convulsions succédoit un tetanus universel , accompagné de palpitations du cœur , pendant lequel l'esprit conservoit sa liberté ; les douleurs horribles de l'estomac subsistoient toujours. La malade périt le trois. Comme l'énormité & l'irrégularité des symptomes avoient fait soupçonner le poison , on fit l'ouverture du cadavre. On trouva dans le duode-

234 *Maladies des Enfants.*

num & le cardia, ou orifice gauche de l'estomac, un grand nombre de gros vers ronds, dont quelques-uns avoient quinze à seize pouces de longueur. Le cardia étoit rongé & fanguinolent. C'est Heister qui rapporte cette observation.

On a remarqué quelquefois qu'une toux opiniâtre & fatigante étoit un symptôme des vers. Diemerbroeck (f) nous apprend qu'on en a trouvé quelquefois dans les poumons. Il dit « avoir » vu une femme qui rejetta par une vio- » lente toux un ver vivant de la figure » & du volume d'un gros ver à soie, » mais d'une couleur rougeâtre ». Wepfer (g) trouva dans la trachée-artere d'une cicogne « plusieurs vers qui res- » sembloient à des ascarides. Ils étoient » plus gros & plus longs vers la pre- » miere division de la trachée, & ra- » massés en peloton dans les vésicules » pulmonaires les plus voisines ». Il n'est point du tout étonnant que la toux puisse être occasionnée par des vers qui ont leur siege dans les poumons ; mais il paroît qu'elle peut être aussi l'effet des vers qui se trouvent dans l'estomac & les intestins.

(f) *Anatom. lib. II. cap. 13. pag. 306.*

(g) *Cicut. aquat. Histor. & noxa, cap. 19. p. 236.*

Il a été observé ci-devant (§. 1345), que l'attouchement de l'intestin colon faisoit touffer un soldat qui avoit une portion de cet intestin à découvert, à l'occasion d'une plaie pénétrante dans le bas-ventre. Aetius (*h*) compte parmi les signes des vers dans les intestins de petites toux fréquentes & seches. Quoique le sçavant Docteur Freind (*i*) ait cru que les anciens Médecins n'avoient pas placé la toux parmi les symptomes des vers, il ne laisse pas d'assurer que les nombreuses observations des modernes & sa propre expérience l'ont convaincu que c'en étoit un des plus communs, sur-tout chez les enfans.

Au reste, on comprend facilement qu'il peut survenir une grande variété de symptomes, selon que les vers irritent ou rongent telle ou telle partie; & cela, non seulement par la lésion de ces parties en elles-mêmes, mais encore par le trouble qu'elles peuvent porter dans les fonctions d'autres parties plus éloignées, comme on le voit par ce que nous avons déjà dit.

(*h*) *Sermon. IX. cap. 39.*

(*i*) *Histoire de la Médecine, in-4°. Paris, 1728.*

§. 1365.

Ils causent par la consommation du chyle dont ils se nourrissent, & dont ils privent le malade, la faim, la pâleur, la foiblesse, la constipation, d'où naissent l'enflûre du bas-ventre, des rots, des borborygmes.

ON voit par ce qui précède, que les vers se trouvent quelquefois en une quantité très-considérable dans les intestins & dans l'estomac. On a observé en outre, que le tania est quelquefois d'une longueur prodigieuse. Il n'est pas douteux que tous les différens vers auxquels le corps humain est sujet, n'aient besoin de nourriture pour subsister & pour croître; & il paroît qu'ils la trouvent, cette nourriture, dans les divers lieux où ils établissent leur domicile. On a vu des vers dans les reins, qui en avoient consumé toute la substance. Un de ces insectes, qui étoit dans le foie, avoit rongé ce viscere (k). Ce ver avoit vingt pouces de long & un

(k) *Medic. observat. and. Inquir. tom. 1. n. 9.*

pouce de diametre. Il étoit rouge & rempli de sang , comme une sangsue raffaïée. L'infortunée qui portoit ce ver , le sentoit se remuer. Elle se plaignoit de grandes douleurs, avec un sentiment manifeste d'érosion. Elle avoit souvent prédit , avant sa mort , au Médecin & aux assistans , qu'un animal vivant lui dévoreroit les entrailles. Or , il est certain que ces sortes de vers ne se nourrissent pas de chyle , mais de la substance des parties où ils se trouvent.

Il n'en est pas de même des vers des intestins , ils sont entourés de chyle de toute part ; leur couleur est blanche , comme celle de cette liqueur. Si on les jette dans l'eau ou dans quelque liquide spiritueux , ils les troublent en leur communiquant cette couleur laiteuse. Ils n'irritent pas toujours les intestins. Quelquefois ils restent plusieurs semaines dans le corps , sur-tout le ver plat , sans inquiéter beaucoup les personnes en qui ils se trouvent. Ainsi il est clair que ces sortes de vers ne se nourrissent pas de la substance propre de l'estomac & des intestins , mais seulement des matieres renfermées dans leur cavité ; & parmi ces matieres , le chyle , cette liqueur si douce , est assurément la plus

238 *Maladies des Enfans.*

capable de leur fournir cette nourriture. Van Doeveren (l) doute cependant si, outre le chyle, les vers n'avalent pas encore le sang. Il fait mention d'un tænia, rendu par un de ses amis, dont *chaque ouverture laissoit couler une petite goutte de sang* (m). Il a cru confirmer son sentiment par l'observation de ce ver rempli de sang (n), dont j'ai parlé ci-devant, & qu'il pense avoir été un tænia. Mais si on examine la figure de ce ver, on verra qu'il differe entierement du ver plat. Il ressemble plutôt à cet autre ver que nous avons dit tout-à-l'heure avoir rongé le foie.

Si on réfléchit attentivement sur tout ce qui précède, il paroîtra du-moins très-probable que les vers des intestins se nourrissent de chyle. Ce que des auteurs célèbres (o) opposent à ce sentiment ne semble pas sans réplique.

On pourroit peut-être nous objecter ici l'observation de Coulet (p). Cet Auteur a vu des ascarides, qui, au sortir de l'anus, répandoient, sous forme

(l) *Dissertat. de vermibus intestin. pag. 48.*

(m) *Cujus osculis singulis guttula sanguinis effluebat.*

(n) *Essais & Observat. de Med. Tom. II. art. 26.*

(o) *Essai sur l'Educat. médecin. des Enfans. Tom. II, pag. 37.*

(p) *De ascarid. & lumbr. lato, cap. 7. pag. 19 & seq.*

de liqueur , une matiere très - blanche. C'est ce qu'on voit très-clairement lorsqu'on jette un ascaride dans l'eau ou dans quelque autre fluide. « Car alors » on voit à l'œil cette liqueur , dit » Coulet , fortir de la partie moyenne » antérieure du ver , de la même façon » que la fumée fort de la cheminée , ou » une vapeur fine de l'orifice étroit d'un » entonnoir renversé , &c. ». Après quelque tems cette matiere gagne le fond , & forme un sédiment composé d'une poudre très-blanche & très-subtile.

Cette liqueur blanche , qui paroît d'abord comme des gouttes de lait , se desseche toute en très-peu de tems , & alors elle ressemble à de la craie dissoute dans une eau gommée (q) , & desséchée ensuite ; elle s'attache très-fortement à tous les corps qui sont à sa portée. Mais cette liqueur , soit fluide , soit desséchée , laisse sur la langue , quand on la goûte , une impression très-forte de fa-lure ; d'où il paroît résulter qu'elle est entierement différente du chyle , qui est une liqueur si douce.

Mais on doit considérer que si le chyle fournit la nourriture aux vers des intestins , il doit subir dans le corps de ces

(q) *In aquâ gummatâ.*

animaux une élaboration ultérieure, avant de pouvoir servir à la nutrition. Or, par cette élaboration nouvelle, il acquiert des qualités très-différentes de celles qu'il avoit auparavant. Ainsi cette humeur salée, blanche, & se desséchant promptement, que rejettent les ascari-des, n'est pas proprement du chyle, mais une liqueur qui en provient, & qui a souffert une dernière élaboration dans le corps de ces insectes.

Si donc les vers se nourrissent du chyle, comme tout porte à le croire, le corps sera privé d'une partie de sa nourriture que les vers lui enleveront. Delà la nécessité continuelle de manger, & l'appétit dévorant de ceux qui sont travaillés des vers. C'est ainsi qu'Alexandre de Tralles (1) observa cette faim insatiable que les Médecins nomment *boulimie*, chez un malade qui avoit un ver dans son estomac. Il arrive quelquefois que les envies de vomir suivent de près cette faim cruelle, les vers accourant à la nourriture dès que l'estomac en a pris, comme je l'ai observé plus d'une fois.

(*La pâleur, la foiblesse*). Comme c'est d'un chyle louable que se forme le sang,

(1) *Lib. VII, cap. 4.*

par

par l'action des visceres & des vaisseaux, & que c'est du sang dont toutes les humeurs plus tenues se séparent, il est évident que la quantité du chyle venant à diminuer, celle du sang doit diminuer aussi; d'où résultera la pâleur, qui, lorsqu'elle dépend d'une pareille cause, est toujours accompagnée de foiblesse.

(*La constipation*). On a dit, au paragraphe précédent, que les vers, en irritant les intestins, produisent quelquefois des cours de ventre. Mais quand le mal est ancien, & que le nombre des vers s'est beaucoup accru, ceux-ci confument alors tout ce qu'il y a de liquide dans les matieres contenues dans le canal intestinal; le plus grossier reste; & le mouvement péristaltique ne se faisant pas régulièrement, cette espece de marc avance très-lentement du côté de l'anus. Les intestins ne se désempissant pas, sont dilatés outre mesure. Leur force de contraction diminue de plus en plus, & le ventre se gonfle toujours davantage, comme on l'observe journellement chez les enfans vermineux.

(*Des rots, des borborygmes*). On peut consulter ce que nous avons dit ailleurs sur cette matiere (s). L'irritation pro-

(s) Aphor. de Boerh. §. 648.

242 *Maladies des Enfans.*

duite par les vers, & l'acrimonie insignie des matieres retenues, jettent les intestins dans des spasmes. En outre, la pourriture qui s'empare de ces matieres, engendre une grande quantité de matiere élastique & flatulente; en sorte que tout ce qui est requis pour la production des rots, des vents & des borborygmes, se trouve réuni dans ceux qui sont travaillés des vers.

§. 1366.

Ils percent souvent les intestins mêmes.

IL y a eu des auteurs célèbres qui ont mis en doute, si les vers ont jamais percé les intestins. Une de leurs raisons est que les Naturalistes n'ont pas encore découvert dans les vers, auxquels les hommes sont sujets, des organes propres à percer ces parties. On ne peut pas nier qu'on n'ait trouvé quelquefois des vers dans la cavité de l'abdomen, & les boyaux ouverts en même tems. Mais on a mieux aimé attribuer cette solution de continuité dans le tube intestinal, découverte après la mort, à la

gangrene ou à la suppuration, qui, en ouvrant l'intestin, ont frayé une route aux vers pour passer dans la cavité du bas-ventre (1). On ne peut guere douter que cela n'arrive en effet quelquefois de cette façon. Mais des observations nombreuses & incontestables nous ont appris que les vers se font aussi quelquefois ouvert la route à eux-mêmes, en perçant les intestins.

Le cas déplorable de cette infortunée (Voyez ci-devant le §. 1364), qui, après d'horribles douleurs, tomba dans un tetanos universel où elle périt, en fournit une preuve à laquelle on ne peut se refuser. Car on lui trouva après la mort, dans l'estomac, une grande quantité de vers ronds, & le *cardia* rongé & sanglant.

Les douleurs cruelles qu'on observe si souvent chez les malades attaqués des vers, établit encore la même chose; & c'est aussi pour cela qu'Hippocrate compte parmi les signes diagnostics de la présence des vers dans les intestins, « les douleurs de l'orifice supérieur de l'estomac, avec tranchées, qui font sortir du ventre *certain animalcules* ».

(1) Brouzet, Education médic. des Enfans, Tom. II, pag. 32.

244 Maladies des Enfans.

Heister ouvrit le cadavre d'un enfant de sept ans, qui, après avoir souffert pendant quelque tems des douleurs très-vives du bas-ventre, perdit insensiblement tout son embonpoint, quoiqu'il eût très-bon appétit, & mourut. Il lui trouva dans l'abdomen quelques onces d'une eau jaune. Ayant pompé cette eau avec une éponge, il se présenta à lui plusieurs vers ronds, parmi lesquels il ne s'en trouvoit qu'un seul de vivant, quoique le cadavre eût été ouvert dès le lendemain de la mort de cet enfant. Or, les intestins grêles étoient percés de quantité de petits trous, & renfermoient encore plusieurs vers dont tous étoient sans vie. L'observateur ne fait aucune mention de gangrene, mais il découvrit en un endroit des intestins grêles, une tumeur rouge, dure & percée de quelques trous, par lesquels il pense que les vers s'étoient glissés dans la cavité du bas-ventre (u).

Une femme fut attaquée d'une colique, de vomissement & de constipation. Ces accidens durèrent cinq jours, malgré tous les remèdes qu'on employa, sans beaucoup de fruit. Mais enfin à force d'insister sur l'usage des lavemens

(u) *Act. phys. med. Tom. 1. Observ. CLXXII. p. 392.*

émolliens, son ventre s'ouvrit, ce qui diminua un peu les douleurs de colique, quoique le vomissement persistât toujours. Le huit, elle vomit un ver rond long d'un pied. La douleur de l'estomac se calma; mais les tranchées continuèrent, quoique moins violentes. Alors elle déclara avoir depuis un an & demi une tumeur à l'aîne du côté droit, de la grosseur d'un œuf de poule; qu'elle ne lui avoit jamais causé de la douleur auparavant, & qu'elle cédoit à la pression de la main. M. Douglas (x), habile Chirurgien, soupçonnant que cette tumeur étoit une hernie, la traita comme telle pendant trois jours, avec quelque soulagement de la part de la malade. Le quatrième, il trouva que la douleur étoit beaucoup augmentée; la malade sentoit une pulsation à la tumeur. M. Douglas gagna alors sur elle de lui laisser voir son mal, ce qu'elle avoit obstinément refusé jusqu'alors. Il fut étonné de trouver une tumeur inflammatoire qui étoit prête à suppurer, sans qu'il y eût aucun gonflement dans les glandes des aînes. On y appliqua, pendant deux jours, un cataplasme maturatif; & le trois, on l'ouvrit avec la pierre à cau-

(x) Essais d'Edimbourg, Tome I. pag. 265.

246 *Maladies des Enfans.*

tere. Il en sortit près de quatre onces d'un pus féreux qui prit successivement & peu-à-peu une qualité louable. Le vingt-trois, il sortit de l'ulcere un ver rond d'environ cinq pouces. La malade se rappella qu'il en étoit sorti un semblable deux jours après l'ouverture de la tumeur. Le mari de cette femme en apporta un autre de la même espece à M. Douglas, long de dix pouces, lequel étoit aussi sorti de l'ulcere. Vers le quarantieme jour, l'ulcere fut consolidé, & la malade fut parfaitement bien pendant plus d'un mois; mais après ce tems il se fit une petite ouverture dans la cicatrice, par laquelle la partie la plus fluide des excréments sortit; ce qui continua de même par la fuite. La malade supporta aisément cette légère incommodité.

Le célèbre Benevoli (y) a traité une maladie semblable à celle dont nous venons de donner le détail. Après avoir examiné attentivement le cas dans toutes ses circonstances, il a cru que l'intestin avoit été percé par les vers; accident que l'ouverture des cadavres lui avoit, dit-il, souvent présenté (z).

(y) *Dissertat. e Observazion. n. 17. pag. 145. & seq.*

(z) *Ibid, pag. 149.*

Un enfant de sept ans rendoit fréquemment par l'uretre des vers qui venoient des intestins. Lorsqu'ils étoient parvenus près du gland, le pere de l'enfant les retiroit. Un jour qu'il essayoit ainsi d'en retirer un, le ver se cassa, & la portion qui resta dans l'uretre, ferma le passage de l'urine. Cependant dans peu le ver s'étant fondu, comme l'avoit prédit M. Benevoli, l'urine sortit librement, mais l'enfant ne laissa pas de mourir. On trouva par l'ouverture de son cadavre deux pierres dans la vessie, & le col de cet organe obliquement percé. Cette ouverture répondoit à une ouverture pareille du rectum, en sorte qu'il y avoit entre ces parties une voie de communication par où le ver avoit pu se glisser du rectum dans l'uretre. Cependant (pour ne rien dissimuler) on peut douter encore si c'étoient effectivement les vers qui s'étoient ouvert cette voie, en rongant les parties. Alghisi, si célèbre parmi les lithotomistes de son tems, croyoit qu'un abcès formé, peut-être en cet endroit à la suite de la petite vérole, avoit pu ronger le rectum & le col de la vessie. Mais on ne voit pas par l'histoire de la mala-

LIV

248 *Maladies des Enfans.*

die, qu'il ait jamais été question d'abcès dans ces parties.

Tulpius (a) a vu sortir un ver vivant d'un ulcere qu'une femme avoit à l'aîne; & quoique le Chirurgien craignît que cet ulcere, qui ouvroit l'intestin, ne devînt incurable, la malade recouvra la santé en fort peu de tems.

Le célèbre M. Jacquin m'a écrit, pendant le séjour qu'il a fait en Amérique pour y ramasser les curiosités naturelles qui enrichissent aujourd'hui le magnifique cabinet de l'Empereur, que les habitans de ces pays sont prodigieusement sujets aux vers; qui leur donnent souvent la mort en leur rongant l'estomac. Personne, je pense, ne suspectera la bonne foi & l'exactitude de M. Jacquin. Le superbe ouvrage de Botanique qu'il a donné cette année au public, dépose trop avantageusement en sa faveur, & ne permet pas de récuser son témoignage.

(a) *Lib. III. Observat. 12. pag. 199.*

§. 1367.

Delà vient qu'ils ont si souvent donné la mort aux malades.

ON lit cependant dans Hippocrate ^(b) le passage suivant au sujet du tænia. « Ceux qui ont ce ver ne doivent pas » beaucoup en craindre les effets ; mais » s'ils tombent malades , ils se rétablissent difficilement ; parce que le ver » consume une partie de la nourriture. » Si on a procédé comme il faut dans le » traitement , la guérison s'ensuit ; sinon » le ver ne sort pas de lui-même , mais » il vieillit avec le malade sans lui causer » la mort ». On ne peut pas nier que le tænia n'ait quelquefois resté pendant plusieurs années dans le corps , sans donner lieu à des maladies bien dangereuses ; mais ce n'a pas été toujours sans anxiété ; & au surplus , tout ce que nous avons dit jusqu'ici sur les vers , prouve suffisamment qu'on peut souvent leur imputer à bon droit la mort des enfans , soit lente , lorsque ces petits malheureux faute de nourriture & le

(b) *De morbis , lib. IV. cap. 24.*

250 *Maladies des Enfans.*

ventre tendu périssent dans un véritable marasme ; soit subite ou aiguë, lorsqu'ils sont enlevés par des convulsions. On a rapporté plusieurs observations qui ne permettent pas d'en douter.

§. 1368.

Leur présence est indiquée par l'âge, par les alimens dont on use, par le tempérament, & par les effets. (1364, 1365, 1366.)

AVant de parler du traitement qui convient aux vers, il est à propos d'exposer ici les signes de leur présence dans le corps humain, de peur qu'on ne donne les anthelmintiques dans des occasions où les symptômes qu'on observe reconnoîtroient des causes différentes. Si on évacue des vers par haut ou par bas, nous avons tout lieu de croire qu'il en reste encore plusieurs cachés dans le corps, si les symptômes continuent ou s'ils augmentent, le diagnostic alors ne présente point de difficulté. Mais quand les malades n'ont jamais rendu des vers, & que cependant on en soupçonne l'existence, il faut don-

ner une attention soigneuse, à tout ce qui se présente, afin d'avoir un bon diagnostic.

(*L'âge*). Dans le premier âge on est plus souvent attaqué des vers, & c'est pour cela qu'on les compte parmi les maladies des enfans. Cependant on a vu par ce qui précède, que les autres tems de la vie n'en sont pas toujours exempts. Les sujets voraces, tant les enfans que les adultes, y sont le plus sujets.

(*Les alimens*). M. Jacquin, ci-devant cité, a observé que quantité de personnes qui mangeoient beaucoup de fruits d'été, non encore mûrs, de poissons & de viandes salées, étoient fort souvent travaillées des vers, tandis que ceux qui usoient d'un meilleur régime y étoient beaucoup moins sujets. Je tiens d'un Religieux Franciscain, qui a resté quelques années à la Cour du Roi de Maroc, que quantité de gens qui mangeoient par délices de la chair crue, étoient violemment travaillés des vers; non sans danger de la vie, s'ils n'avoient eu chaque mois l'attention de prendre un purgatif fort pour chasser du corps cette saburre vermineuse. Les enfans des pauvres, qui

Lvj

252. *Maladies des Enfans.*

manquent d'une bonne nourriture, & qui mangent indifféremment tout ce qui leur tombe sous la main, ont beaucoup plus souvent des vers & le ventre tuméfié, que les autres, comme on le voit par des observations journalières.

(*Le tempérament*). Si ce sont des sujets lâches, pituiteux, chez lesquels toutes les fonctions languissent. Voyez ce qui a été dit sur ce sujet aux paragraphes 1360, 1361.

(*Les effets*). On en fait l'énumération aux paragraphes auxquels le texte renvoie.

Mais on observe quelquefois dans les maladies épidémiques une grande quantité de vers. C'est ainsi que dans le premier siége de Bude il régna une épidémie vermineuse (c). Rien n'est plus ordinaire dans les camps, & dans les pays qui souffrent de fréquentes inondations. On lit dans la dissertation de Van-Doeveren (d) quantité d'observations qui établissent cette vérité. Je me souviens que dans le printems de l'année 1763, que je passai à la campagne, je traitai un plus grand nombre d'enfans des pay-

(c) *Marfigl. Histor. danut. tom. 6. pag. 114.*

(d) *Dissertat. de verm. intestin. pag. 27.*

fans des vers, que je n'avois fait les années précédentes. L'hiver avoit été cependant long & fort rigoureux. Ordinairement c'est dans l'automne sur-tout que les vers se font le plus sentir. Hippocrate (e) l'a dit, & M. Raulin (f) le confirme. Ce dernier a vu un homme ayant le *solitaire*, qui depuis vingt-cinq ans étoit tourmenté toutes les automnes de douleurs de colique. Il vaquoit le reste de l'année à ses affaires, & jouissoit d'un très-bon appétit. A l'exception de ces douleurs de colique, qui revenoient régulièrement chaque automne, il n'eut pendant quatorze ans aucun autre symptôme des vers, si ce n'est que de tems à autre il rendoit, sur la fin de sa colique, des vers cucurbitains qu'on regarde, non fans raison, comme des signes de la présence d'un tænia dans les intestins (g).

Quelques auteurs ont ajouté aux

(e) *Epidem. lib. 2. texte 3. & lib. 6. text. 14.*

(f) Des maladies occasionnées par les variations de l'air, pag. 424.

(g) On trouve encore dans les Auteurs quelques autres signes des vers; & on lit ce qui suit dans Jacoët: *In pueris autem, cum ex aliis signis, tum familiari illo, deprehenduntur, quòd, per somnum concipientes lumbricorum in ventre morcum, masticeni musculis masticatoriis imaginata, ut volunt, exprimentibus. Holler. in coact. Hipp. pag. 594.*

254 *Maladies des Enfans.*

signes dont nous venons de parler, une certaine odeur particuliere qu'on ne sauroit définir; le hoquet, des frayeurs pendant le sommeil, la blancheur du nez, qui est comme de la cire (h), les changemens subits dans la couleur du visage. Le célèbre Alexandre Monro (i) fait encore mention d'un autre signe. « J'ai souvent observé, dit-il, que la » pupile étoit dilatée chez ceux qui » avoient des vers dans l'estomac ou les » intestins; & si ce n'est pas là tout-à- » fait un signe pathognomonique des » vers, cette dilatation extraordinaire » doit être comptée du-moins parmi » leurs symptomes, & peut servir beau- » coup au diagnostic ». M. Monro rend raison de ce phenomene par l'union de la huitieme paire des nerfs avec l'intercostal. Et en effet, il est constant que si on coupe à un chien vivant le nerf intercostal, les yeux de cet animal s'obscurcissent & perdent leur éclat; ils deviennent larmoyans, ils se creusent, le globe diminue, & la prunelle se resserre; d'où M. Monro conclut que le nerf intercostal sert à dilater la pru-

(h) Brouzet, *Educat. médecin. des Enfans*, tom. II. pag. 57.

(i) *Nervor. Anat. Contract.* pag. 39 in notis.

nelle dans l'état naturel, & que son action augmente par l'irritation que les vers causent aux nerfs de l'estomac & des intestins.

On sçait que dans la vraie & parfaite *amaurose* la pupile se dilate extraordinairement, que les yeux paroissent très-beaux & comme luisans. Or, M. Jacquin m'écrivoit de l'Amérique, où les habitans sont très-souvent attaqués des vers, comme on l'a déjà dit, qu'il avoit observé chez eux les signes suivans : « des affoupissemens & des tran-
» chées ; les yeux clairs, mais tirant
» sur le jaune ; la paupiere inférieure de
» cette dernière couleur, ou bleuâtre,
» & des convulsions promptement mor-
» telles ». Ces observations de M. Jacquin confirment à merveille l'opinion de M. Monro.

Il ne peut qu'être avantageux de rassembler la plus grande partie des signes qui indiquent la présence des vers dans les intestins, afin de donner plus de certitude au diagnostic : car il se présente quelquefois plusieurs symptomes des vers, quoiqu'il ne s'en trouve aucun dans le corps. M. de Saint-Clair, célèbre Professeur en Médecine dans l'Université d'Edimbourg, en rapporte un

256 *Maladies des Enfans.*

exemple mémorable (k). Un enfant de quatre ans sentoit des douleurs à l'estomac ; il avoit des démangeaisons au nez, des insomnies, & des terreurs paniques pendant le sommeil, qui l'éveilloient tout-à-coup en le faisant tressaillir. Il se frottoit continuellement le nez, soit qu'il veillât, ou qu'il dormît ; il survint ensuite des convulsions qui le firent périr le sixième jour, malgré plusieurs remèdes appropriés qui furent administrés selon toutes les règles de l'art. Après la mort on ouvrit avec précaution l'estomac & les intestins dans toute leur longueur ; mais on n'y trouva point de vers, ni même rien autre chose, si ce n'est environ deux onces d'une matière visqueuse, qui avoit une consistance de gelée, au commencement du jéjunum.

On a quelquefois observé qu'après l'expulsion des vers, il reste encore quelques symptomes qui pourroient leur être imputés. C'est ainsi que, dans les enfans, l'épilepsie qui est causée par les vers, subsiste souvent même après qu'ils ont été chassés, si les paroxysmes ont été fréquens & violens. Il reste

(k) Essais & Observat. de Médecine, Tome II. art. 18. pag. 367.

alors dans le *sensorium commune* si souvent & si violemment troublé, un caractère épileptique qui demeure long-tems oisif; mais qui peut être réveillé & rendu actif, non-seulement par les vers, mais encore par quantité d'autres causes procathartiques; sur quoi on peut consulter ce que nous avons dit ailleurs au *Traité de l'Épilepsie*. Mais comme pour expulser les vers on a souvent besoin de purgatifs énergiques, (ainsi qu'on va le voir dans la cure) il ne seroit nullement sûr d'insister encore sur ces remèdes, lorsqu'on n'a plus les vers à combattre, mais seulement quelques symptômes de peur de conséquence.

§. 1369.

On les guérit en détruisant leur nid (1361), par les alkalis fixes, les gommes plegmagogues, les remèdes mercuriels, les antimoniaux, les aromatiques amers.

NOUS avons parlé au paragraphe 1361 de la pituite, en tant qu'elle sert de nid aux vers. On sçait que toute la

258 *Maladies des Enfans.*

surface intérieure des intestins est enduite d'une mucosité lubrifiante ; or, cette mucosité intestinale peut quelquefois devenir beaucoup plus abondante, & fournir aux vers un nid fort mol & fort commode. Mais en outre, il transude aussi de la surface extérieure du ver beaucoup d'une humeur gluante, qui le recouvre de toute part, & qui le défend contre l'action des alimens qui ont de l'acrimonie. Cette mucosité augmentant toujours de plus en plus, s'évacue enfin ; une mucosité nouvelle la remplace, & sert aux mêmes usages. On pense que c'est-là la raison pour laquelle ceux qui sont travaillés des vers rendent fréquemment par les selles des matieres muqueuses (l).

Nous avons indiqué dans une autre occasion (m), en parlant de la glutinosité spontanée, les moyens curatifs à mettre en usage pour délivrer les premières voies de l'amas de cette humeur. On recommande principalement pour cette fin les substances ameres fournies par la bile préparée selon l'art, les matieres savonneuses fondantes, & les

(l) Transactions philosophiques, Tom. III.

(m) Aphor. de Boerh. avec les Comment. de Van-Swieten. §. 75 de la traduction de M. Moublet.

gommes aromatiques stimulantés & légèrement purgatives, les fels dissolvans, les fortifiants aromatiques, & les mercuriels doux. On trouve dans la Matière médicale plusieurs formules propres à remplir cette indication, & on peut, sur leur modèle, en composer plusieurs autres de la même espèce.

Au reste, on comprend aisément que dans l'usage de ces remèdes, il faut toujours avoir égard à l'âge & aux forces, & en augmenter ou diminuer la dose selon l'exigence des cas.

§. 1370.

On détruit le phlegme intestinal qui sert de nid à ces animaux, en oignant extérieurement le bas-ventre avec des matières balsamiques tirées des plus forts aromatiques, mêlés avec des substances purgatives & huileuses.

LA plupart des remèdes dont on vient de parler sont amers, & les autres d'un goût assez désagréable, enforte qu'il est souvent très-difficile de les

260 *Maladies des Enfans.*

faire prendre aux enfans, du-moins à une dose assez forte pour pouvoir en attendre quelques effets. Cette difficulté a forcé les Médecins de recourir aux remedes extérieurs.

On trouve chez la plûpart des Apothicaires deux onguens, dont on frotte chaudement l'abdomen des enfans. Par leur qualité pénétrante, ils portent leur action jusques sur les intestins, & vont même quelquefois jusqu'à purger violemment. L'un de ces onguens est celui d'*Agrippa*, où entrent des purgatifs très-énergiques, la racine de bryoine, l'élatérium, ou concombre sauvage, la scille, & la racine d'iris de Florence. L'autre est l'onguent d'*Arthanita* ou de *cyclamen*, qui, outre la racine de cyclamen, & le concombre sauvage, contient encore la pulpe extraordinairement amere de la coloquinte, le fiel de taureau, la scammonée, l'euphorbe, l'aloës, &c. Ces deux especes d'onguens se trouvent mêlés à quantité égale dans la matiere médicale, & on frotte de tems en tems l'ombilic des enfans avec quelque peu de ce mélange.

La plûpart des ingrédients qui entrent dans la composition de ces onguens, purge avec violence; ainsi on ne doit

les prescrire qu'avec beaucoup de précaution, aux hommes même les plus sains & les plus robustes, du-moins intérieurement; car pour ce qui est de l'usage purement extérieur, des remèdes plus doux ne produiroient aucun effet. Mais la vertu stimulative de ces purgatifs fort actifs en pénétrant la peau, porte-t-elle immédiatement son action sur les intestins placés au-dessous, ou bien les particules les plus subtiles de ces remèdes, repompées par les veines absorbantes de l'habitude extérieure du corps, circulent-elles avec les humeurs, & operent-elles de cette manière l'effet purgatif: c'est ce dont les Médecins ne conviennent point entre eux; ce qui est certain, c'est que ces onctions de l'ombilic ont occasionné quelquefois à des jeunes enfans des super-purgations dangereuses, suivies d'une fâcheuse dysenterie. La prudence exige donc qu'on ne fasse que de très-petites onctions à la fois, & qu'on s'arrête dès que les tranchées se déclarent, se gardant bien de faire de nouvelles onctions avant d'avoir vu l'effet des premières. Si elles causent des évacuations trop copieuses, il faut sur le champ laver l'ombilic & ses environs

262 *Maladies des Enfans.*

avec une lessive de savon de Venise ; afin d'enlever un reste d'onguent collé à la peau , qui pourroit augmenter ces troubles.

Il y a dans la Matière médicale une formule où il n'entre aucun médicament purgatif , & dont l'efficacité dépend principalement de l'odeur aromatique de la tanaïsie.





T R A I T É
D E S
M A L A D I E S D E S E N F A N S.

§. 1371.

On tue les vers par des reme-
des miellés, salins, par des choses
qu'ils ne puissent digérer, par des
amers aromatiques, par des mer-
curiels, des acides, des remedes
vitriolés tirés de l'acier, ou du cui-
vre.

TANT que les vers sont en vie, ils
paroît qu'ils peuvent s'attacher
assez fortement aux parois des
intestins, pour ne pas se laisser entraîner
au mouvement qui fait avancer les ma-
tieres fécales vers le fondement, &
être expulsés avec elles hors du corps.
Les vers ronds cependant sortent plus
souvent & plus facilement par l'anüs
II. Partie.

264 *Maladies des Enfans.*

que les autres, principalement lorsqu'ils sont morts. Quoique vivans ils sortent aussi quelquefois, ennuyés de leur domicile. D'autres fois ils entrent dans l'estomac, & sont rejettés par le vomissement, comme les Médecins ont souvent occasion de l'observer. Ces vers ont beaucoup de mobilité, & il est probable qu'ils changent souvent de place. Bien plus, dans les maladies, ils sortent souvent d'eux-mêmes, sans qu'on ait donné des anthelmintiques, & sans que le malade ni le Médecin aient soupçonné les vers. Peut-être que les altérations que les humeurs subissent dans la maladie les rendent ennemies de ces insectes, & les forcent à déloger. Il est certain que les efforts qu'on fait, même malgré soi, pour aller à la selle, entraîneront les vers avec les excréments du côté de l'anus, s'il s'en trouve quelques-uns qui n'adhèrent pas aux parois des intestins. Mais le tænia, comme nous l'avons déjà remarqué, enfonce son extrémité la plus déliée dans la substance du boyau, & s'y tient fortement attaché. De là vient qu'on a beaucoup de peine à l'expulser, & qu'il sort rarement de lui-même tout entier. Assez souvent cependant il s'en évacue de

de grandes portions, longues quelquefois de plusieurs aunes, comme l'attestent de nombreuses observations. Les ascarides & les cucurbitains ayant beaucoup de mobilité, sortent fréquemment par l'anus.

Mais si on peut parvenir à tuer les vers, on n'aura pas de peine ensuite à les expulser par le fondement, n'y ayant que les vers vivans qui puissent opposer de la résistance au mouvement péristaltique des intestins; & quand même les vers, quoique morts, resteroient encore adhérens aux intestins, dans un lieu aussi humide & aussi chaud, ils ne tarderoient pas à tomber en fonte, ce qui détruiroit l'adhérence.

C'est ce qu'Ætius (n) a très-bien remarqué, en parlant de la cure des vers. « Ceux qui sont vivans, dit cet Auteur, » s'accrochent aux intestins; mais les » morts sortent avec les excréments. Il » en sort aussi quelquefois qui sont encore vivans, mais tout troublés (o), » & pour ainsi dire, à demi-morts ».

S'il y a donc indication à tuer les vers, il faut bien prendre garde en même tems de ne rien donner qui puisse

(n) *Sermon IX. cap. 39. pag. 273.*

(o) *Vertigine affecti.*

faire des impressions fâcheuses sur l'estomac & les intestins. Pour remplir cette vûe , on donne dans ce paragraphe l'énumération de plusieurs remedes, dont chacun mérite une considération particuliere.

(*Le miel*). Tous les Médecins ont reconnu dans le miel une vertu dissolvante; ainsi on peut l'employer utilement pour atténuer & pour fondre la pituite. Il n'est pas aussi certain que par lui-même le miel soit ennemi des vers. Il est vrai qu'Ætius (p) recommande le *mulsum* contre ces insectes, & qu'il veut qu'on fasse entrer beaucoup de miel dans toutes les boissons qu'on donne aux malades. Il est à remarquer cependant que les anciens Médecins ont cru la bile bonne contre les vers, même extérieurement & sous forme d'unctions à l'ombilic. Or, les mêmes Médecins ont enseigné que le miel se change en bile dans le corps humain, particulièrement dans les personnes d'un tempérament chaud. On lit ce qui suit dans Galien (q) au sujet du miel : « Il » se convertit tout en bile jaune, dans » les sujets qui sont à la fleur de l'âge ,

(p) *Ibidem.*

(q) *De nat. facultat., lib. 2. cap. 8.*

» particulièrement s'ils sont d'une constitution chaude, & qu'ils menent une vie active & laborieuse ». Il répète encore la même chose dans un autre endroit (r). Peut-être est-ce par cette raison que le miel a été placé parmi les remèdes anthelminthiques. Au surplus, il peut être utile, ne fût-ce qu'en lubrifiant les voies & lâchant le ventre. Les Médecins ont cru dans ces derniers tems que le miel pris en grande quantité étoit nuisible aux vers, en bouchant les pores ou trachées que Malpighi a décrites dans le ver à soie, & qui leur servent à respirer. Mais on n'a point encore démontré ces trachées dans les vers humains, & peut-être ne respirent-ils pas. On a tout lieu de le penser, lorsqu'on considère que ces vers ont à vivre dans les intestins dont la cavité se trouve remplie par les matières qu'ils contiennent, ou dont les parois se touchent lorsqu'ils sont vuides, ces organes étant naturellement dans un état de contraction, comme je l'ai dit dans une autre occasion en parlant des *rots* & des *vents*.

C'est encore pour la même raison qu'on a recommandé l'usage de l'huile ;

(r) *De aliment, facultat, lib. 3, cap. 39.*

268 *Maladies des Enfans.*

donnée en telle quantité qu'elle ne lubrifie pas seulement les intestins, mais qu'elle les remplisse, pour ainsi dire. Vegece (s) mêle aux autres remèdes qu'il indique pour les animaux, une grande quantité d'huile qu'il veut qu'on leur fasse avaler au moyen d'une corne, ou qu'on leur donne en lavement. *La vertu de ces remèdes & la douceur de l'huile, dit-il, font mourir les vers & les expulsent ensuite.*

Au surplus, les expériences qu'on a faites à ce sujet présentent des résultats différens. Le célèbre Lanzoni plongea dans l'huile commune un ver qui étoit sorti vivant du corps d'un homme; il mourut sur le champ. Il en fut de même d'un autre ver sorti par le vomissement, qu'il plaça dans le miel. Un troisième ver, rejeté aussi par le vomissement, & qu'on mit dans de l'huile d'amandes douces, y vécut fort peu de tems (t). Tous ces vers étoient des vers ronds. Mais Coulet (u) a trouvé que les vers cucurbitains ne vivoient nulle part aussi long-tems que dans l'huile

(s) *Art. veterin. lib. 2. cap. 44, 45.*(t) *Acta phys. med. nat. curios. vol. I. Observ. 94. pag. 273.*(u) *De ascarid. & lumbrico lato, pag. 32 & 33.*

d'amandes douces, où ils restent vingt-quatre heures avant de mourir. Je ne me souviens pas qu'on ait fait de telles expériences sur le tænia sorti vivant & entier du corps humain, parce qu'il meurt communément bientôt après son expulsion. On peut voir chez le célèbre Torti (x) plusieurs expériences desquelles il résulte que des vers ronds ont vécu commodément pendant plusieurs heures dans de l'huile & dans de l'eau miellée.

J'ai employé quelquefois le miel, ainsi que l'huile, en grande quantité, mais sans pouvoir réussir à tuer le tænia. J'ai vu seulement, que comme ces matieres excitent souvent des nausées & le vomissement, les malades rendoient quelquefois, par cette dernière voie, des vers ronds, de même que par les selles, lorsque le miel pris copieusement suscitoit, comme il arrive assez souvent, un cours de ventre. Cependant je n'oserois encore faire un fond suffisant sur ces observations. Dans des occasions où des ascarides causoient une démangeaison insupportable autour de l'anüs, j'ai fait souvent injecter dans

(x) *Therapeut. special. ad fibres, &c. lib. V. cap. 6. pag. 520.*

270 *Maladies des Enfants.*

cette partie de l'huile, du miel, & du mulsum; mais ces remedes ont trompé mon attente.

(*Les sels, &c.*) On ne peut guere douter que les sels, particulièrement ceux qui ont beaucoup d'acrimonie, & ceux même qui en ont fort peu, pourvu qu'ils soient donnés à de fortes doses, ne soient capables d'incommoder considérablement les vers. Mais de quelque espece que soient les sels, on ne peut les donner qu'à une dose fort modérée, de peur qu'ils ne mordent trop sur les intestins; mais à cette dose on n'a pas droit d'en attendre de grands effets; on peut en espérer davantage, lorsqu'ils sont en même-tems purgatifs, aussi les Médecins ont-ils recommandé de préférence les sels de Sedlitz, d'Epfom, & autres semblables.

Pour expulser les ascarides qui séjournent dans le rectum, ou dans le vagin, Hippocrate (y) veut qu'on lave ces parties avec de la faumure.

Comme les vers ne paroissent se nourrir principalement que de chyle, il n'est guere possible, ce semble, d'employer, à titre de remedes, des matieres dont les vers se faussent, & qui

(y) *De mulier. morb. lib. 2. cap. 60.*

puissent leur nuire en passant dans le corps de ces animaux.

Lorsqu'on considère les principaux remèdes qui ont été recommandés par des auteurs comme anthelmintiques, il paroît qu'ils peuvent être rangés commodément sous trois classes différentes. La première comprend les substances inégales & pleines d'aspérités. Lorsqu'on fait usage de ces substances, il y a lieu d'espérer que le mouvement que leur imprime l'action péristaltique des intestins, les mettront en état de détruire la tiffure tendre & délicate de ces insectes, ou du moins de les incommoder beaucoup, enforte que, ou morts, ou considérablement affoiblis, ils feront ensuite chassés du corps avec moins de difficulté. La seconde classe est composée de matieres qui répandent dans toute l'étendue des premières voies des exhalaisons fortes & pénétrantes, dont on fait un usage continu & jamais interrompu. La troisième classe enfin des anthelmintiques embrasse les remèdes qui, sans pouvoir agir sur les vers par l'inégalité de leurs parties, ni par une odeur pénétrante & désagréable, ont été déclarés bons par l'expérience & l'observation.

M iv

Il paroît que c'est à la première classe qu'on doit rapporter le remède que le célèbre Méad (z) dit avoir trouvé extrêmement efficace par l'usage qu'il en a fait. Ce remède consiste en parties égales de raclure d'étain & de corail rouge, réduits en poudre très-fine, dont il donnoit une dragme deux fois par jour, incorporée sous forme de bol dans de la conserve de sommités d'absinthe marine. M. Alston (a) a donné aux personnes travaillées des vers une quantité beaucoup plus considérable d'étain pur. Il en donne deux onces aux adultes, auparavant mis en poudre, & passé par un tamis fin, mêlé ensuite avec huit onces de *mélasse* (b). Après avoir purgé le malade le jeudi avec une infusion de séné & la manne dans de l'eau de chiendent, pour désemplir les intestins, il fait prendre aux malades à jeun le vendredi matin, une once de la poudre dans quatre onces de *mélasse*; le samedi matin il leur en fait prendre une demi once avec deux onces du *syrop* ci-dessus, & autant le

(z) *Monit. & præcept. medic. cap. 7. sect. 3. pag. 119.*

(a) *Essais & Observat. de Médec. Tome V. p. 103.*

(b) C'est une sorte de *syrop* noir, & de très-vil prix, qui reste au fond des vaisseaux en forme de sédiment après la dépuracion du sucre.

dimanche matin. Le lundi ils font de nouveau purgés avec la même médecine que ci-dessus. M. Alston assure qu'il a vu produire à ce remède des effets étonnans, & qui ont surpassé ses espérances. Il appaise sur le champ la douleur d'estomac, que causent quelquefois les vers, quoiqu'il ne les fasse sortir que quelques jours après. Lorsqu'on traite des enfans, on proportionne la dose à l'âge.

Quoique la poudre d'étain puisse être nuisible aux vers de plusieurs manières, M. Alston croit que son efficacité dépend sur-tout de ce que se glissant entr'eux & la tunique interne de l'estomac & des intestins, elle leur fait lâcher prise, de manière que les purgatifs peuvent les entraîner sans peine avec les excréments.

C'est encore peut-être de la même manière qu'agit la limaille de fer, donnée tous les matins à la dose d'une dragme pendant plusieurs jours (c). Cependant comme le fer se dissout assez facilement dans nos humeurs, & dans la boisson dont on use, il est fort vraisemblable qu'il n'agit pas seulement d'une manière mécanique, mais encore

(c) *Vandæveren, dissertat. de verm. intestin. pag. 72.*

par sa vertu propre & médicinale. Nous reviendrons encore à ce point dans un moment.

Il est très-probable encore que c'est par sa vertu mécanique, c'est-à-dire à raison de son aspérité, qu'une petite plante marine appelée la *Coralline*, (laquelle, comme plusieurs autres, appartient peut-être au regne animal) s'est faite une réputation parmi les anthelmintiques. Gesner (d) prescrit la coralline pour tuer les vers, mais simplement broyée & non passée par le tamis. Il est aisé de voir qu'on pourroit faire usage dans la même vue de quantité d'autres poudres grossières & inégales, qui n'auroient par elles-mêmes rien de dangereux.

La deuxième classe des anthelmintiques est composée, comme nous l'avons dit, des remèdes qui nuisent aux vers par une odeur forte & désagréable. L'ail qui répand par-tout une odeur de cette espèce, insupportable à tous ceux qui n'y sont pas faits, tient le premier rang dans cette classe. D'ailleurs le corps s'y accoutume assez facilement, & on sçait que bien des gens usent de l'ail par délices, tandis que d'autres en

(d) *Epistol. medic. pag. 91.*

abhorent l'odeur. Horace, qui étoit du nombre de ces derniers, veut qu'on donne aux parricides de l'ail, *plus mortel*, dit-il, *que la ciguë*. Cependant comme il voyoit le peuple en manger impunément, il s'écrie dans son indignation, *ô entrailles de fer des paysans !* L'ail en effet a toujours fait les délices de ceux qui menent une vie dure & laborieuse. Il en coûta, au rapport d'Hérodote (e), dix-huit cens seulement pour l'ail, les oignons & les rai-forts qu'on fournit aux ouvriers qui bâtirent les pyramides d'Egypte. L'odeur de l'ail est si forte & si pénétrante, qu'elle s'exhale dans ceux qui en font un usage journalier, par toute l'habitude extérieure du corps, jusqu'au bout des doigts. Bien plus, Loob (f) rapporte qu'un cataplasme d'ail & de mauve ayant été appliqué sur les lombes dans une ischurie, & la personne étant morte, l'ouverture du bas-ventre fit sentir sur le champ une odeur d'ail. On voit donc par ce fait que les émanations de l'ail ont autant de facilité à s'introduire dans le corps par les veines absorbantes, qu'à pénétrer dans les ramifica-

(e) *Lib. 2.*(f) *Of Curing fevers, pag. 55.*

276 *Maladies des Enfans.*

mons les plus déliées des vaisseaux artériels. C'est cette qualité pénétrante de l'ail qui a fait dire à Galien (g), « pour moi » j'appelle ce mets la thériaque des pay-
 » fans ; & si quelqu'un veut empêcher
 » un Thrace, un Gaulois, ou tout au-
 » tre habitant des pays froids, d'en faire
 » usage, il ne leur portera pas un pré-
 » judice peu considérable ». Galien dit dans le même endroit (h), que l'ail dissipe les vents ; mais Hippocrate n'est pas de cet avis (i). On peut néanmoins les concilier si on se rappelle ce qu'on a dit au chapitre des *rots* & des *vents* ; on y a fait voir que les carminatifs, ou les remèdes qui chassent les vents, en produisent aussi dans le tems même qu'ils les dissipent. La raison de cet effet, est qu'en irritant légèrement les intestins par un doux stimulus aromatique, on détermine ces organes à se contracter en divers lieux, ce qui fait céder quelquefois un spasme opiniâtement fixé à une certaine portion du conduit intestinal ; d'où s'ensuivent, lorsque cet obstacle est levé, des borborigmes, ou grouillemens d'entrailles, & peu de tems

(g) *Method. medend. lib. 12. cap. 8.*(h) *De victus rat. sauvr. lib. 2. cap. 7.*(i) *De infacund. cap. 18.*

après une explosion de vents par haut ou par bas.

L'ail peut donc être utile contre les vers, non-seulement par son odeur, qui le rend peut-être incommode à ces insectes, mais encore en ce qu'en excitant les fibres des intestins à se contracter, il les force à lâcher prise, & à se laisser entraîner avec moins de peine par les purgatifs. Cette action de l'ail fera son effet sur-tout sur ceux qui ne sont pas accoutumés à en faire un usage journalier. Si les malades avalent chaque jour une veine d'ail entière, ou coupée par morceaux si elle est trop grosse, il restera perpétuellement une odeur d'ail dans l'estomac & les intestins. Les bulbes d'ail confis dans le vinaigre, fournissent pour la table un assaisonnement assez agréable, mais alors ils n'ont plus autant de force.

Hippocrate (k) recommande contre les ascarides du vagin, des pessaires anthelminthiques, & que la malade mange beaucoup d'ail, cuit ou crud, qui chassera, dit-il, ces insectes ou les fera mourir.

On prescrit encore pour les mêmes fins l'*assa fetida*, beaucoup plus puant

(k) *De mulier. morb. lib. 2. cap. 60.*

278 *Maladies des Enfans.*

que l'ail, sur-tout si on l'apporte récent d'Asie, & ayant encore une couleur de lait, tel que j'en ai vu quelquefois; car alors il exhale une odeur presqu'insupportable; aussi a-t-on soin lorsqu'on l'apporte, enfermé dans des petits sacs, aux vaisseaux qui doivent le porter en Europe, de suspendre ces petits sacs à l'air. Si on les enfermoit dans le vaisseau il n'y auroit personne qui pût en soutenir l'odeur. Sa fétidité diminue cependant insensiblement à mesure que cette drogue se desseche. Ce qui est singulier, c'est que malgré son extrême puanteur, *l'assa fetida* fait les délices des tables en Asie. On le fait entrer dans les sauces à titre d'assaisonnement, ou on en frotte très-légerement son assiette. On peut consulter sur cela Kœmpfer dans ses *Aménités exotiques*. F. Hoffman composoit avec *l'assa fetida*, la myrrhe, le safran & le mercure doux, son spécifique anthelminthique contre les vers sous forme de pilules (l).

C'est encore à la même classe qu'appartient la racine de valériane sauvage, que Fabius Columna (m) prétend être

(l) *Medec. rat. syst.* Tom. III. sect. I. cap. 5. § 32.
 (m) *In phytobasano*, pag. 213-222. & *in cephrafi plantar.* pag. 210.

le véritable *phu* de Dioscoride, & dont il a éprouvé l'efficacité sur lui-même & sur les autres, pour la guérison de l'épilepsie, donné en poudre tous les matins à jeun, à la dose d'une demi-dragme. M. Marchant (n) a essayé aussi la vertu de cette racine contre l'épilepsie, & en a vu de très-bons effets; mais il remarque en même-tems qu'elle chassoit les vers du corps, & faisoit suer fortement les malades. La valériane sauvage est d'une odeur fort désagréable, & comme elle agit principalement par les sueurs, & rarement par les selles, il y a tout lieu de croire que c'est cette odeur qui la rend anthelminitique. Le célèbre M. Storck (o), à qui on a obligation de tant de nouveaux remèdes, a joint avec le plus heureux succès la racine de valériane aux purgatifs & aux aromatiques pour expulser les vers.

C'est par la même raison, ou par une autre semblable, qu'on recommande comme un excellent anthelminitique, le *caput mortuum* qui reste après qu'on a tiré de la corne de cerf, au moyen d'une forte chaleur, tout ce qu'elle a de vola-

(n) Mémoires de l'Acad. Roy. des Scienc. an. 1706. pag. 333.

(o) *Annus medicus secundus*, pag. 228. 286.

280 *Maladies des Enfans.*

til. Ce résidu est un charbon solide, friable, fétide & amer, chargé encore d'une huile grossiere qui a la ténacité de la poix.

On doit peut-être encore rapporter ici le soufre, qui « avalé tout pur, » à des petites doses, fréquemment répétées, purge d'abord admirablement bien les premières voies, & par la suite assez fortement, ce qui guérit efficacement certaines maladies cutanées, *vermineuses* & autres, produites par le mercure ou par ses préparations (p). J'ai souvent donné le soufre de cette manière, & j'ai remarqué que quoique par lui-même il soit presque sans odeur, à moins qu'il ne s'échauffe par la trituration ou par le feu, il ne laisse pas, lorsqu'il se dissout dans les premières voies, ou par l'action des liqueurs digestives, ou par les alimens, de communiquer aux felles une odeur extraordinairement fétide. Serait-ce par cette puanteur excessive que le soufre est ennemi des vers ?

Il est très-probable que le hasard, des observations soigneuses, & divers essais prudemment conduits, nous feront découvrir encore plusieurs autres anthel-

(p) *Boerh. Chem. Tom. II. pag. 419.*

mintiques. La grande utilité qui en résulteroit , doit aiguillonner les Médecins , & les rendre infatigables dans leurs recherches.

Nous voici parvenus à la troisieme classe des anthelmintiques , qui comprend les remedes qui ont été trouvés contraires aux vers , quoiqu'on n'y observe ni aspérité de parties , ni odeur fort désagréable.

Galien (q) dit en parlant de l'arbre de Perse , (*de Persicâ arbore*) « qu'il y » a dans ses semences & dans ses feuilles , une amertume prédominante , » en telle sorte que les feuilles étant » broyées , & appliquées sur l'ombilic , » tuent les vers ». On voit par les Observations de M. Boulduc (r) , que l'infusion des fleurs & des feuilles tendres de cet arbre , est un purgatif doux & léger , & il la loue comme étant un excellent remede contre les vers des enfans. Nous dirons bien-tôt ce qu'on doit penser des amers , & on verra dans le paragraphe suivant , que les légers purgatifs sont presque toujours insuffisans. Ainsi ce remede agit sans doute

(q) *De simplic. remed. facult. lib. VII. n. 17.*

(r) *Mém. de l'Acad. Roy. des Sciences , année 1714. Hist. pag. 49.*

282 *Maladies des Enfans.*

par une vertu propre & particuliere.

Galien (s) avance encore que la racine de fougere est fort utile; « car » elle tue, dit-il, le solitaire, si on en » prend quatre gros dans de l'eau miel- » lée ». M. Marchant (t) confirme le témoignage de Galien, en assurant qu'il prouve, par une infinité d'expériences, que la racine de fougere est un remede admirable & sûr, pour chasser toutes les especes de vers du corps humain. Il est probable que le remede connu sous le nom d'*Eau de fougere*, dont feu M. Andry avoit fait un secret, qu'il s'étoit réservé à lui & à son gendre Dionis, avoit pour base la racine de fougere. M. Andry en convient lui-même; mais il prétend que cette racine exigeoit une certaine préparation qui n'étoit connue que de lui seul (u).

Après la mort d'Andry, son gendre (x) voulut persuader au public que la racine de fougere étoit pour très-peu de chose dans son secret, & qu'il y entroit beaucoup d'autres ingrédients. Mais

(s) *De simpl. remed. facult. lib. VIII. n. 39.*

(t) Mémoires de l'Acad. Roy. des Sciences, année 1701. pag. 285.

(u) Andry, sur la génération des vers, Tom. II. p. 531.

(x) Dissertation sur le tania, pag. 46.

On fait bien qu'il n'y a pas grand fond à faire sur la bonne foi des marchands d'arcanes. Il est du devoir d'un homme d'honneur de préférer l'utilité générale du genre humain à son intérêt particulier. Mais l'insatiable soif de l'or permet rarement d'écouter cette maxime, & persuade trop souvent le contraire. Quant à moi, je ne me repentirai jamais d'avoir communiqué avec candeur à tout le monde ce que j'aurai trouvé d'utile dans ma pratique, & assurément cette conduite ne me laissera point de regret, lorsqu'il me faudra comparoître au tribunal du souverain Juge (*γ*).

Peut-être y a-t-il plusieurs autres plantes qui ont la même vertu que la fougère. M. Barrere (*z*) assure que le scordium mis en poudre lui a souvent réussi dans les affections vermineuses. Au surplus, on peut voir dans Andry (*a*) & le Clerc (*b*) un ample catalogue de remèdes anthelmintiques.

(*Les amers & les aromatiques*). Ces

(*γ*) *Dum numina nobis*

Mors instans majora facit.

M. Storck est en cela un digne imitateur de M. le Baron de Van-Swiéten; qu'il est beau! qu'il est héroïque de n'avoir pas fait secret d'un remède contre le cancer!

(*z*) Observations Anatomiques, page 170.

(*a*) Tome II, page 609 & suivantes.

(*b*) *Hist. lumbric. lat. pag. 408.*

284 *Maladies des Enfans.*

remedes font communément fort utiles pour fortifier les organes de la premiere digestion, & pour corriger la disposition cachectique & leucophlegmatique qui favorise beaucoup les maladies vermineuses (Voy. le §. 1362). Mais il n'est pas aussi certain que l'amertume soit contraire aux vers, qu'on le suppose ordinairement.

Galien (c) a écrit à la vérité que les amers tuent les vers; après quoi il ajoute : « On peut faire périr les vers ronds » avec l'absinthe ; mais le *tænia* & les « *ascarides* demandent des remedes plus » forts ». On trouve néanmoins souvent dans le duodenum des vers, quoique la bile qui est une substance fort amere aille s'y dégorger par le conduit cholédoque. On voit d'ailleurs par les expériences de Redi, que des vers, tant terrestres qu'humains, ont vécu pendant long-tems dans des décoctions très-ameres, tandis qu'ils ont péri bien vite dans de l'eau simple, adoucie avec du miel ou du sucre. Bien plus, on a trouvé des vers, non seulement dans le foie où se prépare la bile, mais encore dans la vésicule du fiel même d'un mouton qui contenoit de la bile excessivement

(c) *Method. medend. lib. XIV. cap. ultim.*

amere, dans laquelle les vers nageoient paisiblement (d). Coulet (e) avoue : « Qu'il n'a trouvé aucun remede liquide de assez amer pour tuer les vers par son amertume, & qu'au contraire il a remarqué que ces liquides les rendoient plus vifs & plus forts ». Il ajoute cependant qu'ils n'ont pas vécu plus long-tems dans ces liqueurs ameres que dans l'eau pure. Des vers ronds tirés des intestins d'un veau qu'on avoit tué, ont vécu environ neuf heures dans de la bile de bœuf. D'autres vers de la même espece vécutent si long-tems dans des infusions d'aloës, de coloquinte & de quinquina, que le célèbre Torti ennuyé d'attendre, les en tira pour les plonger dans de l'esprit-de-vin où ils périrent sur le champ. Le suc d'ail délayé dans un peu d'eau ne parut faire sur eux aucune impression. Ce que nous venons de dire suffit pour faire voir que les amers aromatiques ne tuent pas aussi facilement les vers que se le persuadent bien de gens.

(*Les mercuriels*). Comme le vif-argent incorporé dans de la graisse a été reconnu excellent pour faire périr les

(d) *Leclerc, Histor. lumbric. lat. pag. 94.*

(e) *Tractat. de ascarid & lumbric. lato pag. 32, 33.*

286 *Maladies des Enfans.*

infectes cutanés , on a pensé qu'il seroit également utile pour tuer les vers des intestins. Il est des Médecins qui , suivant le conseil de Brassavole , font avaler aux enfans , dans la vûe de faire mourir les vers , quelques grains de mercure crud ; & Kan-Boerhaave (f) assure que cette pratique a très-bien réussi. On peut cependant douter avec fondement si une aussi petite dose de mercure peut être suffisante pour tuer les vers ; car il ne seroit nullement sûr à cet âge tendre d'en répéter les doses , quoique très-légères. Bien plus , il ne paroît pas qu'il soit encore certain que l'argent-vif soit aussi ennemi des vers qu'on l'a prétendu ; un très-habile Médecin , Naturaliste , M. Scopoli (g) , dit n'avoir jamais observé une plus grande quantité de vers ronds , que chez ceux qui font leur séjour dans le voisinage des mines de mercure. Il n'y a , dit cet Auteur , ni âge , ni sexe qui en garantisse en ces endroits-là ; cependant ces personnes vivent dans un air chargé d'exhalaisons mercurielles que l'action du feu fait élever , & ces exhalaisons pernicieuses leur causent souvent bien des maux.

(f) *Dissertat. de argent. vivo* , pag. 24.

(g) *De Hydrargiro idriensi* , pag. 155.

D'ailleurs, l'argent-vif avalé par la bouche, même en grande quantité, sort pour l'ordinaire en très-peu de tems par le fondement.

D'autres ont pensé que l'eau dans laquelle on a fait bouillir, ou même simplement digérer du mercure, devoit un excellent anthelmintique; & ils ne craignent pas d'affirer que cette eau, si on la fait boire, tue à coup sûr les vers des intestins. Van-Helmont (*h*) assure « qu'un peu de cette boisson innocente » fait périr généralement tous les vers, » tant des intestins que d'ailleurs, & » ceux mêmes qui s'engendrent dans les » ulcères, si on les lave avec cette eau » mercurielle ». Delà plusieurs ont pensé que l'eau se chargeoit de quelques parties de mercure; & c'est l'opinion du célèbre Frédéric Hoffman (*i*), qui s'est expliqué en ces termes: « Bien plus, » l'eau commune seule, à raison du sel » universel & d'une extrême subtilité » qui réside dans ses pores, & à l'aide » d'une longue ébullition, détache des » parties du vif argent; aussi les pra-

(*h*) *In fine capituli sextuplex digestio alimenti humani*; pag. 180.

(*i*) *Med. rat. & system. Tom. II. part. 2. cap. 6. §. 4. pag. 29, 262.*

» ticiens connoissent ils l'utilité de cette
 » décoction contre le virus vénérien &
 » la vermine ». Dionis (*k*) va même jus-
 qu'à assurer qu'il a vu des malades atta-
 qués d'un tremblement universel de
 tous leurs membres, après un long usa-
 ge de l'eau mercurielle, ainsi qu'il ar-
 rive si souvent à ceux qui usent impru-
 demment du mercure, ou qui demeu-
 rent long-tems exposés à ses exhalai-
 sons, comme on l'observe si communé-
 ment chez les doreurs. Heister (*l*) ra-
 conte que des pigeons ont été guéris des
 vers, en buvant d'une eau où l'on avoit
 mis de l'argent-vif.

On lit dans le second volume des Mé-
 moires de l'Académie de Bologne (*m*),
 des expériences qu'on a faites pour dé-
 couvrir si le mercure par l'infusion, la
 digestion, ou même l'ébullition, com-
 municoit quelque chose à l'eau. Le ré-
 sultat de ces expériences est qu'il ne s'en
 sépare absolument rien. Mais comme les
 eaux dont on se sert communément pour
 la boisson, & pour les autres usages de
 la vie, sont rarement pures, & exemptes
 de toute espee de sel, & qu'en outre

(*k*) Dissertation sur le tænia, p. 45 & suivantes.

(*l*) *Wahrnehm.* n. 200. pag. 351, 352.

(*m*) *Institut. Bonn. Tom. II. part. 1. pag. 118. part. 2. pag. 117.*

nous ſçavons aujourd'hui que non-ſeulement les acides, mais les alkalis & les ſels neutres diſſolvent le vif argent, il ne ſeroit pas bien ſurprenant que ce minéral communiquât quelque choſe à de telles eaux ; mais il paroît en même-tems que l'eau abſolument pure & purgée de toute partie hétérogène, n'a aucune ſorte d'action ſur le mercure. Van-Helmont (n) eſt entièrement de cet avis, quoiqu'il aſſure que le vif argent communique à l'eau une qualité anthelmin-
 tique, ſi on l'y tient en diſteſtion, & plus encore ſi on l'y fait bouillir. « Cette
 » eau, dit Van-Helmont, bien qu'elle
 » ne tire pas la moindre choſe du mer-
 » cure, & qu'elle ne puiſſe pas le con-
 » vertir en ſa nature, ne laiſſe pas de
 » participer à ſes propriétés, faiſant pé-
 » rir, lorsqu'on la prend en boiſſon,
 » généralement tous les vers, & même
 » les aſcarides, quoiqu'ils réſident dans
 » des endroits où cette eau ne parvient
 » jamais, étant promptement entraînée
 » toute entière par les urines, &c....
 » ainſi une once ſeule de vif argent peut
 » communiquer ſa vertu anthelmin-
 » tique à des milliers de meſures d'eau, ſans

(n) *In Capitulo* : In verbis, herbis, & lapidibus eſt magna virtus, pag. 459.

II. Partie.

N

290 *Maladies des Enfans.*

» rien perdre de son poids & de ses
» qualités, &c. . . . car cela se fait fans
» diminution, mutation, déchet, ou al-
» tération quelconques du mercure ».
Après cela Van-Helmont infiste encore
sur ce sujet, & s'y arrête assez long-
tems.

Nous devons convenir qu'il est des
remedes qui, sans rien perdre sensibi-
blement de leur poids, impregnent
les liquides dans lesquels on les met à
infuser d'une vertu médicinale, qui
porte un trouble singulier dans toute
l'économie animale. Le verre & le ré-
gule d'antimoine sont dans ce cas. Si
on les fait infuser dans le vin, ils n'y
souffrent aucune altération sensible dans
leur poids; le goût, l'odeur & la cou-
leur du vin, restent les mêmes; & ce-
pendant deux onces de vin émétique
données à l'homme le plus robuste & le
plus sain, portent le trouble dans tout
son corps, & l'évacuent par haut &
par bas.

Il est donc clair que les substances
métalliques, par l'infusion ou l'ébul-
lition, peuvent communiquer des ver-
tus admirables aux liqueurs dont on se
sert pour cela. Mais il n'y a que des
observations attentives & répétées qui

puissent nous apprendre ce que nous pouvons espérer de l'eau mercurielle contre les vers.

Quant aux préparations du mercure, on verra dans le paragraphe suivant qu'elles sont excellentes pour chasser ces infectes.

(*Les acides.*) On ne sçauroit douter que les acides violens & corrosifs ne soient nuisibles aux vers; mais on sent bien que l'estomac & les intestins ne pourroient pas en soutenir l'action, à moins qu'ils ne fussent affoiblis par l'addition d'une quantité d'eau considérable; & on comprend que dans ce dernier cas leur action sur les vers en seroit aussi plus foible. On a, dit-on, observé que le vinaigre rendoit les vers de l'homme plus forts & plus agiles, tandis qu'il tuoit promptement les vers de terre (o). Mais comme on ne juge que les vers humains sont ranimés par le vinaigre que par les grands mouvemens qu'ils se donnent lorsqu'on les arrose de cette liqueur, on pourroit, ce semble, en conclure avec plus de vraisemblance qu'ils sont plutôt incommodés que fortifiés par le vinaigre; l'agitation continuelle où on les voit,

(o) *Therapeut. special. febr. lib. V. cap. 6. pag. 522.*

sembleroit en fournir la preuve. Torti (p) a pareillement observé que les vers de terre périssent sur le champ, si on les plonge dans le vinaigre. Mais un ver rond de veau vécut six heures dans cette liqueur. Il paroît cependant que le vinaigre est ennemi des vers. Peut-être que l'agitation qu'il leur cause fait lâcher prise à ces animaux, & que ne tenant plus alors aux intestins, ils sont plus faciles à évacuer. Amatus (q) décrit une poudre contre les vers, à laquelle il attribue de grandes propriétés. Elle est composée de la corraline, du dictam blanc, de la bistorte & de la tormentille (r). On met tout cela en poudre, on l'arrose avec du vinaigre très-fort, & on le fait sécher à l'ombre. La dose de cette poudre est d'une dragme à trois, selon l'état des forces & du mal. Il est très-connu en chymie qu'après l'exsiccation, ce qui reste du vinaigre est sa partie acide, aussi concentrée qu'il est possible. Boerhaave (s) prenoit du safran, de l'aloès & de la

(p) *Ibid.* pag. 520.(q) *Curat. medicin. Cent. III. Curat. xcviij.* pag. 354.(r) *Recipe, corallinae, sem. santonicae, ana partes duas; dictamni albi, bistortae, tormentillae, ana partem unam.*(s) *Chem. tom. 2. process. lxxxij.* pag. 277.

myrrhe ; il mettoit ces matieres dans une retorte élevée , & y verfoit ensuite vingt fois plus d'un vinaigre très-fort , tiré , par la distillation , d'un vin vigoureux ; il faisoit bouillir ce mélange pendant douze heures , après quoi il le couloit , & séparoit le vinaigre , chargé de la vertu des ingrédiens , d'avec le résidu ou le marc. Il verfoit ensuite sur ce résidu la moitié de la quantité du vinaigre ci-dessus , & le faisoit bouillir de la même façon. Il distilloit ensuite à un feu doux ces deux teintures mêlées ensemble , & les épaissoit jusqu'à la diminution d'un tiers ; enforte que ce qui restoit étoit un acide fort concentré , imprégné de la vertu des drogues qu'on avoit mêlées au vinaigre. Boerhaave (1) recommandoit ce remede « dans tous les cas de pour-
» riture dans les premieres voies , de
» bile fétide , de pituite épaisse , de
» vers , & dans les maladies sans nom-
» bre qui naissent de ces quatre causes ;
» & qui ont leur siege dans l'estomac
» & les intestins ». La dose est d'une dragme jusqu'à trois , dans du mulsum , de l'hydromel , ou un petit vin doux , le matin à jeun , & douze heures au

(1) *Ibid.* pag. 278.

294 *Maladies des Enfans.*

moins après le dernier repas. Je sçai que ce remede a souvent produit de très-bons effets.

(*Le vitriol verd, ou bleu.*) On a déjà dit dans ce paragraphe que la limaille de fer avoit été trouvée utile contre les vers, par l'inégalité & l'aspérité de ses parties. On sçait que le fer se dissout avec assez de facilité dans nos humeurs, & personne n'ignore que la limaille est extrêmement avantageuse aux filles qui ont les pâles couleurs, plus efficace même, selon Boerhaave (u), que toutes les autres préparations de fer qui coûtent tant de peine. Si on dissout cette limaille dans de l'huile de vitriol, délayée dans l'eau, il en résultera ce qu'on appelle le vitriol de Mars; dont une dragme fondue dans une livre d'eau pure, bue à jeun & se promenant ensuite tout doucement, « ouvre, relâche, » purge, excite les urines, tue les vers & les chasse. Il teint les matieres fécales en noir, & les rend semblables à de l'argile. Il fortifie, en outre, les fibres, & par-là il guérit un grand nombre de maladies d'especes très-différentes (x). On donne ce remede

(u) *Ibid. process. CLXII. pag. 440.*

(x) *Boerh. Chem. tom. 2. pag. 439.*

à une dragme aux adultes , mais à une moindre dose aux enfans. Il excite des nausées dans quelques sujets. Cependant , en général , on n'a pas de peine à le supporter. On peut masquer avec quelque syrop le goût très-désagréable du vitriol de Mars. Comme ce remede teint les matieres fécales en noir , si on en continue l'usage pendant trois à quatre jours de suite , tout le trajet du canal intestinal s'impregnera d'une saveur de vitriol , ainsi que tous les liquides qu'on avale en boisson , & tous ceux qui séparés par différens organes de sécrétion , se portent dans la cavité des intestins. Le vitriol de Mars tue assez sûrement & promptement les vers contenus dans l'estomac , & peu de tems après ils sont ordinairement expulsés par le vomissement. On a quelquefois observé qu'après l'usage de la limaille de fer , les vers qui sortoient du corps avoient une couleur ferrugineuse. Le fer dissous dans un acide végétal , donne un remede plus doux , mais cependant efficace , selon Boerhaave (y).

(*Ou bleu.*) Il faut beaucoup plus de circonspection , lorsqu'il s'agit des remedes qu'on tire du cuivre. Le vitriol de

(y) *Ibidem process. CLXVII. pag. 441.*

296 *Maladies des Enfans.*

Mars préparé avec un acide très-puissant, l'huile de vitriol, peut être donné avec sûreté, & même à une dose assez considérable, comme on vient de le dire tout à l'heure. Mais le cuivre dissous dans un acide végétal, qui est beaucoup plus doux, exige les plus grandes précautions, & à peine peut-on sans danger le donner intérieurement. On n'ignore pas quels maux affreux s'en sont ensuivis, lorsqu'on a malheureusement apprêté des alimens dans des vaisseaux infectés de verd-de-gris. Je sçais que du vin excellent, & nullement fraudé, qu'on tenoit enfermée dans une bouteille d'argent, a donné lieu à des symptômes terribles; or ces symptômes ne dépendoient pas certainement de l'argent, mais du cuivre qui se trouve toujours pour quelque chose dans la vaisselle d'argent. Et en effet lorsqu'on voulut chercher la cause de ces désordres, on découvrit que l'intérieur de la bouteille étoit recouvert de verd-de-gris.

Cependant le cuivre dissous dans les acides fournit un poison efficace contre les insectes. « Si on délaye, dit » Boerhaave (2), un peu de la dissolu-

(2) *Ibidem. process. c. xc. pag. 477.*

» tion de cuivre par l'eau forte dans une
 » très-grande quantité d'eau, elle dé-
 » truit promptement les poux, les pu-
 » ces & les morpions ». J'ai vû des vers,
 qui par leur séjour dans les sinus fron-
 taux, produisoient des douleurs cruel-
 les, & des vertiges les plus fâcheux ;
 être tués & expulsés par un seul grain
 de vitriol bleu, dissous dans une once
 d'eau, qu'on faisoit renifler au ma-
 lade.

Le cuivre dissous par un sel alkali
 volatil, ou par un sel neutre, a une
 action plus douce. Delà vient qu'on a
 recommandé la *teinture bleue*, qui se
 prépare avec l'eau-mère saturée du sel
 ammoniac & la limaille de cuivre, com-
 me un anti-épileptique pour les enfans ;
 or, on sçait assez que l'épilepsie chez les
 enfans dépend très-souvent des vers ; &
 Boerhaave dit en termes exprès que
 quelques gouttes de cette teinture font
 périr ces insectes (a). Cet illustre auteur
 remarque encore que certaines eaux
 distillées ne sont anthelmintiques que
 parce qu'elles tiennent du cuivre en dis-

(a) *Guttulæ pauculæ, in hydromille datæ jejunis, levi motu, alvi subductione, nausæa inductâ, mirè mutant pigros, tenellos stomachos ; hoc excitant, aquas, pituitas, educunt, vermes occidunt. Boerh. Chem. process. CLXXXIX. pag. 476.*

298 *Maladies des Enfans.*

solution (b); en décrivant avec son exactitude ordinaire la façon dont on procede à la préparation des eaux distillées des plantes odoriférantes, il observe que ce qui s'éleve le premier est une eau blanche, épaisse, odorante, sapide, écumeuse & trouble, qu'on garde pour l'usage médicinal. Si on continue la distillation, ce qui vient après est une eau très-limpide, ténue, n'ayant ni l'odeur, ni le goût naturel de la plante, mais presque acide. Or, s'il arrive que la surface concave de l'alembic de cuivre ne soit pas exactement vernissée partout, alors cette dernière eau mord sur le cuivre au point quelquefois d'en devenir verte, & elle fait l'office d'un émétique violent, & même d'un poison, sur ceux qui en font malheureusement usage, sur-tout chez les sujets foibles & les enfans, produisent par haut & par bas des évacuations excessives, accompagnées d'affreuses tranchées. Cette eau est alors anthelmintique, mais elle ne doit cette qualité qu'au cuivre qu'elle tient en dissolution. Les expériences de Torti (c) prouvent que ce métal est très-ennemi

(b) *Ibidem. process. xv. pag. 72.*(c) *Therapeut. special. feb. lib. V. cap. vi. p. 520. 522.*

des vers. Ce Médecin a observé que les vers ronds qu'on plongeoit dans une infusion de verd-de-gris, faisoient sur le champ de grands mouvemens & des contorsions. Ils s'agitoient beaucoup moins dans les autres liqueurs. Ils ne laissoient pas cependant de vivre assez long-tems dans cette infusion de verd-de-gris. Mais l'agitation que les vers s'y donnent, est néanmoins si violente, que l'Auteur dont nous parlons y avoit souvent recours, comme à une pierre de touche, pour s'assurer, lorsqu'il en étoit en doute, (il n'est pas toujours facile de connoître ce qu'il en est) si les vers étoient morts ou vivans; car s'ils n'étoient pas tout à fait morts, ils donnoient sur le champ signe de vie par quelque mouvement.

Vandœveren (d) dit avoir vû des effets admirables de l'esprit vulgaire de genievre, dont le peuple en Hollande fait souvent de grands abus. Ce succès lui a fait soupçonner que cet esprit est doué d'une vertu particuliere contre les vers. Pour le préparer on distille l'eau-de-vie de froment avec les baies de genievre, dont la partie odorante s'unissant avec les parties spiritueuses de cette eau, compose ce qu'on appelle *l'esprit*

(d) *Dissertat. de vermis intestin. pag. 69.*

300 *Maladies des Enfans.*

de genievre. Mais la vertu anthelminthique de cet esprit ne paroît pas dépendre du genievre. Les expériences de Torti (e) ont appris que les vers ronds du veau péroissent sur le champ dans l'esprit-de-vin; ceux de terre péroissent dans le moment pour peu qu'on les touche seulement avec cet esprit. Ainsi il semble que l'esprit de froment agit plus fortement & plutôt sur les vers, que la partie aromatique du genievre. Les faits que nous venons d'exposer ont fait tirer à Torti (f) les conclusions suivantes: « Puif-
 » que les vers de l'une & de l'autre es-
 » pece péroissent le plus promptement
 » dans l'esprit-de-vin, ensuite dans le
 » vinaigre, & après dans le vin, il paroît
 » qu'on peut en inférer qu'il réside dans
 » le vin, & dans les autres liqueurs
 » qu'on en retire, mais particulière-
 » ment dans sa partie spiritueuse, cer-
 » taine propriété ennemie des vers, qui
 » les engourdit, les enivre, & enfin les
 » fait mourir. Il arrive quelque chose
 » d'approchant aux poules à qui on fait
 » manger des grains imbus d'eau-de-vie;
 » car il est très-connu qu'elles tombent
 » à terre où elles restent comme mortes.

(e) *Vide locum modò citatum.*(f) *Ibid, pag. 512.*

» pendant quelque tems ». Vandoeveren (g) croyoit que l'esprit de genievre portoit son action sur la pituite intestinale, qu'on regarde comme le nid des vers ; mais il paroît plutôt attaquer les vers mêmes. Cela semble confirmé d'ailleurs, par une observation qu'on lit dans Baglivi (h), au sujet d'une constitution presque épidémique de fièvres putrides & malignes qui regnerent dans l'Ombrie (i) la dernière année du siècle passé. Tous les malades rendoient une grande quantité de vers ronds, « & ces » vers, fortis vivans du corps, périf- » soient sur le champ dans le vin. Ils » vivoient au contraire plusieurs heures, » & même pendant plusieurs jours, dans » l'huile, l'eau sucrée, l'esprit-de-vin, » le vinaigre & le suc de limon ; & il est » à remarquer que presque tous les ma- » lades qui burent du vin, rechappe- » rent ». Je sçai que le vin, & sur-tout le petit lait vineux (k), bu en grande quantité, a fait du bien dans la fièvre vermineuse des camps. Si de pareils vers se trouvent dans l'estomac, il n'est

(g) *Ibid.*(h) *Oper. omn. pag. 699.*(i) *Massa tudertinorum in Umbria,*(k) *Serum lactis vinosum.*

302 *Maladies des Enfans,*

pas douteux qu'ils ne soient d'abord affectés par les boissons vineuses.

Au reste, on a vu dans les expériences de Torti que les vers ronds du veau périssoient le plus vîte dans l'esprit-de-vin, ensuite dans le vinaigre, & plus tard dans le vin. Il paroît donc surprenant que les vers ronds de l'homme ayent pû vivre des heures, & même des jours entiers dans l'esprit-de-vin & le vinaigre. A quoi attribuer cette différence? est-ce au défaut d'exactitude de l'expérience? ou est-ce que les vers ronds de l'homme & du veau ne seroient pas de même nature?

Quoi qu'il en soit, comme l'estomac des enfans du premier âge ne sçauroit supporter, sans danger, une quantité de vin, ou d'esprit-de-vin considérable, on voit aisément qu'on ne peut faire quelque fond sur ces liqueurs que pour les adultes.

Il résulte des expériences de Coulet (1), que les vers humains peuvent soutenir une chaleur très-considérable; mais qu'ils sont tués dans l'instant par la glace, & par l'eau extrêmement froide, quoique non encore congelée. Beaucoup de personnes font leurs délices de

(1) *De ascarid. & lumbrico lato*, pag. 3.

la glace, & par l'habitude leur estomac paroît s'en accommoder. Il sera cependant toujours dangereux de remplir tout à coup l'estomac d'une eau excessivement froide. Cette eau d'ailleurs peut bien incommoder les vers qui se trouvent dans le ventricule; mais comme il n'est pas douteux qu'elle ne quitte cette grande froideur avant de passer dans les intestins, elle ne pourra pas nuire aux vers qui s'y rencontrent. Quelques-uns ont conseillé d'injecter l'eau froide en lavement; mais on sçait assez que les lavemens ne peuvent parvenir dans les intestins grêles; la valvule du colon s'y oppose. Peut-être que si on appliquoit de la glace au fondement, on feroit périr les ascarides qui se tiennent à l'extrémité de l'intestin rectum, où ils causent quelquefois des démangeaisons insupportables. Mais on ne doit pas trop compter sur cet effet, & il est bien à craindre que ces vers, qui sont très-agiles, dès qu'ils sentiront la première impression du froid, ne se retirent bien vite dans des endroits où ils n'en recevront pas l'atteinte.

Il y a au chiffre correspondant de la matière médicale plusieurs formules de remèdes dont on a coutume de se servir

pour tuer les vers, sur-tout chez les enfans, & on pourra facilement sur leur modele en composer de semblables. Le hafard, ou l'industrie des Médecins, nous découvriront peut-être un jour des anthelmintiques plus efficaces encore que ceux que nous connoissons, & qui pourront tuer les vers, fans faire des impressions fâcheuses sur l'estomac & les intestins; car nous n'avons point encore de remedes sur lesquels nous puissions entièrement compter pour faire périr ces insectes. Le célèbre Homberg (*m*) avoit vû un jeune homme, se portant bien d'ailleurs, qui pendant quatre ou cinq ans rendit chaque jour par l'anus une grande quantité de vers, longs de cinq à six pouces, il avoit aussi rendu une ou deux fois une portion du tania longue d'une aune & demie, ce qui rend vraisemblable que les autres vers qu'il avoit rendus jusqu'alors, étoient des vers cucurbitains. Ce jeune homme s'abstenoit de tout ce qui est acide, de la salade, des fruits d'été, & il avoit d'ailleurs mis en usage tous les anthelmintiques connus fans en retirer aucune utilité.

(*m*) Mémoires de l'Académie Royale des Sciences; an. 1707. Hist. pag. 9.

Tous les Médecins qui voyent des malades, ont eu souvent, je pense, le chagrin de faire des efforts infructueux pour tuer les vers; les purgatifs, ou seuls, ou mêlés aux anthelmintiques, leur ont souvent mieux réussi en expulsant par les selles ces animaux morts ou vivans; & c'est de quoi il va être question dans le paragraphe qui suit.

§. 1372.

On chasse les vers, vifs ou morts, par des purgatifs amers, par des médicamens phlegmagogues & mercuriels.

LEs purgatifs ont toujours tenu un rang distingué parmi les anthelmintiques, parce qu'il importe fort peu que les vers sortent vivans ou morts, pourvû qu'ils soient chassés du corps sans faire courir aucun risque au malade. Si par les remedes dont on a donné l'énumération au paragraphe précédent, on a pû tuer les vers, ou du moins les affoiblir au point qu'ils ne puissent pas s'attacher fortement aux parois des intestins, ils

306 *Maladies des Enfans.*

se laisseront ensuite entraîner plus facilement par les purgatifs.

C'est de ces remèdes qu'Hippocrate s'est servi pour chasser le tænia. « Si, dit-il, on traite un malade qui ait le ver plat, & qu'après l'avoir bien préparé, on lui donne quelque médicament pour l'en délivrer, le ver se met quelquefois en rond, & sort tout en peloton, après quoi le malade recouvre la santé (n) ». Il ajoute ensuite que si une partie du ver engagée dans le rectum, & longue de deux ou trois coudées, ou même davantage, vient à se rompre, le sujet ne guérit point; le ver, à la vérité, ne donne pendant long-tems aucun signe de sa présence, mais il ne laisse pas dans la suite de prendre de l'accroissement. Tout cela se rapporte très-exactement avec les observations des modernes : car toutes les fois que le tænia sort entier, il est toujours roulé en peloton, & on y remarque constamment une extrémité plus déliée que l'autre, & terminée par un petit globule : c'est ce qu'on appelle aujourd'hui le *fil* du tænia. M. Andry (o) a fait représenter ce ver ramassé ainsi en peloton.

(n) *Hipp. de Morbis, lib. IV. cap. 25.*

(o) *De la Génération des vers, pag. 33.*

Au reste, tous ceux qui sont un peu versés dans la lecture d'Hippocrate, savent assez que les mots grecs (*p*) dont il se sert dans le passage que nous venons de rapporter, ne signifient pas généralement toute espece de médicamens ou de remedes, mais spécialement les purgatifs. On sçait encore que les purgatifs des anciens étoient fort violens; car ils faisoient un fréquent usage de l'hellébore, de la graine de cuide, de l'élatérium, &c. C'est ainsi qu'Hippocrate (*q*) avoue que *Scamandre*, qui mourut dans les convulsions le huitieme jour après la premiere attaque qu'il en avoit eue, auroit pû soutenir son mal plus long-tems; si on ne lui avoit donné un purgatif puissant qui évacuoit la bile toute pure. On lit encore d'autres exemples pareils dans Hippocrate (*r*), particulièrement au sujet d'une femme, qui ayant pris un bolus pour concevoir, fut saisie d'une douleur de ventre & de tranchées; elle devint enflée, & vomissoit le sang, quoique ce ne fût pas en une quantité fort considérable; enfin elle se trouva si mal qu'on la crut morte pendant cinq fois, &

(p) Φάρμακον & Φαρμακένειον.

(q) *Epidem. lib. V. text. x.*

(r) *Ibid. text. xxv. & seq.*

308 *Maladies des Enfans.*

qu'on fut obligé pour la faire revenir, de lui jeter trente cruches d'eau froide sur le corps; elle se tira cependant d'affaire.

On n'aura pas de peine à croire que le tænia ne pouvoit pas résister à d'aussi terribles secouffes. Aussi les Anciens ufoient-ils de grandes précautions avant de donner des purgatifs. « Il faut, dit » Hippocrate (s), rendre *meables* les » corps qu'on veut purger »; sur quoi on peut consulter ce que nous avons dit ailleurs (t). De là vient que le même Auteur, lorsqu'il conseille de travailler à l'expulsion du tænia, veut qu'on prépare convenablement le malade, avant de lui donner un violent purgatif. Or, cette préparation confiffoit en bains, en une nourriture douce & relâchante, & au repos, &c. pour ceux à qui on vouloit faire prendre l'hellébore.

Un jeune homme attaqué d'une gonorrhée virulente, avoit l'orifice de l'uretère couvert de verrues vénériennes. M'ayant demandé mon avis, je lui prescrivis un purgatif fort, composé avec le turbith minéral, la scammonée, & la résine de jalap. Il fut puissamment purgé par ce remède; la gonorrhée s'arrêta,

(s) Aphor. IX. sect. II.

(t) Aphor. de Boerh. §. 605, n°. 13.

& les verrues s'étant flétries, tomberent d'elles-mêmes peu de jours après. Mais ce jeune homme me montra en même-tems un tænia entier avec son *fil*, que la force du purgatif lui avoit fait rendre. Le jeune homme n'ignoroit pas qu'il portoit un tænia; mais uniquement occupé alors de sa maladie vénérienne, il ne m'en avoit rien dit. Il m'avoua qu'il avoit pris inutilement plusieurs anthelmintiques. J'ai encore essayé dans quelques autres occasions le même remède avec succès. Comme il porte un trouble considérable dans le corps, je ne l'ai fait prendre que deux fois dans un mois, & rarement l'ai-je employé une troisième, sans que le ver ne soit sorti tout entier.

Si on mêle avec *l'hydragogue argenté* de Boyle ou d'Angelus Sala, bien préparé, à la dose de deux grains, six grains de sucre blanc, qu'on les réduise en poudre très-fine dans un mortier de verre, & qu'ensuite on en forme des pilules, en incorporant cette poudre avec dix grains de farine de froment réduite en pâte; si on fait avaler ces pilules à jeun à un adulte, en lui faisant boire par dessus quatre onces d'eau miellée chaude, le malade sera purgé par bas, & ce re-

310 *Maladies des Enfans.*

mede, dit l'illustre Boerhaave dans sa Chymie (u), « tue les vers, les tænia & » les ascarides; mais on doit bien prendre garde de trop insister sur son usage, » & être très-réservé sur la dose : car il » irrite toujours beaucoup, & affoiblit » considérablement l'estomac sur-tout; » on remédie à ce dernier inconvénient » par l'extrait de genievre ».

Le célèbre M. Boulduc (x) ayant éprouvé les effets de la *gratiola*, qui est comptée parmi les hydragogues les plus puissans, & qui purge violemment par haut & par bas, lorsqu'on la prend en substance ou en infusion, a trouvé que cette plante possédoit à un haut degré la vertu anthelminitique, particulièrement si on la fait infuser dans du lait récemment trait, ce qui en rend l'action plus douce. On fait en Amérique, avec le *spigelia linnæi*, une décoction si venimeuse, que les François qui sont dans ce pays-là ont donné à cette plante le nom de la *Brainvilliers*, fameuse empoisonneuse du siècle passé; elle évacue fortement par haut & par bas, & chasse à coup sûr les vers. Et comme les mala-

(u) Tom. II. *process.* CLXXXIII. pag. 467. 468.

(x) Mém. de l'Acad. Roy. des Sciences, ann. 1705. pag. 186.

dies vermineuses font extrêmement fréquentes en Amérique, on fait de cette décoction un fyrop, pour avoir toujours prêt au besoin, & dans tous les tems de l'année, un remede efficace contre les vers. C'est ce que je tiens d'un témoin digne de foi. Mais un Auteur Anglois (y) qui a publié à Londres, en 1756, l'Histoire civile & naturelle de la Jamaïque, en reconnoissant la plante dont nous parlons pour un anthelminitique assuré, ajoute qu'elle excite le sommeil, comme l'opium, & qu'on doit, après son usage, prescrire un léger purgatif avec le fené, la manne, & la rhubarbe, &c.

Au reste, il est assez clair que tous ces remedes violens, dont il vient d'être fait mention, ne doivent être employés qu'avec les plus grandes précautions, & qu'ils peuvent à peine jamais trouver place chez de tendres enfans. Mais on a des purgatifs plus doux, qui ne laissent pas cependant d'être assez efficaces. Le jalap, par exemple, ce purgatif si connu, & dont le peuple fait un si fréquent usage, est de ce nombre. « Le hasard d'abord, mais

(y) *Civil and natural History of Jamaica in three parts ; in-folio , London , 1756. pag. 256.*

312 *Maladies des Enfans.*

» ensuite plusieurs expériences m'ont
 » appris, dit Wepfer (z), que le jalap
 » l'emporte sur presque tous les purga-
 » tifs pour chasser le tænia ». On trou-
 va, à la vérité, des signes d'inflamma-
 tion dans l'estomac & les intestins d'un
 chien de six mois à qui l'on fit avaler
 vingt grains de résine de jalap, & qu'on
 disséqua ensuite tout vivant (a). Mais
 cet inconvénient est moins à craindre
 de la poudre de jalap, à laquelle je
 donne volontiers la préférence sur la
 résine; cette dernière, par sa grande
 ténacité, s'attachant facilement aux pa-
 rois de l'estomac & des intestins, d'où
 résultent très-souvent de violentes tran-
 chées & des superpurgations. Comme
 on choisit pour l'usage de la résine de
 jalap qui a beaucoup de stries résineuses,
 j'ai soin, par plus grande précaution,
 d'en faire long-tems broyer la poudre
 dans un mortier de verre, avec égale
 partie de sucre sec & bien dépuré. On
 châtre par-là la ténacité résineuse, qu'on
 a principalement à craindre. Une femme
 de quarante ans, vers le tems de ses re-
 gles, rendoit ordinairement des vers cu-
 curbitains, d'une extrême agilité. Elle

(z) *Cicut. aquat. Histor. & noxa, cap. 15.*(a) *Ibid. cap. 15. pag. 222.*

avoit

avoit rendu , en outre , depuis plus de deux ans par les selles , quelques aunes d'un tænia , enforte qu'il ne pouvoit y avoir des doutes sur la présence de ce ver dans les intestins. J'essayai , pour l'en délivrer , les anthelmintiques les plus vantés. Elle usa pendant long-tems d'une dissolution de cuivre dans la saumure du sel ammoniac ; mais le tout sans aucun effet. Les pieds , les jambes , les cuisses , & enfin le ventre , commencerent à lui enfler. Comme cette malade étoit foible & languissante , je lui donnai seulement demi-dragme de poudre de jalap , que j'avois fait long-tems triturer avec du sucre ; & peu de tems après elle rendit par le fondement un tænia long de près de six aunes , vivant & fort agile ; elle mourut néanmoins à la suite d'une hydropisie qui se forma lentement.

On s'est quelquefois bien trouvé de remplir pendant plusieurs jours tout le trajet du canal intestinal d'exhalaisons fétides , qu'on a crues être ennemies des vers , & dont nous avons déjà parlé au paragraphe précédent. C'est ainsi , par exemple , qu'il m'est arrivé de faire avaler pendant trois à quatre jours quelques grains d'assa fétida , trois à quatre fois dans la journée. Je donnois ensuite

II, Partie.

○

un purgatif assez fort, ayant cependant toujours égard à l'âge & aux forces, & cette pratique m'a ordinairement réussi.

D'autres ont mieux aimé mêler les anthelmintiques aux purgatifs, afin que les premiers parcourussent plus vite toute l'étendue du conduit intestinal. J'ai vû quelquefois un heureux succès de cette méthode, qui est appuyée d'auteurs sur plusieurs observations (b). M. de Lille (c) assure que l'extrait d'ellébore noir, joint au vitriol de mars, ne lui a jamais manqué dans des occasions où l'on avoit inutilement employé tous les anthelmintiques les plus connus. M. Storck (d) donne aussi avec un heureux succès un remede composé avec le sel polychrète, le jalap, la valérianne, de chaque une dragme; quatre onces d'oxymel scillitique, demi-once d'écorce de Vinter, & deux livres d'un vin généreux. Il en fait prendre aux adultes une once quatre fois par jour, & une dragme ou deux aux enfans. On trouve réuni dans ce remede des choses qui atténuent la pituite, laquelle sert de nid

(b) *Act. phys. med. nat. Curios. vol. IX. Observ. XIV. pag. 41.*

(c) *De palpitat. cord. pag. 255.*

(d) *Ann. Medic. secund. pag. 228 & 286.*

aux vers, d'autres qui sont directement ennemies de ces insectes, & enfin la racine de jalap qui évacue par les selles.

Par tout ce que nous avons dit jusqu'ici, il paroît que dans les maladies vermineuses on fonde la principale espérance de la cure sur les remèdes évacuans; & en effet, lorsqu'on examine ceux qui ont été proposés à titre de secrets, mais dont l'expérience a souvent constaté la vertu, on trouve que ce sont des remèdes qui portent un trouble assez considérable dans le corps, & l'évacuent par haut & par bas.

C'est à cette classe que semble se rapporter le remède de M. Herrenschwands, dont on ignore encore la composition. Ce Médecin assure l'avoir donné pendant vingt-trois fois, & toujours avec un égal succès, à des sujets de différens âges, sexes & tempéramens, & même aux plus délicats (e).

Plusieurs Médecins ont confirmé dans la suite par leurs observations tout ce qu'avance M. Herrenschwands, & lui-même a bien voulu me le confirmer par les lettres qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire à ce sujet. Il m'ajoute que sur

(e) Bibliothèque raisonnée, tom. XXXIII. Octob; Novemb, Decemb. pag. 281.

deux cens malades qu'il a traités par son spécifique, il s'en est trouvé seulement huit ou neuf qui n'ont pas été guéris, après quoi il continue en ces termes : « Tous les malades que j'ai ainsi » délivrés du tænia, étoient des Suisses » des environs de Geneve, Neufchâtel, » Berne & Morat ; & depuis deux ans » & demi que je donne ce spécifique, » personne n'est retourné vers moi se » plaignant encore de ce ver. J'ai cependan » t appris qu'en Hollande il étoit re » venu après l'usage du remede, qui » purge fortement par haut & par bas. » J'ai vû par deux fois deux tænia ren » dus par un seul malade, qu'ils avoient » cruellement tourmenté. Plusieurs au » tres ont rendu en même tems des vers » ronds & des ascarides. Je conserve » chez moi un colon de chien, où l'on » voit dans l'espace d'un écu d'Allema » gne, deux tænia entiers, & trois fila » mens encore, qui tiennent par autant » de points, distincts les uns des autres, » à la tunique veloutée de cet intestin ».

M. Bonnet, si célèbre dans l'Histoire Naturelle, & dans plusieurs autres sciences, nous a donné quelques détails sur le remede de M. Herrenschwands, dans un beau Mémoire sur le tænia, présenté

à l'Académie Royale des Sciences, & publié dans le premier volume des Correspondans de cette illustre Compagnie (f).

Vandœveren (g) dit tenir de M. Herrenschwands lui-même, « que son spécifique ne convient pas contre cette » espece de tænia, qui, pendant son séjour dans les intestins, laisse échapper » par l'anüs des portions semblables à » des graines de courges, qui se détachent de son corps; cette sorte de tænia ne pouvant que très-rarement être » expulsée; mais que l'autre espece de » ce ver, c'est-à-dire celle à anneaux courts, qui ne fournit par les selles » aucunes portions en forme de graines de courges, est toujours constamment chassée par son remede ». Après cela M. Vandœveren confirme par ses observations que ce remede n'est pas aussi doux & aussi bénin qu'on pourroit le croire; mais qu'il excite souvent de grands troubles dans le corps. On trouve à ce chiffre de la matiere médicale diverses formules de purgatifs pour les enfans.

(f) Voyez l'Appendix qui est à la fin de cet Ouvrage.

(g) *Dissertat. de verm. intestin. pag. 73, 74.*

§. 1373.

Les lavemens, les suppositoires, & les onguens extérieurement appliqués, sont aussi très-efficaces dans ces cas.

NOUS avons parlé au paragraphe 1370 de l'usage extérieur des onguens.

On est en coutume de composer les suppositoires dont il s'agit ici avec des amers, & autres matieres qu'on croit être particulièrement ennemies des ascariques. Mais comme ces vers sont extraordinairement mobiles, comme on l'a déjà remarqué, ils se retirent très-vite en un autre endroit, lorsqu'ils trouvent vers l'extrémité du rectum quelque chose qui leur déplaît. Les suppositoires en irritant cet intestin par leur masse, ou leur stimulus, excitent le ventre à se décharger. Les lavemens ne parviennent pas aux intestins grêles, ainsi ils ne peuvent nuire qu'aux vers contenus dans les gros. Les clysteres ont pourtant cet avantage, qu'on peut donner sous cette forme, aux enfans difficiles à gouverner, des purgatifs, qui, moyennant qu'on en triple la

dose, produiront le même effet que s'ils étoient pris par la bouche.

Les Médecins ont eu encore une autre vue en prescrivant les lavemens; ç'a été de faire changer de place aux vers. Ils faisoient prendre en conséquence des amers par la bouche, tandis qu'en même tems ils faisoient injecter du lait par le fondement, dans l'espérance que les vers fuyant l'amertume, & alléchés par l'odeur du lait, abandonneroient l'estomac & les intestins grêles pour passer dans les gros, où il seroit ensuite plus facile de les faire périr par des lavemens anthelmintiques, ou de les chasser promptement par des purgatifs.

Duret (*h*) a prétendu que le seul changement de lieu, devoit nécessairement faire périr les vers, attendu que ces animaux vivent du chyle, & qu'il ne s'en trouve point, selon lui, dans les gros intestins. « C'est pour cela, dit-il, que » les habiles Médecins prescrivent des » potions ameres, où ils font entrer sur- » tout le scordium; ils font en même » tems injecter du lait par le bas, afin » que les vers mis en fuite d'un côté, » & attirés de l'autre, abandonnent le » jejunum, & descendent dans le colon

(*h*) *In coac. Hippoc. pag. 274.*

320 *Maladies des Enfans.*

» où il est impossible qu'ils puissent subsister un seul instant ; car tout ce qui vit & se meut , se conserve dans un lieu convenable , & a usé d'une nourriture analogue à sa nature ». Il est certain néanmoins que la matiere fécale n'est pas encore entièrement dépouillée du chyle dans les gros intestins , l'Anatomie ayant découvert des vaisseaux lactés , qui pompent cette liqueur jusqu'à l'extrémité du rectum. Mais en outre , par tout ce que nous avons dit jusqu'ici , il paroît que les amers ne sont pas aussi contraires aux vers qu'on le pense communément ; & de plus , on a trouvé des vers vivans dans les gros intestins , non-seulement des vers ronds & des ascarides , mais des tania mêmes , comme on l'a vu au précédent paragraphe.

Au reste , il y a dans la matiere médicale plusieurs formules de clysteres & de suppositoires anthelmintiques , & il n'est pas bien difficile d'en composer d'autres de même vertu , d'après celles-là.

§. 1374.

Quand les dents , sur-tout les in-

cifives, commencent à percer, la tension, la piquûre, le déchirement des gencives, produisent l'inflammation, la tumeur, la gangrene, des convulsions, une diarrhée verte, la salivation, la fièvre, la mort.

IL est constant, par les observations d'Eustache (i), que quand on ouvre après la mort l'une & l'autre mâchoires des enfans nouveaux-nés, on y voit très-sensiblement les dents, dont une partie est ossifiée, tandis que le reste n'est encore qu'une simple mucosité. Chacune de ces dents est exactement enfermée dans son alvéole, d'où elle sort dans la suite. Si on les en tire adroitement, ce qui se présente à la vue est un interstice très-mince & à peine osseux; cette lame artistement enlevée, on trouve par-dessous tout autant d'autres dents, à peine muqueuses, & considérablement plus petites que les premières, au-dessous desquelles elles sont placées dans des loges particulières. Ces dernières dents sortent environ vers les sept ans, plutôt

(i) *Tract. de Dentibus.*

ou plus tard, après que les dents de lait font tombées. L'inspection anatomique démontre donc que les secondes dents, qui paroissent vers la septieme année, ne font jointes en aucune façon aux dents de lait, & ne peuvent pas même se toucher, puisqu'elles font mutuellement séparées les unes des autres par une cloison osseuse, à travers laquelle la seconde dent est obligée de se faire jour lorsqu'elle vient à percer.

On voit par-là le peu de fondement de ceux qui font naître la seconde dent de la racine de la première (k), qu'on suppose avoir resté dans l'alvéole. Le célèbre Albinus (l) a trouvé les premières & les secondes dents, non-seulement dans les nouveaux-nés, mais encore dans les embryons, avec cette différence pourtant qu'elles n'étoient pas encore séparées par un interstice osseux. J'ai eu quelquefois occasion de remarquer la même chose chez les enfans nés avant terme.

On observe une grande diversité dans l'éruption des dents. On dit communément que la dentition commence vers le

(k) *B. S. Albin. Acad. annotat. lib. 2. pag. 3. & suiv.*

(l) *Ibid. pag. 9.*

septieme mois; mais il arrive quelquefois, & j'en ai été moi-même témoin; que les enfans apportent en naissant une ou deux dents. J'ai même vû dans un foetus abortif de cinq mois, deux incisives de la mâchoire qui se montraient déjà manifestement; & au contraire chez une jeune fille très-saine, vigoureuse & potelée, la premiere dent ne parut que le dix-neuvieme mois; les autres suivirent pourtant d'assez près, & presque sans aucune forte d'incommodité. Chez les enfans foibles & malades, la dentition commence encore quelquefois plus tard. Ainsi l'on voit que la nature n'a pas prescrit de terme fixe à l'éruption des premieres dents: & on observe que celle des secondes est encore plus tardive de beaucoup. Van-Helmont (m) a vû « les dents se renouveler, même » avec les douleurs ordinaires à la dentition chez les enfans, dans un vieillard » & une vieille de soixante-trois ans, » qui les avoient perdues depuis longtemps. Cependant, observe Van-Helmont, cette éruption si tardive des » dents n'indiquoit pas chez eux une » longue vie, car ils moururent l'un & l'autre dans la même année ». On lit

(m) *In Capitulo, arcana Paracelsi, pag. 626.*

324 *Maladies des Enfans:*

dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences (n), qu'il sortit à un Charpentier âgé de 86 ans, quatre dents, savoir deux incisives & deux canines. J'ai vû moi-même une femme de 86 ans accomplis pousser deux dents molaires. Elle mourut deux ans après. Mais n'est-ce pas une chose admirable que les germes des dents puissent rester si long-tems cachés dans les mâchoires, pour sortir ensuite à un âge si avancé ?

Moschion (o) a donc bien raison d'établir qu'en général la dentition commence au septieme mois, mais qu'elle ne se fait pas uniformément dans tous les enfans.

Naturellement les dents sortent du bord alvéolaire de l'une & de l'autre mâchoire ; mais quelquefois elles se dévient. J'ai vû une molaire qui sortit du milieu de la voûte palatine. Ruifch (p) avoit dans son Cabinet une mâchoire supérieure où l'on voyoit cette même singularité. On lit chez l'illustre Albinus (q) plusieurs exemples de déviations des dents.

Les dents incisives sortent ordinaire-

(n) Année, 1730. Hist. pag. 12.

(o) Spach. Gynæc. pag. 20. n. 227.

(p) Mus. anatom. pag. 177.

(q) Académic. annotat. lib. I. cap. XIII. pag. 32.

ment les premières ; mais avant qu'elles aient toutes percé, il sort communément une ou deux molaires ; les quatre canines suivent ensuite, mais quelquefois après un intervalle de tems assez considérable. On dit que dans une des îles de l'Amérique septentrionale, appelée l'île des chiens, les habitans ont les huit dents incisives planes, & semblables aux dents molaires. Il seroit curieux de sçavoir si chez ces Insulaires, les incisives sortent les premières, comme chez nous, leur éruption ne devant pas être moins difficile que celle des molaires mêmes.

Quand les dents qui sont cachées dans leurs alvéoles, sont sur le point de sortir, elles commencent, tant les premières, que celles qui ne paroissent que vers la septième année, à prendre de l'accroissement ; leur volume augmente, & lorsqu'elles sont prêtes à percer elles se couvrent de l'émail, dont la dureté, égale à celle du diamant, les met en état de remplir les fonctions auxquelles la nature les a destinées. Comment cela se fait-il ? Je crois que nous l'ignorons encore. Qui est-ce, en effet, qui pourra expliquer d'une manière claire & satisfaisante, d'où vient que la première

326 *Maladies des Enfants.*

dent commence à croître, à s'élever, & s'ouvre enfin une voie à travers la gencive, tandis que la seconde, placée au-dessous, demeure tranquille, & ne se montre enfin qu'après sept ans; nous voyons le fait évidemment, mais le moyen nous est entièrement inconnu.

Les germes des dents sont renfermés dans les alvéoles de chaque mâchoire; & l'ouverture ou l'entrée de chaque alvéole est couverte d'une membrane assez dense & coriace, qu'il faut que la dent perce, & qu'elle déchire même pour se faire jour. M. Hérissant (r) qui a fait des recherches très-curieuses sur la nature des dents, & dont on connoît l'exactitude, a vû après l'éruption de la dent, les lambeaux déchirés de cette membrane: ces lambeaux se dessèchent & tombent dans la suite.

On voit donc qu'il faut une assez grande force de la part de la dent pour rompre une telle membrane. M. de la Sone (s), à qui nous devons de très-belles observations sur l'organisation des os & des dents, pense qu'après que la partie supérieure de la dent a pris de la

(r) Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1754.

(s) *Ibid.* année 1752.

dureté, l'inférieure, qui est encore muqueuse, continuant de végéter, & ne pouvant surmonter l'obstacle que lui oppose la partie supérieure déjà ossifiée, fait effort du côté d'en bas, où la résistance est moindre, & il croit que c'est par ce mécanisme que se forment les racines des dents; ces racines se prolongeant par-dessous rencontrent la cloison osseuse qui sépare la première dent de la seconde, ce qui les empêche de descendre davantage; mais la même force continuant d'agir, & la cloison osseuse leur servant de point d'appui, elles allongent la dent, qui ne pouvant céder que par la partie supérieure, s'élève, déchire insensiblement la membrane qui couvre l'alvéole, & se montre au-dehors. Cette explication est assurément fort ingénieuse; mais elle ne paroît pas répondre à la difficulté que j'ai proposée, puisqu'on ne voit pas pourquoi la végétation commence à agir avec tant de force sur la première dent, tandis qu'elle reste si long-tems inerte & oisive dans la seconde, qui en est si près.

En outre, j'ai examiné plusieurs dents de lait, qu'on avoit tirées de leurs alvéoles lorsqu'elles commençoient à vaciller, & je ne leur ai trouvé aucun ve-

328 *Maladies des Enfans.*

stige de racine. De très-habiles Dentistes ont vû la même chose avec surprise. Pour rendre raison de ce fait, ils ont dit que la seconde dent, lorsqu'elle s'éleve, frotte contre les racines de la premiere, & les réduit en une poudre si fine, qu'elle se dissipe & s'évanouit entièrement par son extrême subtilité, car personne ne l'a jamais trouvée. Mais peut-on supposer avec quelque vraisemblance que l'action lente & graduée de la seconde dent, lorsqu'elle commence à s'élever, soit capable de mettre en poudre les racines de la premiere? M. Bourdet (t), très-distingué dans cette partie de la Chirurgie, assure que les premieres dents, avant qu'elles s'ébranlent, ont des racines tout aussi fortes & aussi dures, qu'on en remarque dans les secondes. En réfutant le sentiment de Bunon, qui croyoit que l'attrition ou le frottement de la seconde dent contre les racines de la premiere les détruisoit, il en appelle à ce qu'on observe dans les cadavres des jeunes gens, où les secondes dents ont déjà commencé à s'ossifier, tandis que les premieres dents, ou les dents de lait, ne sont pas encore tom-

(t) Recherches & Observations sur l'art du Dentiste,

§. 5. pag. 51.

bées, soit qu'elles tiennent encore fortement, ou qu'elles commencent plus ou moins à vaciller. On voit que quand la seconde dent pousse en haut, elle reste enfermée dans sa membrane jusqu'à ce qu'elle soit sur le point de percer. Cette membrane est donc interposée entre cette seconde dent, qui fait effort pour sortir, & les racines de la première; & on observe, de plus, que ces racines ont déjà disparu avant que les secondes dents pussent les toucher. De plus, la distance entre la première & la seconde dent est extrêmement petite. De tout cela M. Bourdet conclut que la racine des dents de lait se détruit par une toute autre cause que celle qu'assigne M. Bunon, & cette cause, selon lui, est une certaine liqueur fort âcre, qui se sépare dans les parties circonvoisines, & qui consume les racines des dents de lait.

J'avoue, pour moi, qu'il me paroît infiniment plus probable que les dents de lait n'ont point de racines; & c'est le sentiment de l'illustre Albinus (u). En ouvrant les mâchoires d'enfans morts

(u) *Cum dentis, dit ce grand Anatomiste, naturam dentes induunt, testa quadam primùm oritur, forma folliculi patuli. Eaque ad corpus dentis pertinet, radice nondum inchoatâ. Albinus annot. Acad. lib. 2. cap. 2. p. 16.*

330 *Maladies des Enfans.*

peu de tems après la naissance, & de foetus abortifs, j'ai souvent observé qu'il n'y avoit aucune trace de racines dans les dents de lait. Cela est très-bien représenté dans les tables d'Albinus (x), où l'on voit en même tems comment les racines sortent successivement du corps de la dent. Il est donc prouvé que les dents de lait ont été trouvées sans racines, & qu'on ne leur en voit pas lorsqu'elles tombent. Or, pourra-t-on se persuader que les dents aient eu d'abord des racines, & que ces racines se détruisent dans la suite avant leur chute, tandis qu'on n'a jamais pû assigner une raison plausible de cette prétendue destruction? On a vû évidemment par ce qu'on a déjà dit, que ce ne sçauroit être l'effet du frottement de la seconde dent contre les racines de la première; & à l'égard de la liqueur rongeanse qu'on appelle ici au secours, combien cela n'est-il pas précaire & hasardé!

Cependant les observations semblent prouver que si les dents de lait ne tombent pas dans le tems où elles devroient le faire, ou qu'on ne les enleve pas quand elles vacillent, elles deviennent enfin capables de jeter des racines, au

(x) *Ibid. tab. 2.*

moyen desquelles elles demeurent souvent fixes dans leurs alvéoles pendant toute la vie.

J'ai très-souvent examiné avec beaucoup d'attention des dents de lait, ou tombées d'elles-mêmes, ou enlevées par le Chirurgien; & j'ai observé que la circonférence inférieure du corps de la dent n'étoit pas égale par-tout, mais hérissée çà & là de petites éminences osseuses, quelquefois assez longues & pointues. Ces avancés ou faillies osseuses étoient beaucoup plus considérables dans les dents qui avoient resté plus long-tems dans leurs alvéoles; & elles répondoient par leur concavité (y) à la convexité de la dent placée dessous, en sorte qu'il étoit clair qu'elles avoient sçu se détourner de l'obstacle qu'elles avoient trouvé en leur chemin, pour s'enfoncer plus profondément. M. Bourdet (z) a observé exactement les mêmes choses, quoiqu'il fût dans une opinion contraire.

Ce Chirurgien fut appelé pour une fille de seize ans, chez qui une dent canine avoit percé depuis six semaines, au

(y) *Et concavitate sua respondentis suppositi dentis convexæ superficiæ.*

(z) *Recherches & Observations sur l'Art du Dentiste, pag. 32, 33.*

332 *Maladies des Enfans.*

haut de la gencive de la mâchoire supérieure. La dent de lait qui y répondoit avoit gardé sa place ; mais comme elle branloit beaucoup, on l'emporta, & on y vit quelques vestiges de racines, consistans en certains points ou aspérités qui en rendoient le contour inférieur inégal ; sur quoi une femme qui étoit présente crut fermement que la dent s'étoit rompue, & que la racine en étoit restée dans l'alvéole. M. Bourdet avoue qu'il eut toutes les peines du monde à persuader le contraire. En outre, j'ai vû assez souvent qu'une dent de lait, trop pressée par les deux dents voisines, ne vacilloit pas dans le tems où elle auroit dû naturellement tomber, & restoit en place, tandis que la seconde dent, forcée de se dévier, perçoit la mâchoire pardevant ou parderrière cette première dent. Il résultoit quelquefois de là une difformité qui obligeoit d'extraire la dent de lait, laquelle tenoit déjà fortement dans son alvéole ; or, j'ai remarqué que cette dent avoit des racines. On peut donc conclure avec fondement que les dents de lait peuvent pousser des racines en bas. Car si, selon l'opinion de plusieurs, on supposoit que les racines des dents dont nous venons de parler,

eussent été détruites dans le tems où elles auroient dû tomber, il est clair qu'elles auroient dû repousser de nouveau, puisqu'on leur en a trouvé après l'extraction; or cela est-il soutenable? Il est donc beaucoup plus vraisemblable que les dents de lait n'ont naturellement point de racines; lorsqu'elles tombent d'elles-mêmes; mais qu'elles en poussent cependant quand elles restent plus long-tems en place; & qu'à l'égard des inégalités qu'on remarque au rebord inférieur de ces dents tombées d'elles-mêmes, ou qu'on a enlevées parce qu'elles étoient vacillantes, elles ne sont autre chose que les premiers vestiges des racines qui commençoient à pousser, & nullement les restes de ces racines qu'on supposeroit avoir existé auparavant, & que le frottement auroit détruites, comme certains l'ont prétendu.

Quoique l'éruption des dents soit une opération naturelle, & que dans beaucoup d'enfans elle se fasse sans grande difficulté, il est cependant vrai que chez quelques-uns elle est accompagnée de symptômes très-graves, qu'on attribue même quelquefois à d'autres maladies; bien qu'ils ne dépendent uniquement que de la dentition. C'est pour cela que

334 *Maladies des Enfans.*

Sydenham (a) avertit les Médecins qui voient des enfans malades dans les tems d'épidémies, d'examiner avec le plus grand soin si la fièvre doit être rapportée à la constitution épidémique, ou aux dents : « car on sçait bien que les douleurs de la dentition donnent souvent la fièvre aux enfans ; mais il est quelquefois assez difficile de la distinguer des autres especes de fièvres », dit ce grand Médecin. Il est donc nécessaire que nous recherchions quels sont les signes qui indiquent que la dentition est prête à se faire, ou qu'elle a déjà commencé.

Quant au tems de l'éruption des dents, nous avons déjà dit qu'il est assez peu réglé ; ainsi ce signe ne seroit pas par lui-même d'une grande conséquence, s'il ne nous excitoit à redoubler d'attention vers le septieme mois, où communément les dents commencent à sortir.

Hippocrate (b) en parlant des maladies des enfans dit, « que celles qui proviennent de la dentition, sont la démangeaison des gencives, la fièvre, les convulsions, la diarrhée, particulièrement si ce sont les canines qui

(a) *Schedul. Monit. de Nov. Febr. ingress. pag. 674.*

(b) *Aphor. XXV. Sect. 3.*

» percent chez des enfans gros, & qui
» ont le ventre peu libre ».

Le premier indice de la dentition commençante que j'ai pû observer, est celui-ci. L'arcade alvéolaire de la mâchoire supérieure, qui est formée par les petites lames convergentes des alvéoles, commence à devenir plus large, ces lames s'écartent insensiblement les unes des autres, pour faire place à la dent qui doit sortir; & il paroît que cet écartement est produit par les efforts gradués que la dent même fait pour percer. Il est à présumer que les enfans ressentent pendant ce tems une démangeaison intérieure qui part de la substance même des mâchoires; car on les voit se frotter continuellement le visage, & sur-tout le nez & le menton, quoiqu'on n'aperçoive encore aux gencives, & à la membrane qui recouvre les alvéoles, ni rougeur, ni tension. En outre, les enfans sont moins tranquilles pendant la nuit, & plus inquiets qu'à l'ordinaire, ce qui n'est pourtant pas d'un méchant augure; car nous lisons dans Hippocrate (c), « que les enfans qui, pendant la
» pousse des dents, continuent à se bien

(c) *Lib. de Dentitione, text. IX,*

» porter, & dorment d'un profond sommeil, font menacés de convulsions ».

Harris (d) distingue deux tems dans la dentition ; l'un pendant lequel la dent fait les premiers efforts pour sortir, & c'est alors que paroissent les différens symptomes dont nous venons de parler. L'auteur remarque fort à propos que « ce premier tems est indiqué par un cercle blanc qui se fait appercevoir à la partie extérieure & supérieure de la gencive, sans que cette dernière soit tuméfiée ». Les choses restent souvent dans cet état pendant quelques semaines, avant que le second tems de la dentition commence ; dans celui-ci « le volume de la dent étant considérablement augmenté, tuméfiée toujours la gencive, y cause une grande inflammation, & fait de continuels efforts pour s'ouvrir un passage ». Ceci ne doit s'entendre cependant que de la dentition difficile ; car souvent elle est fort peu laborieuse, & dans ce dernier cas les symptomes sont si légers, que la dent se fait jour avant que les personnes qui soignent l'enfant s'en soient aperçues. Aux symptomes ci-dessus, il

(d) *Maladies aiguës des Enfans*, pag. 115 de la traduction de M. Devaux, Chirurgien de Paris.

faut

faut ajouter un écoulement abondant de salive, qui est fort commun; la toux est aussi quelquefois de la partie. Les narines dégouttent & les joues rougissent, l'irritation occasionnée par les efforts redoublés de la dent, déterminant à la tête une plus grande quantité d'humeurs, comme le confirment plusieurs autres symptômes qu'on trouve rassemblés dans les Auteurs qui ont écrit sur les Maladies des Enfans.

Voici comme s'exprime Moschion (e) à ce sujet : « les gencives démangent, les » joues sont chaudes, & les muscles du » cou douloureux (f); il sort fréquem- » ment de la bouche ou des oreilles, une » humeur sanguinolente ». On lit encore dans *Ætius* (g) ce qui suit touchant la pousse des dents : « vers le septieme mois » elles commencent à sortir, & dans les » efforts qu'elles font pour cela, elles » ouvrent & séparent douloureusement » la gencive, comme pourroit le faire » un coin qui agiroit de la même façon, » d'où résulte un sentiment de piquûre » très-vif, & une irritation violente, » qui portent l'inflammation dans les

(e) *Apud Spach. Cynæc. pag. 10. n. 118.*

(f) Il y a dans le latin : *dolor nervorum in cervicæ*

(g) *Lib. IV. cap. 9. pag. 68.*

338 *Maladies des Enfans;*

» gencives , les mâchoires & les mus-
 » cles (h) du voisinage , inflammation
 » ordinairement suivie de la fièvre. Il
 » survient après cela une démangeaison
 » dans le conduit auditif , & les oreilles
 » se remplissent d'humeurs. Quelques
 » enfans sont saisis d'une ophthalmie , le
 » sang même leur coule des angles des
 » yeux ; la plûpart ont le ventre déran-
 » gé à cause de l'irritation (i) de l'esto-
 » mac , & du relâchement des autres
 » parties de l'abdomen ».

Comme tous ces fâcheux symptomes dépendent uniquement de la tension , de la piquûre & du déchirement sanglant des gencives , qui sont d'un sentiment très-exquis , il est clair qu'ils sont particulièrement à craindre dans la pousse des dents canines , ces dents ayant une pointe obtuse & un volume assez considérable. Les incisives , qui ont la forme d'un coin tranchant , divisent avec moins de peine la membrane des gencives. Et à l'égard des molaires , quoiqu'elles ayent plus de surface que les canines , & quatre especes de pointes , la pousse en est plus supportable , parce que ces pointes ou avances osseuses ne

(h) Il y a dans le latin : *& tendinum.*

(i) Le latin porte : *ob stomachi inflammationem.*

fortent pas toutes à la fois , mais successivement & l'une après l'autre. On comprend que la violence seule de la douleur peut donner des convulsions aux enfans , dont les nerfs sont si susceptibles d'irritation ; aussi avons-nous compté ailleurs (k) parmi les causes de l'épilepsie , la pousse des dents , en remarquant en même-tems , d'après Hippocrate , que tous les enfans à qui cet état cause des convulsions , ne périssent pas , mais qu'au contraire il en réchappe beaucoup , ainsi que les observations journalières le confirment. Si la tumeur & la chaleur des gencives sont à un très-haut degré , cela indique une inflammation très-violente , qui se termine quelquefois assez promptement par la gangrene , surtout s'il y a beaucoup d'acrimonie dans les humeurs (l). Lorsqu'une fois la gangrene est déclarée , la pourriture s'empare bien vite des parties affectées , & bien-tôt elle gagne les endroits circonvoisins , à moins qu'on n'en arrête le progrès , en touchant souvent le lieu gangrené avec un pinceau trempé dans

(k) Aphor. de Boerh. §. 1075. n. 4.

(l) Voyez dans les Aphorismes de Chirurgie , dont on a donné une traduction françoise à Paris , le traité de la Gangrene.

340 *Maladies des Enfans.*

un mélange d'esprit de sel marin & de miel rosat. J'ai vû quelquefois chez des enfans du peuple qu'on avoit entièrement négligés, une portion de l'os maxillaire tomber, conjointement avec les alvéoles & les dents qui y tenoient encore, enforte que ces pauvres enfans restoient ensuite édentés toute leur vie dans la partie de la mâchoire que la carie avoit détruite.

La diarrhée verte est suspecte dans le tems de la dentition. Nous avons dit ci-devant que quand les enfans ont des acides dans les premières voies, les matières fécales se teignent de cette couleur; ainsi la présence des acides dans l'estomac & les intestins, peut donner lieu à une diarrhée de cette espèce, indépendamment de la dentition; mais lorsque la matière des selles, qui est naturellement jaune chez les enfans, prend tout à coup une couleur verte, les Médecins expérimentés craignent alors qu'il ne survienne des convulsions, ce changement de couleur leur faisant conclure que le *sensorium commune*, & tout le système des nerfs sont troublés. Si on fait tourner subitement & violemment en rond un homme en santé, il fera saisi de vertige, & pour peu que cela continue,

il se laissera tomber à terre, & rendra par le vomissement une bile érugineuse. C'est pour cela encore qu'en traitant ailleurs (m) des plaies de la tête, nous avons rangé parmi les signes de mauvais augure le vomissement bilieux qui arrive à la suite des coups violens reçus à cette partie.

Au surplus, la liberté du ventre est plus avantageuse que nuisible aux enfans pendant la dentition. Hippocrate (n) dit : « qu'ils sont moins sujets aux convulsions, que ceux qui sont resserrés ».

Nous avons déjà parlé de la salivation qui accompagne & qui suit la pousse des dents.

(*La fièvre, la mort.*) La douleur, l'inflammation des gencives & le défaut de sommeil, sont une cause très-suffisante de la fièvre ; & si cette dernière est violente, elle peut très-bien détruire en peu de tems ces corps tendres & délicats. Cependant il ne paroît pas qu'Hippocrate (o) ait toujours appréhendé un événement funeste de la fièvre qui accompagne la dentition ; car il dit « que » les enfans qui ont pendant ce tems-là

(m) Aphorismes de Chirurgie, §. 275.

(n) *Lib. de Dentit.*

(o) *Ibidem.*

342 *Maladies des Enfans.*

» une fièvre aiguë, tombent rarement en
 » convulsion ». Après quoi il ajoute,
 que l'hiver est la saison la plus favorable
 à la dentition (p), & dans laquelle,
 toutes choses égales d'ailleurs, cette
 cause fait périr le moins d'enfans. Il ob-
 serve en même tems que la pousse des
 dents est plus tardive chez ceux qui
 touffent pendant ce travail, & que la
 continuité de la douleur les exténue da-
 vantage. On remarque, en effet, que
 tous les enfans perdent alors une partie
 de leur embonpoint, & que leurs chairs
 deviennent molles & flasques, particu-
 lièrement quand les canines commen-
 cent à sortir.

§. 1375.

Il est aisé de voir que tous ces
 symptomes dépendent de la même
 cause.

LES dents, dans les efforts qu'elles
 font pour percer, distendent & tirail-
 lent nécessairement la membrane qui re-
 couvre & qui ferme les alvéoles, & ce

(p) *Ibidem.*

tiraillement douloureux amene l'inflammation. Or, s'il faut qu'un corps dur, tel que la dent, rompe & déchire cette membrane enflammée, on voit clairement pourquoi tous les différens symptômes de la dentition devront s'ensuivre.

§. 1376.

De plus, ils cessent d'eux-mêmes dès que l'irritation des nerfs (1374) est ôtée.

LA douleur, comme nous l'avons déjà dit dans une autre occasion (g), suppose un état de la fibre nerveuse, & tel qu'elle menace de rupture; ainsi la douleur est toujours d'autant plus violente que cette fibre est plus près de se rompre; ce qui donne la raison pourquoi les enfans souffrent le plus quand la dent est sur le point de percer, & d'où vient que la douleur cesse quand cette même dent s'est enfin ouvert un passage à travers la membrane distendue & enflammée des gencives: car alors les fibres nerveuses

(g) Aphorismes de Chirurgie, §. 220. & suivans.

344 *Maladies des Enfans.*

ne sont plus irritées. On voit aussi par là ce qu'on doit penser de tous ces *talifmans* & *amulettes* qu'on suspend au col des enfans pendant la dentition pour la faciliter. La dentition est l'ouvrage de la seule nature, & toute personne instruite ne se persuadera pas aisément que l'art puisse l'accélérer; mais il peut du moins adoucir les douleurs qui en sont inséparables, comme nous allons le voir dans le paragraphe suivant. Cependant rien n'empêche qu'on ne permette aux femmelletes, à qui le soin des enfans est confié, de leur attacher au cou, pendant la pousse des dents, un morceau de corail rouge, une racine de pivoine, une dent de loup, de sanglier, ou de renard, & telles autres choses de cette espece, qui ne peuvent porter aucun préjudice à l'enfant. Cette condescendance les rend ordinairement plus dociles aux avis des Médecins.

§. 1377.

Et c'est à quoi on parvient; 1°. en amollissant, en rafraîchissant, en adoucissant les gencives avec des matieres émollientes, glutineuses,

antiphlogiftiques; 2°. en les presant souvent contre des corps durs & polis; 3°. en les ouvrant avec une lancette.

1°. **N**OUS avons déjà vu ailleurs (*) combien sont efficaces pour calmer la douleur, toutes les matieres qui relâchent la fibre douloureusement distendue. Or, comme la membrane qui fait obstacle à l'éruption de la dent, est précisément dans cet état, on voit bien que les émoulliens doivent avoir lieu dans cette occasion. Mais outre la tension, les gencives souffrent ordinairement une inflammation plus ou moins forte; aussi se trouve-t-on bien de les fomentier tout doucement avec des rafraîchissans & des antiphlogiftiques, sur-tout si ces remèdes sont en même tems légèrement glutineux, ce qui les faisant adhérer quelque peu aux parties, empêchera qu'ils ne soient d'abord entraînés hors de la bouche par la salive qui en découle en abondance pendant la dentition. Le suc récemment exprimé de la grande joubarbe, mêlé au syrop de violettes, aux-

(*) Aphor. de Boerh. §. 228. n. 1.

346 *Maladies des Enfans.*

quels on ajoute le muscilage de gomme adragante, ou celui de gomme arabique, des semences de coing, &c. fournit un remede excellent dans ce cas, si on en frotte doucement & souvent les gencives. On se trouve encore très-bien de la crème de lait nouvellement trait, jointe au jaune d'œuf & au syrop de violettes, le tout délayé dans une certaine quantité d'eau-rose distillée. On peut aussi mettre dans un nouet des fleurs de sureau, & un morceau de plomb, placer ce nouet dans un vaisseau de verre cylindrique, y verser par-dessus du lait récent, & laisser tout cela à une douce digestion; bientôt il se ramassera à l'extrémité supérieure du vaisseau de la crème, qui aura l'odeur des fleurs de sureau, dont on oindra à fréquentes reprises les gencives de l'enfant, avec un soulagement insigne. On met du plomb dans le nouet pour le faire descendre au fond du vaisseau, au moyen de quoi la crème gagne plus facilement le haut, où elle se ramasse. Mais, en outre, l'usage extérieur du plomb est très-efficace pour calmer la douleur dans les inflammations commençantes. Je sçai que le plomb, pris sur-tout intérieurement, est suspect aux

Médecins, & ce n'est pas sans raison. Mais ce qui se dissout ici de ce métal est très-peu de chose, & c'est plutôt le petit lait que la crème, ou la partie butireuse qui s'en charge. Il ne paroît donc pas qu'il y ait aucun inconvénient à frotter de tems en tems les gencives douloureuses avec un peu de cette crème, dont l'enfant n'avale presque rien, & qui est bientôt entraînée presque en entier, par l'affluence de la salive qui coule abondamment hors de la bouche, comme nous l'avons déjà remarqué. Si les gencives étoient d'un rouge extrêmement foncé qui fit appréhender la gangrene, on feroit bien alors de fomentier souvent ces parties avec un mélange de quelques gouttes d'esprit de sel, de syrop de violettes, & d'un peu de nître, délayés dans l'eau-rose distillée, ou dans celle de fleurs de sureau. En parlant ailleurs de *l'angine gangréneuse*, & dans le chapitre du *scorbut* encore, nous avons exalté la grande efficacité de l'esprit de sel dans les cas de la nature de celui-ci; & on trouvera dans la matière médicale des formules propres à remplir cette indication.

Il arrive quelquefois que l'inflammation des gencives est si forte, & la dou-

P vj

348 *Maladies des Enfans.*

leur qui en résulte si violente, que la fièvre s'allume, & qu'il survient des convulsions. Sydenham (s) veut alors qu'on recoure à la saignée, comme au meilleur de tous les remèdes, ajoutant qu'on peut tirer du sang aux enfans avec la même sûreté qu'aux adultes. Harris (t) reconnoît aussi en pareil cas la nécessité de tirer du sang; mais il préfère à la saignée, l'application d'une ou de deux sangsues au-dessous de chaque oreille. Il est certain qu'on a bien de la peine à saigner les enfans, tant par la petitesse de leurs vaisseaux, que par le mouvement continuel où ils sont. Sydenham (u) lui-même, en parlant ailleurs de la fièvre dysentérique, où il jugeoit la saignée nécessaire, dit: « que si un enfant est » attaqué de cette fièvre, il faut lui ap- » pliquer deux sangsues près des oreil- » les ». Or, on sçait que Sydenham écrivit son *Schedula monitoria* vers la fin de sa vie, & qu'il y a changé ou corrigé bien des choses qui sont dans ses autres ouvrages.

Harris (x) avertit avec beaucoup de

(s) *Prax. medic. cap. 5. pag. 248, 249.*

(t) *Maladies des Enfans, pag. 117.*

(u) *Schedula monitor. de nova febris ingressu, p. 673.*

(x) *Ibid.*

raison, que « pendant la dentition la
 » bouche de l'enfant est souvent d'une
 » si grande sensibilité, qu'il refuse opi-
 » niâtement tous les alimens qu'on lui
 » présente ; enforte qu'on doit bien
 » prendre garde de ne leur rien don-
 » ner de chaud, ni même d'un peu trop
 » tiède ; car le plus petit degré de cha-
 » leur ajouté à celle des gencives & de
 » la bouche, qui est presque brûlante,
 » est un surcroît de supplice pour ces
 » petits malheureux » ; à peine peuvent-
 ils souffrir l'attouchement de la cuiller.
 On voit donc par-là, combien il est
 avantageux pour les enfans de ne les
 sévrer qu'après qu'ils ont poussé toutes
 leurs dents ; dans ce tems de souffrance
 ils supporteront bien mieux le tendre
 mammelon de la nourrice que toute au-
 tre chose ; on a d'ailleurs alors la faculté
 de faire prendre à la nourrice même
 tous les remèdes, soit émolliens, soit
 antiphlogistiques, qui peuvent conve-
 nir à l'enfant. On lui prescrit aussi un
 régime propre à donner à son lait la qua-
 lité qu'il doit avoir relativement à l'état
 actuel de son nourrisson. C'est cet avan-
 tage que Moschion (y) a eu en vue, en
 défendant à la nourrice, pendant la den-

(y) Spach. gynæc. pag. 10. n. 119.

350 *Maladies des Enfans.*

tition, l'usage du vin, & en lui ordonnant une diete tenue & humectante; avantage que ne peuvent se procurer ceux qui veulent qu'on substitue, pour la nourriture des enfans, au lait de femme, celui des autres animaux.

2°. Les Auteurs qui ont écrit sur la dentition, & sur la conservation des dents, sont partagés en différens sentimens sur cet article, les uns approuvant, & les autres condamnant absolument cette pratique. Si les gencives étoient déjà enflammées & douloureuses, il n'est pas douteux que tout frottement de ces parties contre un corps dur ne fût nuisible; mais alors on ne sçauroit y toucher le moins du monde, sans que les malheureux enfans ne témoignent par leurs cris redoublés la grandeur de leur souffrance. Avant ce tems-là, je veux dire lorsqu'il n'y a encore ni douleur, ni inflammation aux gencives, il semble que la nature elle-même nous indique l'utilité d'une légère pression sur ces parties. Nous voyons en effet que durant la dentition, les enfans frottent continuellement leurs gencives avec leurs doigts, & portent à la bouche généralement tout ce qu'ils peuvent saisir, & le serrent très-fortement entre

les deux mâchoires. Il paroît que quand ils font cela, ils ressentent dans les gencives une démangeaison incommode, qu'ils essayent de faire cesser par ce moyen : car ils ne donnent pendant ce tems-là aucun indice de douleur ; ils sont au contraire paisibles & gais, tant qu'on leur permet de continuer ce petit manège. J'ai vû souvent des enfans extrêmement inquiets, qui s'endormoient souvent tranquillement, pendant que leur nourrice leur passoit & repassoit doucement le doigt sur les gencives.

Ætius (z) recommande, à la vérité ; de s'abstenir soigneusement de rien donner de dur à mâcher aux enfans, de peur que la gencive rendue calleuse, n'oppose une résistance insurmontable à la dent qui veut sortir. D'autres Auteurs encore ont embrassé ce sentiment (a). Mais si on considère que la bouche est continuellement humectée, il ne paroîtra gueres croyable que le frottement dont il s'agit ici puisse occasionner cette callosité ; & d'ailleurs, fût-elle possible par ce moyen, il est des Médecins qui la croient favorable à la dentition, pré-

(z) *Lib. IV. cap. IX.*

(a) Bousdet, *Recherches & Observat. &c. tom. I.*

S. 4. pag. 40.

352 *Maladies des Enfants.*

tendant que des membranes dures & tendues se laissent percer plus facilement à la dent, que des gencives molles & flasques qui cèdent à ces efforts (b). Aussi M. Andry blâme-t-il l'usage des émouliens, à moins que l'inflammation ne les exige; & comme tous les os sont plus cassans pendant l'hiver, il croit que c'est ce qui a donné occasion à Hippocrate de dire que la dentition se fait avec moins de peine dans cette saison, que dans les autres tems de l'année (c). Il ajoute, d'après l'observation de Spiglius, que les dents de la mâchoire supérieure forment ordinairement plus vite que celles de la mâchoire inférieure, parce que les gencives supérieures sont plus exposées au frottement du mammelon que celles d'enbas (d).

L'utilité de la friction ou du frottement paroissant donc indiquée par la nature même, il sera bon de donner aux enfans, dans le tems de la dentition, quelque corps dur & poli tout ensemble,

(b) Andry, Orthopédie, tom. II. pag. 237-252.

(c) Les os étant plus cassans en hiver, ils sont par conséquent plus durs, le corps de la dent est donc plus dur, & par conséquent plus incisif. D'ailleurs, les gencives sont moins lâches, & partant plus faciles à être percées par la pointe des dents. *Orthopédie*, tom. II. pag. 245.

(d) *Orthopédie*, pag. 242, 243.

tel que le cryftal, le corail rouge, l'ivoire, &c. Il est important que ces sortes de hochets soient parfaitement unis, & fans inégalités, & en outre qu'ils ne soient pas composés d'une matiere sur laquelle la salive ait de l'action, ce qui rend le cryftal préférable à tout pour cet usage. On doit proscrire sur-tout les matieres métalliques, à l'exception de l'or le plus pur; car l'argent même dont on a coutume de se servir pour cet effet, est toujours allié à quelque peu de cuivre.

3°. L'ouverture de l'alvéole ne doit être entreprise que lorsque les efforts redoublés que la dent fait pour sortir, l'ont distendue au point de la rendre très-rouge & très-douloureuse. Une fièvre assez forte se met communément alors de la partie, & l'on est menacé de convulsions, si on n'ouvre dans le moment un passage à la dent prête à percer. Dès que l'ouverture est faite, la dent se montre sur le champ, pourvû qu'on l'ait pratiquée dans le tems convenable; mais si on s'est trop hâté, la dent restant encore profondément cachée dans la gencive, après la section, la petite plaie qu'on a faite se ferme bien vîte, & la cicatrice qui en résulte, quelque peu considérable qu'elle soit,

354 *Maladies des Enfans.*

oppose ensuite une plus grande résistance à l'effort de la dent. En outre la réputation du Médecin souffre un dommage qui n'est pas de peu de conséquence, si, après avoir conseillé d'ouvrir la gencive, la dent ne se montre pas par l'ouverture qu'on a faite. Je connois des cas où la dent n'a paru que huit mois seulement après cette ouverture.

J'ai dit ci-devant (§. 1374.) qu'on distinguoit deux tems dans la dentition. Le premier est celui dans lequel la dent fait le premier effort pour sortir de l'alvéole (nous en avons donné les signes); & le second, celui où elle redouble ses efforts pour rompre la gencive; sur quoi Harris (e) avertit judicieusement: « que
 » dans le premier, tout comme dans le
 » second tems des efforts que font les
 » dents pour sortir, les Chirugiens in-
 » cisent à la moindre occasion les gen-
 » cives des enfans pour avancer leur
 » sortie, mais fort mal-à-propos, cette
 » incision faite prématurément n'ap-
 » tant aucun soulagement au malade,
 » parce que ce n'est qu'au second tems
 » de la sortie des dents, ce qu'il faut

(e) *Maladies aiguës des Enfans*, pag. 115 & 116 de la
 traduction de M. Devaux.

» bien remarquer, que ce secours peut
» avoir lieu ».

Le même Auteur désapprouve encore que les Chirugiens se servent pour cette incision de leur lancette, parce que cette incision se réunit aussi-tôt qu'elle est faite : « Il est donc à propos, dit-il, qu'ils fassent toujours choix pour cela d'un instrument plus commode, tel que le canif dont on se sert pour tailler les plumes, ou quelque autre instrument dont le dos s'éleve comme celui d'un rasoir » : car alors les levres de la petite incision seront plus distantes l'une de l'autre, & se réuniront plus tard. C'est peut-être pour cette raison que quelques Auteurs (f) ont voulu qu'on se servît de l'ongle pour déchirer la membrane qui ferme l'alvéole. Il n'est pas douteux que l'incision ne fût plus long-tems à se fermer. Mais outre que cette pratique est plus douloureuse pour l'enfant, elle confie à des mains ignorantes & grossières une opération délicate, que les gens de l'art doivent seuls entreprendre ; d'où il s'ensuit que l'incision par l'instrument tranchant mérite toujours

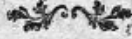
(f) Brouzet, *Educat. médecin. des Enfans*, tom. I.
pag. 234.

356 *Maladies des Enfants.*

la préférence pour le cas dont il s'agit.

M. Fauchard (g), qui s'est fait une grande réputation dans la partie de la Chirurgie qui regarde les dents, est d'avis que l'incision se fasse selon la longueur de l'arcade alvéolaire pour les incisives. Je croirois qu'on doit en user de même pour les canines. A l'égard des molaires, M. Fauchard préfère l'incision cruciale; mais il avertit prudemment qu'il ne faut l'entreprendre que lorsque la gencive est rouge, tuméfiée & fort tendue, & qu'on apperçoit à la vue, ou au tact, la dent immédiatement sous la membrane qu'elle s'efforce de percer. Au surplus, avant de finir sur cette matière, je puis assurer, instruit par une longue expérience, que cette incision de la gencive est rarement nécessaire, lors même que la pousse des dents est la plus laborieuse.

(g) *Le Chirurgien dentiste, Tom. I. ch. 15. p. 175.*



§. 1378.

On donne avec succès une petite dose d'esprit de corne de cerf dans les convulsions qui viennent de cette cause.

NOUS avons dit dans une autre occasion (*h*) que le sentiment de la douleur, & plusieurs des effets qui en dépendent, peuvent être ôtés, quoique la cause qui y a donné lieu subsiste encore; & je suis assuré que dans le cas dont il s'agit ici, on peut donner à l'enfant pour adoucir ses souffrances, de légers parégoriques, tels que le syrop de pavot rouge, & celui de diacode même, pourvu que ce soit avec la prudence qui convient, & qu'on ne néglige pas d'ailleurs les autres moyens qui agissent sur la cause même de la douleur. Il est prouvé, par les observations de Sydenham (*i*), que trois à quatre gouttes d'esprit de corne de cerf, données de quatre en quatre ou de six en six heu-

(*h*) Aphorismes de Chirurgie, §. 229,

(*i*) In Schedul. monit. de novæ feb. ingressu, pag. 675;

358 *Maladies des Enfants.*
res par jour, dans un véhicule convenable, font très-efficaces pour guérir la fièvre qui accompagne la dentition difficile. On trouve une pareille formule au chiffre correspondant de la Matière médicale.

Fin du Traité des Maladies des Enfants.





MATIERE MÉDICALE
POUR
LES MALADIES DES ENFANS:

§. 1342.

PRENEZ du miel,
du vin de Bourgogne ;
d'hydromel,
de chaque demi-once, mêlés pour une
dose.

Mixture légèrement purgative.

Prenez du fyrop de chicorée, com-
posé avec de la rhubarbe,
trois dragmes,
de favon de Venise, demi-
dragme,
d'eau distillée de mélisse, de-
mi-once,
mêlés pour une dose.

§. 1343.

Teinture aromatique spiritueuse pour un épithème.

Prenez de canelle ,
de macis ,
de noix muscade ;
de massich & d'oliban, de cha-
que deux gros ,
d'esprit-de-vin thériacal , qua-
tre onces.

On en fera une teinture épithème aro-
matique , propre à évacuer la saburre
intestinale de l'enfant nouveau-né.

Ensuite :

Prenez un jaune d'œuf ,
de la teinture susdite , ana de-
mi-once ,
d'eau distillée de roses , deux
gros.

On en imbibera un peu de mie de
pain , qu'on appliquera sur l'estomac.

Ou

Prenez de cette substance jaune qui
se trouve dans l'écorce de citron bien
ratislée , demi-once ,

de

pour les Maladies des Enfans, 362
 de noix muscade, deux gros ;
 de vin d'Espagne, trois gros,
 mêlés.

Ecrasez le tout ensemble dans un mortier ; vous l'étendrez ensuite sur de la mie de pain pour l'appliquer comme ci-dessus.

§. 1346.

Syrop légèrement purgatif pour chasser le meconium.

Prenez de la casse récemment mondée, demi-gros,
 de la rhubarbe, trois grains ;
 du syrop de chicorée composé à la rhubarbe, deux gros,
 mêlés pour une dose.

Ou

Prenez de la manne de Calabre, deux gros,
 syrop de roses solutif, un gros ;
 d'eau distillée de fleurs de sureau, quatre gros,
 mêlés pour une dose.

Ou

Prenez de miel blanc, trois gros ;

II. Partie,

Q

362

Matiere Médicale

de fyrop de rofes solutif avec
le féné, un gros,
d'eau diftillée de chicorée,
quatre gros,
mêlés pour une dofe.

Ou

Prenez de rhubarbe choifie, fix grains,
d'achari choifi, deux grains,
de fyrop de violettes, deux
gros,
après les avoir broyés, mêlez-y,
d'eau diftillée de méliffe, deux
gros;
le tout pour une dofe.

Pour des fuppositoires.

Prenez du favon de Venife façonné
en globe ou en cône.

Ou

Prenez une petite boule, ou un petit
cône de fucre.

Ou

Prenez du miel cuit jufqu'à une con-
fiftance folide; donnez-lui la forme de
fuppositoire.

pour les Maladies des Enfans. 363

Ou

Prenez un peu de suif de chandelle, &
lui donnez la forme convenable.

Cordiaux propres à pousser le meconium.

Prenez du miel, un gros,
de vin d'Espagne,
de jaune d'œuf, de chaque
deux gros,
mêlés pour avaler en une fois.

Ou

Prenez d'eau distillée de canelle, deux
gros,
d'élixir de propriété, préparé
avec le fel de tartre, six
gouttes,
du fyrop de kermès, un gros,
mêlés pour avaler en une fois.

§. 1347.

Pour amollir la dureté du meconium.

Prenez du petit lait frais, six gros,
de miel, un gros,
mêlés pour avaler en une fois.

Q ij

Ou

Prenez du petit lait frais, deux onces,
 du savon de Venise, un gros
 & demi,
 du miel, deux gros,
 mêlés pour un lavement.

§. 1348.

Pour lubrifier les intestins.

Prenez de l'huile de lin, un gros,
 de fyrop de guimauve, deux
 gros,
 mêlés pour une dose.

Ou

Prenez d'huile d'olive,
 de fyrop de capillaire, de cha-
 que deux gros,
 mêlés pour une dose.

Ou

Prenez d'huile d'amandes douces ré-
 cente, trois gros,
 de fyrop de réglisse, deux
 gros,
 mêlés pour une dose.

Ou

Prenez d'huile de lin, demi-once ;
 de jaune d'œuf, deux gros ;
 de miel mercuriel, demi-once ;
 de petit lait, une once,
 mêlés pour en faire un lavement ;
 dont on fera usage une fois chaque jour,
 jusqu'à ce que les intestins soient suffi-
 samment lubrifiés.

Liniment de même qualité.

Prenez d'onguent de guimauve com-
 posé, une once,
 d'huile de lin, demi-once,
 mêlés pour un liniment, dont on
 frottera le ventre du malade, matin &
 soir.

§. 1350.

Poudre anti-acide absorbante.

Prenez des yeux d'écrevisses,
 d'ostéocole,
 de craie,
 de mâchoire de brochet ;
 d'écailles d'huître ; de chaque
 deux onces.

Q iij

366

Matiere Médicale

La dose est de six grains , deux ou
trois fois le jour.

Mixture anti-acide.

Prenez d'eau distillée de fleurs de co-
quelicot ,
de fenouil , de chaque deux
onces ,
d'yeux d'écrevisses , deux
gros ,
de favon de Venise , sept
grains ,
de fyrop de guimauve , demi-
once ,
mêlés.

Si l'enfant ne dort pas , il en boira
deux gros d'heure en heure.

§. 1356.

*Mixture anti acide & légèrement purgative ,
pour résoudre & expulser le lait coagulé.*

Prenez favon de Venise , deux gros ,
de jaune d'œuf , quatre gros ,
d'yeux d'écrevisses , trois gros ,
de rhubarbe , demi-gros ;
après avoir bien broyé les drogues ,
mêlez-les avec

pour les Maladies des Enfans. 367

l'eau distillée de mente, qua-
tre onces,
de syrop de guimauve, demi-
once.

L'enfant en boira demi-once toutes
les heures, jusqu'à ce que les sympto-
mes s'appaisent.

*Formules de clysteres pour dissoudre le lait
grumelé dans les intestins.*

Prenez savon de Venise, demi-gros,
de fel gemme, trois grains,
de miel de romarin, demi-
once,
d'eau distillée de fenouil, une
once & demie,
mêlés pour un lavement.

Ou

Prenez de fiel de bœuf, demi-gros,
de miel mercuriel, demi-once,
d'eau distillée de mente, demi-
once,
mêlés pour un clystere.

Les remedes huileux dont on doit user
intérieurement, sont les mêmes que
ceux qui ont été déjà recommandés
pour lubrifier les intestins, afin d'é-

Qiv

368 *Matiere Médicale*
vacuer le meconium; voyez le para-
graphe 1348.

Les substances huileuses qu'on doit
employer extérieurement dans ces for-
tes de cas sont :

l'onguent martiatum ,
l'onguent nervin ;
l'huile par infusion d'absinthe ,
d'aneth ,
de camomille ,
de rue ;

les huiles tirées par
expression du laurier ;
du macis ,
de la noix mus-
cade &
du palmier.

§. 1369.

*Mixture atténuante pour détruire le nid
des vers.*

Prenez de gomme opopanax, une dra-
gme,
de jaune d'œuf, deux gros,
mélés selon l'art ; ensuite ajoutez,
de fayon de Venise, une dra-
gme,

pour les Maladies des Enfans. 369

de fyrop d'armoife, une once
& demie,
d'eau diftillée de fenouil, trois
onces.

Le malade en prendra un gros toutes
les quatre heures chaque jour, ou de
deux jours l'un, & il observera un régi-
me très-exact.

*Poudre mercurielle purgative, & anthel-
mintique.*

Prenez d'ætiops minéral,
d'agaric en trochifques, de cha-
que une dragme,
de fucre pur, une dragme &
demie;

mélés pour en faire une poudre
qu'on divifera en dix dofes; le malade en
prendra une matin & foir, dans le tems
où fon eftomac fera vuide.

Mixiure anthelmintique atténuante.

Prenez de fel de chardon béni, deux
dragmes,
de fyrop des cinq racines ap-
péritives, une once,
d'eau diftillée de fumeterre,
quatre onces,

Qv.

370 *Matiere Médicale*
 mêlés; le malade en prendra trois
 gros de trois heures en trois heures.

Electuaire de même vertu.

Prenez de semences d'absinthe ordi-
 naire,
 de tanaïse, de chaque deux
 dragmes,
 de miel, deux onces,
 mêlés; le malade en prendra deux
 gros tous les matins.

§. 1370.

Liniment anthelminitique & purgatif.

Prenez onguent d'Agrippa & d'Har-
 tanita, de chaque une once;
 faites-en un liniment, dont on frot-
 tera la région ombilicale.

Onguent anthelminitique purgatif.

Prenez du fiel de taureau,
 d'aloës pur, de chaque une
 dragme,
 d'onguent de guimauve, une
 once,
 mêlés pour le même usage.

pour les Maladies des Enfans. 371

Autre Onguent anthelminitique fort aromatique, mais point purgatif.

Prenez d'huile de tanaïsie,
de castoreum, de chaque demi-
once,
d'onguent nervin, une once,
mêlés pour le même usage.

Dans l'application de tous les remèdes, il faut examiner s'ils ne dérangent point trop les fonctions du ventre, car cet inconvénient n'est pas rare; de peur que l'enfant ne tombe en dissenterie, il faudra prendre garde alors d'en faire un trop grand usage.

§. 1371.

Mixture pour tuer les vers.

Prenez du miel, deux onces,
de sel gemme, un gros &
demi,
d'eau distillée de chicorée;
quatre onces,
mêlés pour en faire une boisson,
dont l'enfant prendra demi-once toutes
les heures du jour.

Qvj

Poudres de même qualité.

Prenez de la corne de cerf brûlée, un
scrupule.

Le malade en prendra quatre fois par
jour, dans le tems où son estomac sera
vuide d'alimens, dans deux gros de sy-
rop de roses pâles.

Ou

Prenez de la coralline de mer, deux
dragmes,
de limaille de fer, demi-gros,
mêlés pour en faire une poudre,
qu'on divisera en seize doses, pour le
même usage.

Ou

Prenez de la semence de rue,
de tanaïsie,
d'absinthe &
de barbottine, de chaque une
dragme,
de sucre, trois dragmes,
mêlés pour en faire une poudre,
qu'on divisera en seize doses pour le
même usage.

pour les Maladies des Enfans. 373

Vin médicinal anthelminitique.

Prenez d'hydromel récent, une livre,
de semences de barbotine &
de tanaïse, de chaque un
gros.

Faites-en selon l'art un vin médicinal.
Quand il sera bien clarifié, vous y mê-
lerez de miel blanc, deux onces.

Le malade en prendra une once le
matin à jeun.

Poudres mercurielles anthelminitiques.

Prenez d'ætiops minéral, huit grains ;
de vitriol de Mars légèrement
calciné, deux grains ;
mêlés pour faire une poudre qu'on
divisera en deux doses ; le malade en
prendra une le matin & l'autre le soir,
dans le tems qu'il aura l'estomac vuide.

Ou

Prenez de mercure doux, sept grains,
de diagrede, cinq grains.

Faites-en une poudre, que le malade
prendra le matin dans l'hydromel.

Ou

Prenez tartre vitriolé, quatre grains ;

374

Matière Médicale

de vitriol de Mars, trois grains,
mêlés pour en faire une poudre
très-fine, qu'on divisera en trois doses.
Le malade en prendra une le matin,
l'autre le soir, lorsqu'il aura l'estomac
vuide.

Ou

Prenez vitriol commun, deux grains,
de syrop de violettes, quatre
grains,
mêlés pour une dose, qu'on pren-
dra le matin à jeun.

§. 1372.

*Poudres mercurielles pour tuer & chasser les
vers du corps.*

Prenez du diagrede, quatre grains,
du mercure doux, six grains.
Faites-en une poudre très-fine pour
une dose.

Ou

Prenez de racine de jalap,
d'æthiops minéral, de cha-
que douze grains;
mêlés pour en faire une poudre
tout comme ci-dessus.

pour les Maladies des Enfants. 375

Ou

Prenez d'agaric, huit grains ;
d'æthiops minéral, douze
grains.

Faites-en une poudre pour le même
usage que la précédente.

Ou

Prenez d'aloës, trois grains,
de résine de jalap, un grain,
vitriol de Mars, deux grains,
mêlés pour en faire une poudre
comme ci-dessus.

§. 1373.

Clysters anthelmintiques.

Prenez de l'huile de lin, trois onces,
pour un lavement.

Ou

Prenez du miel, deux onces,
d'eau distillée de chicorée,
deux onces,
pour un lavement.

Ou

Prenez de décoction de tanaïsie, trois
onces,

376 *Matiere Médicale*
 d'aloës, six grains,
 mêlés pour un lavement.

Où

Prenez de vitriol de Mars, quinze
 grains,
 d'eau distillée de chicorée, qua-
 tre onces,
 mêlés pour un lavement.

Suppositoires anthelminthiques.

Prenez de miel cuit à une consistance
 convenable, quatre onces,
 d'aloës, demi-once,
 de vitriol de Mars, deux gros,
 mêlés pour faire selon l'art de pe-
 tits suppositoires, qu'on introduira d'a-
 bord que le malade aura été à la selle.

Les onguens dont on doit user à l'ex-
 térieur dans ce cas, sont les mêmes que
 ceux que nous avons indiqués pour dé-
 truire la pituite intestinale qui sert de
 nid aux vers; voyez le paragraphe
 1370.

§. 1377.

Mixture rafraîchissante & antiphlogistique.

Prenez de nître, vingt grains,

pour les Maladies des Enfans. 377

d'esprit de sel, cinq gouttes,
de fyrop violat, une once.

d'eau distillée de fleurs de fu-
reau, trois onces.

On en frotera les gencives du ma-
lade.

Ou

Prenez de crème de lait tout frais,
de jaune d'œuf, de chaque
une once,

de fyrop violat, six gros,
d'eau rose distillée, trois onc.
mêlés pour le même usage.

Ou

Prenez de fleurs de roses récentes &
de fureau, de chaque
demi-pincée.

On les enfermera dans un linge garni
de plomb, pour qu'il puisse aller au fond
du vase où on les mettra; ce vase fera
une bouteille de verre longue & cylin-
drique. On y versera ensuite du lait tout
frais, & on laissera le tout en digestion
pendant un tems convenable; on se
servira de la crème qui surnagera, &
on l'appliquera sur les gencives enflam-
mées.

378 *Matiere Médicale, &c.*

§. 1378.

Prenez d'esprit de corne de cerf, trois
gouttes.

Le malade en prendra trois fois par
jour dans deux dragmes de fyrop de
kermès.

*Fin de la Matière Médicale pour les
Maladies des Enfants.*



A P P E N D I X

*Touchant le spécifique de M.
Herrenschwands, Docteur
en Médecine.*

CONTRE LE SOLITAIRE OU TÆNIA;

*Extrait d'un Mémoire sur cette espece
de vers, communiqué à l'Académie
Royale des Sciences (a); par M.
BONNET, célèbre Naturaliste.*

EN T R E les différens vers qui habitent l'intérieur du corps humain, le *tania* ou *solitaire*, est sans doute un des plus singuliers; sa forme approche de celle d'un ruban ou d'un lacet, c'est-à-dire qu'il est long & plat, & delà lui est venu le nom latin de *Tænia*. On l'a nommé en François *Solitaire*, parce qu'on croit qu'il est ordinairement seul de son espece dans le même sujet. Il est fort

(a) Premier Volume des Mémoires présentés par divers Sçavans, in-4°. 1750. de l'Imprimerie Royale.

380 *Maladies des Enfans.*

mince & articulé d'un bout à l'autre; ces articulations sont plus ou moins serrées en différens vers; mais la longueur de cet insecte est ce qu'il offre de plus remarquable. Pline parle de tænia de trente pieds; & un Auteur plus digne de foi, l'illustre Boerhaave, a assuré en avoir vu de trente aunes.

Un insecte aussi surprenant n'a pû qu'exciter beaucoup l'attention des physiciens, & en particulier de ceux dont l'étude a principalement pour objet la conservation de la santé. Hippocrate, ce pere de la Médecine, en a parlé, & après lui quantité d'autres auteurs Grecs & Latins. Mais c'étoit sur-tout aux Médecins de nos jours, qu'il étoit réservé de pénétrer mieux dans la nature de ce ver, & de nous prescrire des recettes plus sûres pour nous en débarrasser: plusieurs lui ont aussi consacré leur plume, & nous ont donné de sçavantes & curieuses dissertations, dont il a été le sujet.

Mais le point qui intéresse le plus, je veux dire les moyens d'expulser ce ver, demeueroit encore incertain; ce n'est pas qu'on manquât de recettes, on est effrayé quand on parcourt la liste de celles qui ont été prescrites contre les vers & en

particulier contre le solitaire : il n'y a presque point d'extrait, point de préparation qu'on n'ait indiquée ; les trois regnes ont presque été épuisés. Cependant au milieu de cette abondance, on étoit pauvre, on n'avoit aucune recette qui opérât sûrement. Il arrivoit bien ordinairement que le malade, avec le secours de tel ou tel remede, rendoit par le bas plusieurs morceaux, & quelquefois plusieurs aunes de ce ver ; mais ce n'étoit qu'assez rarement qu'il sortoit entier.

Enfin le hasard, auteur de la plûpart des découvertes, vient de nous découvrir un spécifique, dont l'efficace semble laisser peu à désirer. Le possesseur d'un secret aussi utile est M. Herrenschwands, Docteur en Médecine, natif de Morat en Suisse, & disciple des Boerhaave & des Hofman. Il reconnoît en devoir les premières connoissances à un ami, qui à son tour les a dûes au hasard ; cet aveu fait l'éloge de la candeur de M. Herrenschwands. Ami du genre humain, il n'auroit pas tardé de le communiquer au public, si sa famille eût été dans une situation plus aisée. Mais il a cru qu'on ne lui reprocheroit point de travailler d'abord pour elle ; il promet d'informer ensuite le public de tout

382 *Maladies des Enfans.*

ce qu'il lui importe de sçavoir sur cette matiere.

Après ce que je viens de dire, on n'attend pas sans doute de moi des détails bien circonstanciés sur cette découverte; je dois me borner à l'annoncer, & à rapporter en peu de mots ce que j'en sçai, & que je tiens en partie de M. Herrenschwands lui-même.

Le spécifique en question est une poudre qui paroît végétal, elle est légère & très-fine; sa couleur est olive; on y apperçoit à l'œil nud, & mieux avec le secours des verres, des particules brillantes, qu'on pourroit soupçonner être des particules d'ætiops minéral, ou de quelqu'autre ingrédient de ce genre; son odeur tient de celle du saffran, & elle a un petit goût salé. Voici la manière dont M. Herrenschwands l'administre, & les diverses circonstances qui en accompagnent l'opération.

Sur les quatre heures après midi du jour qui précède celui où se doit faire la cure, il fait prendre dans de l'eau tiède six grains d'une poudre blanchâtre, où il entre du vitriol de Mars: cette poudre ne produit point d'effet sensible; étonneroit-elle le ver? donneroit-elle plus de jeu aux fibres des intestins pour

Le pousser dehors ? enfin seroit-elle un préservatif contre la trop grande activité de la principale poudre ? c'est-là tout ce que je puis conjecturer de probable sur ce sujet : quoi qu'il en soit, elle n'est pas d'une absolue nécessité. M. Herrenschwands a seulement remarqué que le remede réussissoit mieux par cette préparation. A sept heures il fait souper légèrement le malade, & deux heures après il lui fait avaler une cuillerée d'huile d'amande douce ou d'olive ; le lendemain matin, de deux heures en deux heures, il lui donne une prise de son spécifique dans du pain à chanter ; la dose ordinaire de chacune est d'une dragme ou quatre scrupules, mais il l'augmente ou la diminue suivant la vigueur du sujet. Jamais il ne va au-delà de trois prises ; la première demeure souvent sans action, quelquefois elle est suivie d'un petit vomissement, & plus fréquemment d'une selle ; en ce cas M. Herrenschwands fait prendre au malade un peu de bouillon. Si le ver résiste à cette première attaque, comme il arrive ordinairement, on lui en livre une seconde ou une troisième ; ce n'est pas absolument sans que le malade en souffre ; quelquefois il est purgé assez vio-

384 *Maladies des Enfans.*

lemment par le haut & par le bas, il ressent des douleurs plus ou moins vives de colique, son pouls est élevé; mais d'autre fois tout se passe plus doucement; ce n'est souvent que l'après-midi que le tænia déloge, & pour le plus tard pendant la nuit ou le lendemain matin. Il est arrivé quatre fois ici, à Genève, qu'il est parti à la première prise, ce qui est assurément une grande preuve de l'efficace singulière de ce remède; ordinairement il sort vivant, & toujours aussi entier qu'il peut l'être; on voit la partie antérieure se terminer par un fil délié, que M. Herrenschwands nomme le *filet* du vers.

Il Lorsque celui qui a été expulsé est d'une certaine longueur, le malade se sent dans l'intérieur comme un vuide, qui lui cause une sorte d'anéantissement, accompagné de maux de cœur, à-peu-près comme il arrive aux hydropiques, qui ont subi l'opération de la *paracanthèse*; quelques-uns en sont assez accablés pendant un jour ou deux, d'autres ont de la fièvre; mais les troisièmes en sont si peu travaillés qu'ils sortent le même jour. Toutes ces variétés dépendent sans doute de circonstances différentes, du tempérament, de la constitution

tution actuelle, de l'âge, du plus ou moins de chaleur de l'air, peut-être encore de l'état du tænia.

M. Herrenschwands a déjà opéré en Suisse sur vingt quatre sujets, qui ont tous été guéris; il en a traité vingt dans notre Ville, dont deux n'ont point rendu de tænia, probablement parce qu'ils en avoient été déjà délivrés sans le sçavoir, & dont un autre, qui étoit un enfant de huit à neuf ans, se rebuta à la première prise. Parmi ces sujets de l'un & de l'autre sexe, il s'en est trouvé de fort délicats, & même de valétudinaires, qui ont fait usage du spécifique sans avoir éprouvé aucun accident fâcheux.

Une autre remarque que je ne dois pas omettre, c'est que des personnes traitées par M. Herrenschwands, ayant été purgées à la manière ordinaire quelque tems après, il n'a paru dans leurs déjections aucun des signes qui annoncent le tænia; de plus la médecine a opéré sans être accompagnée de symptômes qui se manifestoient ordinairement avant leur guérison, comme de violentes coliques, des défaillances, &c. Le tems confirmera sans doute un si heureux début.

J'ai dit qu'il est arrivé ici à M. Herrenschwands.
II, Partie. R

386 *Maladies des Enfans.*

renschwands ; de donner infructueusement de sa poudre à deux personnes, qui probablement avoient déjà été débarrassées du solitaire ; pour n'être pas trompé là-dessus, il fait avaler la veille une cuillerée de syrop de fleurs de pêcher, il assure que tous ceux qui ont ce ver rendent alors dans leurs déjections des grains ou molécules blanchâtres, qu'il soupçonne être les excréments de l'insecte : ne seroient-elles pas plutôt des portions de l'animal lui-même, altérées ou corrompues ?

M. Herrenschwands est présentement à Bâle (b), d'où il écrit qu'il a vû avec une extrême surprise, que tous les malades qui lui ont été mis entre les mains, se sont trouvés attaqués du tania de la seconde espece de Plater, qu'il conjecture être plus difficile à expulser que la premiere ; ce qui le porte à le soupçonner, c'est qu'il n'est point encore parvenu à faire sortir un de ces vers entier, mais seulement par morceaux.

(b) J'écrivois ceci dans l'automne de 1743. Ce que nous venons d'extraire du Mémoire de M. Bonnet sur le tania, en compose la premiere Partie, qui est la plus courte ; les deux autres, beaucoup plus étendues, roulent entièrement sur l'Histoire Naturelle de cet étonnant insecte, & renferment des détails très-curieux, qu'on pourra consulter dans les Mémoires même de l'Académie.